

Pauline Lagacé-Grenier

Histoire



de la famille
Hector Lagacé et
Éva Caron-Lagacé



Histoire



de la famille
Hector Lagacé et
Éva Caron-Lagacé

Table des matières

Préface	5
Remerciements	7
Entrevue avec Hector Lagacé et Éva Caron-Lagacé (DVD 1).....	8
Origines / Travail à la mine de Fontainebleau (piste 1).....	9
Servant de messe / On joue des tours (piste 2).....	14
Jeunesse / Rencontre d'Éva (piste 3)	18
Fréquentations / Mariage 13 mai 1925 (piste 4)	22
Premières années (piste 5)	26
Boucher / Épicier / Faillite / Bedeau (piste 6).....	29
Plan Vautrin / Départ de Sherbrooke (piste 7).....	32
Construction des maisons / Éva en route vers Bellecombe / Naissance de Lina (piste 8)	38
Premier hiver / Premiers animaux (piste 9)	43
La nourriture / Les chantiers (piste 10)	51
L'histoire de notre nom.....	59
Entrevue avec Éva Caron-Lagacé (DVD 2).....	60
Présentation / Voyage en train vers Bellecombe (piste 1).....	61
Arrivée à Bellecombe / Naissance de Lina, premier bébé de Bellecombe (piste 2)	69
Travail dans les chantiers / Choix du lot #25 / On s'installe (piste 3)	75
L'eau / Premiers animaux (piste 4).....	82
Le progrès / Éva, ses impressions (piste 5)	86
Éva, la confiance (piste 6).....	94
Les truites.....	101
Le moulin à scie	105
Une éolienne	115
Annexes.....	117
Lexique	125
Photos de famille	129



Préface

Lorsque j'étais jeune, j'étais intriguée par le parcours de vie que mes parents avaient vécu. Que s'était-il passé pour qu'ils quittent leur famille, leur coin de pays et qu'ils s'embarquent dans un projet de colonisation au fin fond de l'Abitibi? Alors en 1980, j'ai fait une entrevue avec eux pour qu'ils me racontent leur histoire. En 1983, maman avait été interviewée par Cécile Richard et Claude Trudeau en vue du 50^e de la Paroisse Sainte-Agnès-de-Bellecombe. Les enregistrements avaient été faits sur des petites cassettes-audio. Je me suis dit qu'il serait peut-être intéressant d'avoir ces enregistrements par écrit afin d'en faire un album-souvenirs pour les générations présentes et futures.

Alors j'ai retranscrit ces entrevues et j'ai réalisé que le langage parlé de ce temps-là était difficile à lire si je l'écrivais tel qu'entendu. Cependant, j'ai conservé certaines expressions qui nous rappellent ce langage comme : « toutes les gars », « y cherchaient des frémilles », « ça va ted ben, chu pas mort », etc. Ces enregistrements-audio ont été également copiés sur des CD et DVD.

Vous y trouverez aussi des mots ou des expressions inscrits en italique. La signification de ces mots est fournie dans un lexique à la fin du livre.

Également, certaines annotations sont ajoutées après certains mots comme par exemple : Lagassé¹. L'annotation indique qu'une information supplémentaire est donnée sur le sujet. Elle se trouve dans une annexe, pareillement à la fin du livre.

J'espère que vous aurez autant de plaisir que j'ai eu à suivre papa et maman dans leur récit de vie qu'ils ont bien voulu partager avec moi et avec d'autres personnes. Ce sont des êtres d'exception qui ont fait partie d'une génération de bâtisseurs. Je ne saurais énumérer toutes les valeurs qui les habitaient pour réussir une telle aventure. Je les admire et nous pouvons être fiers d'être leurs descendants.

Bonne lecture et... en route vers... L'ABITIBI...



Ferme de Hector Lagacé et Éva Caron-Lagacé



Merci

Je veux remercier toutes les personnes qui m'ont aidée à produire cet album-souvenirs.

Tout d'abord, mes enfants :

À Carole, pour ton support technique dans mes apprentissages. Que de fois je t'ai téléphoné afin que tu me sortes d'une impasse. Merci Carole pour ta patience. Merci de croire en moi. Merci de m'avoir épaulée tout au long de mon projet.

À Ghislain, merci pour la relecture des entrevues et de m'avoir fait saisir que le langage parlé tel qu'il était enregistré, était difficile à lire si je l'écrivais ainsi. Merci également pour ton aide technique.

À Michel, merci pour ton aide au niveau des photos. Il m'en a fallu reprendre des photos... des photos que j'avais en main afin de les insérer dans mon album-souvenirs. Tes conseils m'ont été utiles dans la façon de le faire.

Merci à Fabien, conjoint de Carole, pour l'aide précieuse que tu m'as apportée au sujet des CD et des DVD. Tu m'as fait sauver énormément, énormément de temps!

Merci à Charles de m'avoir permis de passer des heures et des heures à mon ordinateur.

Merci à Lina pour ton appui, à savoir qu'il est important de transmettre notre histoire. Merci pour tes conseils judicieux.

Merci à mes soeurs et à mon frère pour m'avoir fourni plusieurs de vos photos. Grâce à vous tous, nous pouvons faire également un voyage en photos et nous rappeler des souvenirs d'enfance qui je crois pourront alimenter quelques conversations.

Merci à Geneviève, ma petite-fille (fille de Carole), qui avec ton savoir-faire professionnel, tu as su donner à cet album-souvenirs un visuel digne des plus grands. Mille mercis pour tout le temps consacré afin que mon rêve puisse se réaliser.



Hector et Éva lors de leur
50^e anniversaire de mariage, 1975

Entrevue



avec Hector Lagacé et Éva Caron-Lagacé
par Pauline Lagacé-Grenier

Février 1980

Origines

Travail à la mine de Fontainebleau

DVD 1, piste 1

Pauline Lagacé-Grenier. – Aujourd’hui, le 5 février 1980, nous commençons l’histoire de la famille Hector Lagacé.

Hector Lagacé – Bonjour à tous. Je suis le fils de Alfred Lagassé¹ et ma mère s’appelait Léa Dion². Moi, je suis né le 29 décembre 1902. J’ai un p’tit bout de chemin de faite. Ça fait que j’ai vieilli comme toutes les autres enfants. J’ai commencé à aller à l’école, j’avais 6 ans. L’école était proche, nous autres, on restait pas loin du village. C’est là, que j’ai grandi.

PL – Étiez-vous plusieurs enfants dans la famille ?

HL – On était neuf. J’étais le 2^e de la famille. Mon frère aîné a 6 ans ½ de plus que moi. C’est toute une histoire. Après que mon père a été marié et pis que mon frère est venu au monde, lui, le premier, au bout de six mois, y’ont décidé de s’en aller aux États-Unis³.

PL – Pour quelle raison ?

HL – Ah ! C’est pour des raisons économiques. Y se sont achetés une terre à Weedon, et pis, y’avait plusieurs de leurs amis dans les environs qui s’en allaient travailler aux États-Unis, dans ce temps-là, travailler dans les shops, dans les manufactures. Ça fait que mon père, y’ont décidé de s’en aller aux États-Unis pour se faire un montant d’argent pour payer leur terre. Faque y’ont travaillé là, je pense, proche 6 ans, je pense.

PL – Cela voulait dire qu’ils laissaient leur famille là, à Fontainebleau ?

HL – Non, mon frère a monté. Y’ont amené mon frère qui était p’tit bébé. Y l’ont gardé, je pense six mois. Pis après ça, y’ont décidé de venir le placer à Weedon. Y l’ont fait garder par une de mes tantes, pis y sont remontés eux autres. Pis, y’ont travaillé jusqu’à temps que je sois à veuille de venir au monde, moé. J’ai été conçu aux États-Unis, moé, ouais. Je suis venu au monde, y sont envenus trois mois à peu près avant que je vienne au monde, moé.



Alfred Lagassé et Léa Dion



1^{re} rangée : Yvonne, Alma, Éva et Alice

2^e rangée : Oscar, Émile, Hector, Armand et Omer

PL – Qu'est-ce qu'il faisait comme travail, grand-papa Lagassé ?

HL – Ben, avant qu'ils soient revenus des États, mon père travaillait dans des shops, des manufactures de linge, vois-tu. Y ronnait des métiers, ouais.

PL – Après, ils sont revenus à Fontainebleau ?

HL – Après, y sont revenus à Fontainebleau sur leur terre qu'ils s'étaient achetée⁴. Pis là, ben y'ont commencé à cultiver. Y'ont commencé à garder des animaux. Pis, ils se sont organisés et pis après ça vers 1910 à peu près, il s'est ouvert une mine à Fontainebleau. Fontainebleau, ça se trouve ça, une partie du *canton* de Weedon. Pareil comme nous autres icitte, pour St-Roch, vois-tu. J'ai été baptisé à Weedon⁵, moé. Pis, j'ai faite ma première communion à Weedon.

PL – Vers quel âge ?

HL – Ouf! Je devais avoir à peu près 10 ans, j'cré ben. Parce que je m'en rappelle que, on *marrait au catéchisme*, pis j'allais à Weedon. Ça me donnait 5 milles de Fontainebleau, pis on marchait au catéchisme à Weedon.

PL – Weedon, c'était une paroisse plus grosse que Fontainebleau ?

HL – Oui, certain. Le canton de Weedon, c'est là qu'est la paroisse principale, vois-tu. Fontainebleau a été pris dans une partie du canton de Weedon quand la mine a ouvert. C'est pour ça qui ont formé une paroisse, parce qu'ils étaient au ras la mine. Autrement ça aurait donné cinq milles pour voyager.

Y'ont fondé la paroisse à peu près vers 1911, ouais. À peu près un an après que j'ai eu faite ma p'tite communion, moé, y'ont fondé la paroisse de Fontainebleau, ouais. Le premier curé qui a eu à Fontainebleau, là, ça été un Père qui venait de la France, ouais. Je me souviens de son nom...



La fabrication du tissu

PL – Comment y s'appelait ce Père qui a fondé la paroisse de Fontainebleau?

HL – C'est le Père Lajat qui venait de France. C'était sa première *cure* icitte dans le Canada. Y'a resté ted ben 4-5 ans. Y'est retourné en France. Y voulait m'emmener en France, moé, quand il est reparti, ah! oui. Il est venu demander à mon père pour pouvoir m'emmener avec lui en France, hey! Je servais la messe pour lui, moé. Pis je sais pas, il m'aimait beaucoup. Y'a voulu m'emmener en France.

Mon père, hey! pis ma mère y'ont pas voulu. J'étais juste le deuxième, moé (rires). Y comptait un peu sur moé, je crois ben. Ça fait qui est reparti, pis c'est un autre vieux Père français qui a repris sa place. Le Père Alexis, un grand z'homme mince. Y nous a donné des leçons de *chants grégoriens*. Je servais la messe, moé, pis j'ai commencé à pratiquer le chant avec le Père Alexis.

Y nous faisait faire du *solfège*, pis y nous montrait des chants. On a chanté la messe de Pâques, nous autres, dans le chœur en avant, toutes les p'tits gars, ouais. C'est de même que j'ai lâché de servir la messe, ben j'ai monté au chœur de chant, pis j'ai tout le temps chanté à venir trois, quatre ans, quatre, cinq ans.

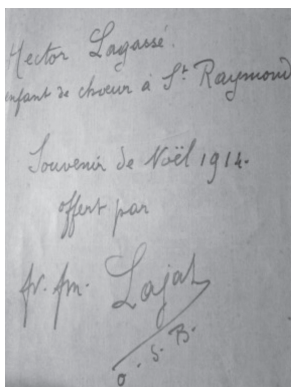
PL – Avez-vous déjà dirigé une chorale?

HL – Non, j'ai jamais dirigé une chorale. Dans les chœurs que je faisais partie, y'avait toujours un directeur. Pis quand je suis venu icitte à Bellecombe, ben, j'avais un de mes beaux-frères qui était directeur, Honoré Caron qui avait appris le chant pis la musique, pis y dirigeait le chant. Ça fait que (rires)...

PL – Jusqu'à quel âge vous êtes allé à l'école?

HL – J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans, quelque chose comme ça. J'étais en 4^e année. J'étais pas ben, ben fort (rires). Je commençais à apprendre mes fractions. Ça fait que je les ai pas appris assez pour savoir les faire, seulement aujourd'hui, ouais. Là, j'ai remplacé mon frère qui était plus vieux que moé.

La mine était ouverte dans ce temps-là. Pis, y'avait du travail en masse à la mine. Mon père c'était un cultivateur. Y'avait des chevaux. Y'avait 4 gros chevaux d'ouvrage.



Page du livre de messe offert à Hector par le Père Lajat^e.



Une chorale « retrouvailles » avait été organisée à l'occasion du 40^e de Bellecombe en 1975. On y voit Daniel Prévost, Gérard Labrie, Paul-Henri Caron, Hector Lagacé, Aldéric Morisset (directeur) et Simone Caron-Boulangier qui joue de l'orgue.

Pis mon père conduisait un team (paire) de chevaux, pis mon frère aussi et pis rendu à 13 ou 14 ans, ben mon frère se trouvait, y'avait 6 ans ½ plus vieux que moé, lui.

Ça fait que lui, y'a rentré à la mine comme travaillant, pis moé j'ai pris sa place à mener les chevaux. Je charriais du charbon. On prenait le charbon à Weedon, pis on montait ça avec des chevaux à la mine. Ça donnait 5 milles. On faisait 2 voyages par jour. Je faisais 20 milles à tous les jours avec les chevaux, charger mes voyages de charbon à la pelle, pis décharger ça à la mine. C'était toute à la pelle à charbon.

Pis à part de ça, ben on avait un train à faire. On devait avoir 30-35 bêtes à cornes. Ça fait que, y fallait *faire le train* le matin avant de partir, pis le soir quand on revenait, ouais.

PL – Le salaire de vos journées, vous en rappelez-vous dans ce temps-là? Ça devait être grand-papa aussi qui retirait un salaire?

HL – Oh! Quand y'ont commencé, y gagnaient une affaire de 3,00 \$ par jour avec un team de chevaux. Ça, c'était les salaires. Sont venus, ah! plusieurs années après, y gagnaient 5,00 \$ par jour, avec un team de chevaux. On faisait toutes les ouvrages nous autres. Charrier, débarquer des chars de dynamite, prendre ça à Weedon, pis monter ça, à la mine de Fontainebleau. Pis après ça, on allait à un mille dans le bois, mettre ça dans des grosses *poudrières*, éloigner ça des bâtiments, en cas que ça saute. Ah oui!

PL – Vous avez fait ça, combien d'années à peu près, vous en souvenez-vous?

HL – Ah! Moé, j'ai toujours travaillé là, avec les chevaux, pour ben dire jusque quasiment au temps de me marier. Ah oui! Hey! Le printemps, on travaillait aux semences avec les chevaux et pis aussitôt que les semences étaient finies, on travaillait pour la Compagnie. Y'avait pas de trucks (camions) dans ce temps-là. Toutes les *compresseurs*, les *bolleurs*, toutes ces affaires-là, ça débarquaient au chemin de fer à Weedon, pis ça donnait 5 milles pour monter à la mine, fallait monter ça à la mine avec des chevaux.

Monter des gros bolleurs. J'ai vu des fois être jusqu'à onze teams de chevaux pour monter des gros bolleurs à la mine, hey! Ah oui!, pis des compresseurs, pareil. Pis après ça, la mine a fermé. Cette mine-là, elle a fermé après la guerre, tsé. La guerre a été déclarée en 1914, moé, j'avais 12 ans, vois-tu. Je me rappelle de ça comme faut. Ben, après, pendant la guerre, y'en



Travail à la mine

avait plusieurs qui ont eu peur d'être ramassés. Même ceux qui avait une vingtaine d'années. Même mon frère a eu peur un peu d'être ramassé pour aller à la guerre. Mais y'a pas été parce qu'il était fils de cultivateur. Pis ça y'a donné une chance. Mais y'en a quelques-uns alentour qui, même à Lingwick, y'a des soldats qui ont été ramassés, ouais.

Et pis après ça, la mine a fermé vers 1919, ouais, après la guerre. La mine a fermé. Ça fait que là, ben, y'avait pu besoin de minerais, vois-tu. Ça faite une crise. Ça va faite un boum ça, pendant la guerre. Hey sacrifice! Il est venu un temps que le sucre était rare. Fallait avoir des bons pour acheter du sucre dans ce temps-là.

PL – Ça veut dire quoi?

HL – Ça veut dire quoi? Aye! On avait un permis sur un papier pour acheter un affaire de 5 livres de sucre par 2 semaines. Sans ça, on n'en avait pas, hey! Ça fait que, quand la mine a été fermée, ben, après ça, l'ouvrage commençait à être rare.

Nous autres, on avait notre terre, l'été, mais l'hiver, ben on s'est mis à travailler dans le bois. On s'est mis à couper du bois. Pis après ça, Monsieur Caron a commencé à prendre des *chantiers*, lui.

Servant de messe On joue des tours

DVD 1, piste 2

PL –Voulez-vous nous raconter une anecdote qui se passait lorsque vous alliez servir la messe?

HL –Ben, c'était dans l'été, j'allais chercher les vaches, moé, le matin. On avait ben 12-15 vaches, fallait aller chercher ça tous les matins et aussitôt que les vaches étaient rentrées dans l'étable, ben, le plus vieux, Émile, pis mon père et ma mère tiraient (traire) les vaches, pis moé je m'en allais servir la messe⁷.

C'était à peu près à 5 z'acres de chez-nous et pis l'hiver, ben, aye! quand j'allais servir la messe, je prenais un bob. J'avais un bob chez-nous. Pis on était sur une côte, nous autres. On restait sur une côte, pis je me donnais un bon élan. Je me rendais jusqu'à l'église avec mon bob.

Un bob, c'est deux traîneaux, vois-tu, avec des blocs sur les traîneaux, pis après ça, y'a un gros madrier de 12 pieds de long. On embarquait une dizaine là-dessus. Ça fait que j'allais servir la messe tout seul moé sur mon bob, jusqu'à l'église, pis les ceux du bas du village, y montaient à la messe eux autres aussi. Après la messe, un printemps, l'eau était, l'eau avait monté. Quand le printemps arrive, ça donne un coup d'eau, hein! Pis les *fossats* des chemins, c'était tout plein de glace.

Ça fait que l'eau coulait pas dans les fossats. L'eau coulait dans le chemin. Y'avait de l'eau à la largeur du chemin. Ça fait que les filles, ah! moé, j'avais ted ben 12-13 ans, tsé, dans ce temps-là. Pis, y'avait des filles qui venaient du village, aye! Pis, toutes les p'tites Lussier, Blanche Desforge, pis y'ont dit, après la messe, y'ont dit, viens nous conduire en bas dans le village en bob. Aye! Y'ont dit, on marche rien que dans l'eau. Faque j'ai dit, ok! Embarquez, je vais aller vous reconduire, moé.

On embarque drette en sortant du perron de l'église, ça penchait vers le chemin. Y'embarquent, on revire, on pogne (prend) la côte en descendant dans le village, pis ça descendait. La côte est longue pas mal, pis, c'était en belle glace vif. Pis mes traîneaux, c'étaient des *lisses rondes*



Servant de messe



Un bob

qui avaient en dessous. Pis ça commence à driver un peu d'un bord, pis de l'autre. Pis d'un coup à l'autre, ça swignait plus large. La première des nouvelles, ça revire de travers, pis ça dompe dans l'eau. Avec l'élan qu'on avait, y'ont glissé ted ben 100 pieds sur le derrière, dans l'eau (rires). Oh tabastique! Ah! moé, *j'ai resté à joual* sur le devant du bob, moé. Je me suis sauvé de l'eau. Y'ont dit, tu n'és pas prêt de revenir nous conduire, toé (rires).

PL – Racontez-nous maintenant à quoi vous occupiez vos soirs d'hiver?

HL – Ah! moé, à tous les soirs, j'étais au village. Ça donnait rien que 5 z'acres, vois-tu.

PL – Où est-ce que vous vous réunissiez?

HL – Au magasin général. Pour commencer, c'était un nommé Lussier qui avait là. J'étais jeune, moé. Après ça, un nommé Banq. Pis après, ça été la famille de Monsieur Mathias Caron. Ça fait que c'était toujours notre place, là, dans le village. Y'avait un restaurant au côté, les p'tites Lussier. C'était des Lussier qui avaient là. Pis, y'avait des filles de mon âge, pis on se connaissait toutes, les jeunesses, les p'tites Lussier. Y'avait des garçons, pis des p'tits Fontaine aussi.

C'était notre fun, nous autres, les garçons, on jouait dans le village à faire toutes sortes de tours, aye! Avec un bob ou avec un *express*. Un *express* c'est une sleigh à chevaux avec trois sièges. On montait ça dans le rang qui s'en va à Lingwick. Ça donnait un mille de long. On montait ça en haut tout à faite. Pis là, ben, on mettait le bob dans les travaux. Un tenait les deux travaux, pis l'autre conduisait en avant. Pis en arrière, c'était ben chargé de monde. Y pouvait avoir une vingtaine de personnes dans ça. Je te dis que ça flayait (aller vite) en tabastique! Ah sacrifice! Ça menait. Pis, quand on arrivait dans le village, ça revire carré. Ah sacrifice! Y'en avait des fois qui revolaient en bas, y pouvaient pas se tenir. Pis y dompait (renversait) la moitié du voyage en bas avant de repogner (repandre) la côte. On a ben joué des tours. Ah sainte! Des tours! Quasiment pas de service! Ah! Le Père Tanis, y restait en bas de la côte chez-nous. C'était un vieux. Y devait avoir ben 75-80 ans. Y restait tout seul, dans un p'tit shack (cabane) au pied de la côte et pis y se berçait. Pis les p'tits gars, ben moé, j'y jouais pas de tour, y était souvent chez mon père. Y venait travailler avec nous autres.



Magasin général



Exemple d'un express

Mais les autres, pour rire, en passant, y garrochaient (lançaient) une p'tite roche sur la couverture. Faque le bonhomme y se choquait (fâchait). Ah! mes p'tits bo, vous autres, y dit, si vous revenez encore, y dit, je m'en vais vous tirer du fusil, vous allez voir. On repassait une autre fois, pis on garrochait encore une roche.

Un bon coup, y se lève, pis, y décroche son fusil. Pis là, ça menait, nous autres. On le voit faire, hein! On courait, aye! Pis quand on a vu qui était à veille de sortir, on rentre dans le fossat, pis on se cache à plein ventre dans le fossat. Pis le bonhomme sort. Pis, tow! un gros coup! On voyait la flamme, hey! deux pieds de long au bout du fusil. Je te dis qu'on avait eu une frousse (avoir peur) (rires).

PL – Est-ce que vous avez encore tiré des roches?

HL – Oh non! Ah! Ben, ça toléré les affaires pour une escousse, mais après, on en jouait encore. Ah oui! Ah oui!. Une autre fois, aye! un coup, dans le village, le soir, dans l'été, y'avait drette dans le village, au milieu du village, y'avait un chemin qui s'en allait à un pit de gravel, côté droit. Pis c'était un *pacage*.

Y'avait Monsieur Prospère Lussier, y mettait des jeunes animaux de 2 ans, 2 ans ½ là, des *taurailles* comme on appelle, puis des *steers*. Pis y venait leur donner du sel à eux autres, au bord du chemin, vois-tu. Pis y étaient pas farouches.

Ça fait qu'un soir, nous autres pour se faire du fun, on savait pas quoi faire... ça fait que, y'avait des chats dans le village. On pogne un beau gros chat. On s'en va dans le pacage. Pis avec une corde, une bonne grosse corde, pis y'en a un qui se ramasse du sel, un peu. Pis y commence à vouloir donner du sel aux animaux. Les animaux s'en viennent toute sentir, hein!

Pendant ce temps-là, y'en avait un qui avait le chat, lui. Y lui avait mis la corde dans le cou avec un noeud ben, ben solide. Pas pour étouffer le chat, mais pour que ça tienne, t'sé. Y'attache ça après le haut de la queue du steer. Sacrifice! Après ça, y le lâche. Le chat commence à gratter, lui, pour monter sur le steer. Le boeuf pour commencer, y'en faisait pas trop de cas. Y faisait que virer, pis y ruait, y ruait, y'envoyait les pattes.

Pis plus que ça allait, plus que le chat graffignait, lui. Ah! Sacrifice! Y'est venu un temps, c'était devenu sensible. Là, y se met à ruer, pis y lâche un cri BEEUU!

Pis ça part à courir vers le pit de gravel. Ben là, nous autres, on eut un fun noir (rires). On suivait par derrière nous autres. Y'a faite un grand boutte. Tout d'un coup, la corde a cassé, pis le chat a sauté (rires). Ah sainte (rires)! Y était essoufflé le boeuf. Ah verraine!

PL – Racontez-nous l'histoire de Ti-Will Lizée.

HL – Ti-Will Lizée...Hey sacrifice! C'est encore dans le même chemin, mais drette au pit de gravel, là. On savait pas où aller nous autres, des beaux dimanches. On s'en allait au pit de gravel. Y'avait un ruisseau qui passait pas loin de là. Pis, au pit de gravel, y'avait un banneau. Un banneau à deux roues, on peut appeler ça, un *tombreau* aussi. Y'attelle un cheval là-dedans, cela a deux *travails*, pis le banneau y dompe (décharge), lui t'sé.

Pis quand on charroyait de la gravel, toutes les roches, on les mettait de côté, vois-tu, pis on prend rien que la bonne gravel. Ça fait que ce *banneau*-là, lui, y servait à ça pour ôter les roches pour ensuite les domper dans le bord du bois. Ça fait qui nous prend l'idée, nous autres, on dit pourquoi c'est faire qu'on monte pas le banneau en haut du *pit de gravel*? Y'avait un chemin qui montait en biaisant dans la côte. Ça fait qu'on le monte en haut. On pogne le banneau, on était 7-8, j'cré ben. On monte ça en haut, tranquillement par le chemin de biaisage, pis on s'en vient vis-à-vis d'où c'était coupé carré. Cela avait ted ben 30 pieds de haut, 30-40 pieds de haut.

Ça fait qu'on vire le banneau vers le pit de gravel, pis après un des travaux, y'avait une *sangle*. Quand y rentre le cheval là-dedans, la sangle est pris dans un bout, pis après ça, y rentre ça pour pas que le banneau, pour pas que les travaux lèvent, vois-tu. On se met à pousser le banneau, pis on l'envoie dans le pit de gravel. Pis comme le banneau était pour partir, mon Ti-Will Lisée se met le pied dans l'oeil de la sangle. Pis là, le banneau donne un coup, pis ça te l'attire dans le pit de gravel lui aussi, par derrière le banneau. Pis là, la gravel se met à débouler, pis des roches, ça grêlait, aye! Pis le banneau bedding, beddang, ça sautait, les planches volaient.

Pis Ti-Will s'est rendu jusqu'en bas, lui. Pis là, ben, y grouillait quasiment pas. Tout d'un coup, y se relève un peu. T'es pas mort? Y dit : Chu pas mort, mais chu pas fort. Ah monsieur! On part à rire. On a eu du fun (rires).



Des taurailles



Un banneau tiré par un cheval.

Jeunesse Rencontre d'Éva

DVD 1, piste3

PL – Est-ce qu'il s'organisait des danses dans votre temps ?

HL – Ah ! quand j'ai commencé à sortir pour de bon, vers 18-19 ans, oui. Y'avait des danses assez souvent, presque tous les samedis.

PL – Est-ce que c'était permis ?

HL – Ah ! C'était pas permis, mais seulement que, on prenait la permission de danser pareil, nous autres (rires).

PL – Vous étiez pas regardé de travers par les curés, dans ce temps-là ?

HL – Ah ! On se faisait *prêcher*, mais aye ! On passait par dessus (rires). On passait par dessus. La semaine, les filles, eux autres, y dansaient, ensemble. Y se rencontraient des gangs de filles ensemble, pis y dansaient.

PL – Dans les maisons privées ?

HL – Oui... D'abord qu'il y'avait rien que des filles, vois-tu. Oh ! ça dansait pas partout. C'est pas toutes les maisons qui acceptaient de faire une danse. On avait nos places où est-ce qu'ils nous permettaient de danser. On allait danser à Lingwick, chez Jean Fortier. Après ça, on allait chez Monsieur Denis. Ça nous donnait 2 milles. Moé, j'allais danser dans le 4^e rang à Weedon, moé, ça me donnait une affaire de 7 milles avec les chevaux. Ah oui ! Ah ! Je sortais avec Roland Fontaine.

PL – Aviez-vous une blonde ?

HL – Ah ! J'avais pas de blonde, non, j'avais pas de blonde. La première fois que j'ai rencontré ma femme, moé, c'était à Lingwick. Je pouvais avoir ted ben 18 ans, dans le temps. J'avais été à une salle paroissiale. Y'avait une soirée. Toutes les paroisses environnantes étaient invitées. Ça fait qu'on était allé. Je la connaissais pas moé. Tout chacun, on voulait tous danser, les jeunes. Ça fait que je l'ai demandée pour danser. Pis c'était la première fois que je la rencontrais dans ma vie. J'ai dansé une danse avec elle.

À restait à Lingwick dans ce temps-là. Son père tenait un magasin à Lingwick et pis un an après son père, j'cré, son père a vendu son magasin à Lingwick et pis y'a racheté un magasin à Fontainebleau. Pis c'est là, que j'ai commencé ben, pas tout de suite encore.

PL – Dans les danses, quelles sortes de danses que vous dansiez ? Est-ce qu'on prenait de la boisson dans ces soirées ?

HL – Ah ! On dansait des *sets carrés*, des *quadrilles*, des *sets callés*. Ah oui ! c'était toutes callés les sets dans ce temps-là. Ah oui ! on prenait de la boisson, on se réchauffait. De la boisson fabriquée, du vin, du vin de trèfle. Ah oui ! je jouais de la musique à bouche pour faire danser, moé, pis je callais aussi.

PL – Est-ce que vous vieilliez tard ?

HL – Ah ! vers une heure, deux heures, une heure, deux heures, c'était notre heure, ça, ouais.

PL – Donc vous avez continué durant quelques années à sortir en groupe comme ça, puis assez fréquemment vous rencontriez celle qui devait devenir plus tard votre femme ?

HL – Ah oui ! c'est comme ça que cela a commencé les premières fois. Après que son père a été déménagé à Fontainebleau, on se rencontrait souvent. Elle a sorti avec Théodore Lussier, ça se trouvait le frère de son beau-frère. On a continué à sortir à peu près un an comme ça. Pis toujours d'une soirée à l'autre, d'une soirée à l'autre, un soir ça l'a adonné que son chum y était pas, j'cré ben. On s'est adonné à veiller ensemble et pis cela a commencé comme ça tranquillement. Elle a délaissé l'autre pour s'approcher de moé ou ché pas comment c'est arrivé en toué cas, on a continué à sortir ensemble (rires).

PL – Bon, c'est ainsi que, c'est à ce moment-ci qu'arrive notre mère , Éva Caron. Alors maman, si vous voulez nous donner le nom de vos parents peut-être même de vos grands-parents.

Éva Caron-Lagacé – Mes grands-parents, ben c'était Aldée Morin, ma grand-mère, mon grand-père, c'était Alfred Loubier, pis ensuite la mère à maman, à pâpâ, c'était, ah ! je m'en rappelle plus.

Le père à pâpâ, c'était Narcisse, c'était...Robert, non, Narcisse, c'était son grand-père, c'est ça. La mère à pâpâ, s'appelait Céline Fortin.

PL – Vous aviez quel âge, vous, lorsque vous avez commencé, lorsque vous avez rencontré Hector ?

ÉC – Quand j'ai rencontré Hector, j'avais 18 ans à peu près, 18 ans. Ah ! ben j'avais sorti avec Théodore un an et demi, j'cré ben. Pis sa mère à voulait pas qui sorte. À voulait pas qui jeunesse (fréquenter les filles). Ça fait que, lorsqu'il venait, elle venait le chercher quasiment tous les soirs à la maison. Ça fait qu'on a arrêté ça.



Un set carré



Théodore Lussier
et Hector Lagacé



Éva Caron-Lagacé (à gauche)

Pis après ça, lui (Hector), y'a demandé à Théodore s'il pouvait sortir avec moé, ça fait que ça continué. On a sorti ted ben deux ans ensemble. Pis après ça, on s'est marié, ben le 13 mai 1925.

PL – À quel endroit vous êtes née, puis jusqu'à quel âge vous êtes allée à l'école ?

ÉC – Moé, je suis née à Lingwick et j'ai été baptisée à Weedon. Ça faisait 10-12 milles, j'cré ben pour aller se faire baptiser. Y'avait pas d'église, y'avait pas de prêtre, là. Après ça, j'ai été à l'école, oh ! mon Dieu, drette en face de chez-nous. C'était en face de chez nous. J'ai été là, juste qu'en 4^e année, moé-ci. J'ai pas faite de grosses études parce que chez-nous on était une grosse famille, pis moé j'étais la deuxième. On était quinze enfants, c'est ça.

PL – Fallait que vous vous occupiez des plus jeunes. Vous étiez-vous la première ?

ÉC – J'étais la deuxième. Y'avait Laura avant moé, mais Laura, hein ! quand on tenait magasin, pis que pâpâ partait pour les chantiers, ben c'était Laura qui était obligée d'aller au magasin avec maman.

Moé, ben je restais en arrière pour les enfants. Mais seulement, qui a été une escousse qu'on en a eu 22. Maman en avait 22 enfants. Ça fait que ça en faisait. Y'en avait qui allaient à l'école, pis d'autres qui restaient à la maison.

Moé, j'ai toute vu ce qui s'est passé à la maison de maman. Pis toutes ses enfants quand elle avait ses enfants, pis pâpâ était parti dans les chantiers. Elle a eu de la grosse misère. Pis la misère, le pire qui a été, ça été quand Jos a fait de la *tuberculose*.

Ah ! ça été terrible, moé, je peux, on peut pas oublier ça. Y'avait lui (Jos), dans ce temps-là, neuf, dix ans j'cré ben. C'est ça, à peu près dix ans. Pis y pâtissait assez la nuit quand le mal le prenait dans les os.

Y criait à tue-tête. Cela faisait que toute la maisonnée, se réveillait, hein ! Y'a été deux fois à l'hôpital à Sherbrooke. Pis, ils le renvoyaient. C'était maman qui faisait les pansements. Y'avait une ouverture sur la cuisse de, ah ! 5 pouces de long. Pis ça, il fallait que ça soit entretenu. Si c'était pas entretenu, ben le pus (l'infection) se mettait là-dedans, pis ça y faisait mal. Il se lamentait. Ah ! ça été terrible ce bout-là.



À gauche :
Mathias, Léo, Paul-Henri,
Joseph, Honoré, Donat,
Armand, Albani,
Roland et Ronald

À droite :
Angéline, Laura, Éva,
Alice, Simone, Laurette
et Jeanne-d'Arc

Après ça, elle en a eu un autre. C'était, hein ! attends que je me rappelle, ça, aussi ça été de la misère. C'était la p'tite Jeanne-d'Arc. C'était à Fontainebleau. Elle est venue avec des plaies, elle, à la grandeur, en dessous des pieds et des mains. C'était comme des brûlures.

En tout cas, elle a vécu un mois, pis, quand elle est morte, pâpâ était seulement pas à la maison. Y était dans le bois. Quand il est arrivé, elle était enterrée. C'était triste ça. Ça fait que maman, elle en a travaillé un coup. C'était terrible, pis ensuite, elle est comme les autres, elle faisait des rhumatistes, elle aussi en vieillissant. Elle a eu son gros trouble, elle.

PL – Est-ce que vous êtes allée travailler à l'extérieur de chez-vous ? Puis les jeunes filles dans ce temps-là, où travaillaient-elles ?

ÉC – Ah ! non, moé, j'ai pas été capable d'aller travailler ailleurs, hein ! Y'avait assez de travail à la maison. J'y ai jamais pensé même, non plus. Parce qui fallait ben aider à maman. Pis dans les filles, je me rappelle, que Mérida était venue. Mérida, ma cousine, qui était venue aider maman une secousse (pour un temps) quand elle avait des jeunes bébés. Ça faisait trop. À part de ça, y'en n'a pas eu, non. Ah ! Laura, elle, pis, dans les autres après que j'ai été partie, moé, ben ché pas... Non, y était pas question, dans ce temps-là, les filles ça aidaient la famille tant que...

Fréquentations
Mariage, 13 mai 1925
DVD 1, piste 4

PL – Maintenant, j’aimerais que vous nous parliez de vos fréquentations. Comment est-ce que ça se passait dans votre temps ?

HL – Bon, on allait voir les filles juste le samedi soir et pis le dimanche, quand ça adonnait. Pis on se faisait des veillées, des fois, on veillait chez eux à elle, d’autres fois, on allait à des soirées en dehors, à 3-4 milles, en voiture avec des chevaux. Y était pas question de machines dans ce temps-là.

PL – Sortiez-vous seul ?

HL – Oh ! Non, c’était toujours en groupe, ah ! oui, c’était toujours en groupe.

ÉC – Soit Yvonne ou ben Alma (soeurs de Hector). Alma, elle, sortait dans ce temps-là avec David Lavertu. On s’arrangeait pour être toujours deux couples. Les mamans nous laissaient pas partir seules (rires).

HL – Ah ! Oui, on veillait dans le salon. Souvent, on était trois, quatre couples dans le même salon, vois-tu. Une fois c’était à une place, une fois c’était à l’autre.

C’était toutes des jeunesses (des jeunes gens) dans le village, ça fait que une fois, c’était dans le salon chez eux, une autre fois c’était dans le salon chez Monsieur Prospère Lussier, une fois c’était chez nous. Pis d’autres fois, ben on allait dans des veillées de danse en dehors. Ça allait ben de première classe.

PL – Jusqu’à quelle heure vous veilliez ?

HL – Ah ! dans les salons, on veillait jusqu’à minuit. Quand on allait dans des salles de danses, ben, là, ça jouait, une heure, deux heures, tsé.

ÉC – Chez-nous, quand il veillait, à ces heures-là, ben, ma grand-mère, à restait chez-nous pis je te dis qu’elle se promenait dans le passage (corridor), pis elle toussait. Elle aimait pas ça (rires). Faque, c’était gênant. Y commençait à se préparer pour partir.

HL – (Rires) Ah oui ! quand on était tout seul, à onze heures, fallait décoller (partir). On restait des fois jusqu’à minuit quand on était plusieurs, mais quand on était rien que tous les deux, à onze heures, fallait décoller.

PL – Maintenant la grande demande, ça se faisait dans votre temps. Voulez-vous nous raconter de quelle façon cela s’est passée ?

HL – Ah ! oui, la grande demande ! J’ai demandé ça, à son père, un soir de semaine. C’était au magasin, après que les gens sont toutes partis. J’ai resté dans le magasin, moé, pis, je me suis mis à parler avec son père, pis j’y ai demandé si voulait que je me marie avec sa fille. Ça fait que y s’est pas fait tourmenter (prier) (rires). Y m’a dit oui tout de suite. Y me connaissait, j’avais travaillé pour lui, moé. Ça faisait deux ans que je travaillais pour lui l’hiver dans les chantiers, ouais.

PL – Maintenant, une jeune fille qui était demandée en mariage, de quelle façon ça se préparait à son mariage ?

ÉC – Pas grand préparation (rires). Dans le linge, je sais, la couture qu'on se faisait faire, hein! On allait pas dans les magasins acheter *toute faite*. Moé, je me rappelle de Mme Boucher qui venait. Mme Boucher d'Israélie j'cré ben. Elle venait souvent, coudre chez maman. Je me rappelle, elle m'a fait des manteaux. Mais seulement, j'avais été à Weedon oui, je me rappelle, j'avais été à Weedon, pis je m'étais achetée un costume pis une blouse, pas à Weedon mais à Sherbrooke, excusez à Sherbrooke. C'était la première fois que je m'achetais du linge toute faite. J'étais allée avec Alma aussi.

PL – Votre toilette de mariée, vous souvenez-vous de quelle façon elle était faite ?

ÉC – Ah! pour se marier, c'était un costume, pis, non, y'avait pas question de robe longue dans ce temps-là, c'était un costume. C'était au mois de mai pourtant et pis je m'étais achetée un p'tit renard, pas un p'tit renard, comment on dit ça? Une *p'tite pelleterie* pour mettre dans le cou. Moé et pis Alma, on était deux qui se mariaient.

Y'avait sa soeur à Hector qui se mariait ce matin-là aussi. On était habillé pas mal toutes les deux pareilles. Pis chez-nous, pâpâ, y fêtait leur 25^e anniversaire de mariage. Ça fait que cela a été toute une noce. Trois couples qu'on était dans l'église à Fontainebleau et pis le soir, ben c'était chez-nous. Après ça, c'était chez les Lavertu. On a fêté deux jours de suite. Pis y'avait du monde, de la grosse parenté.

PL – À quelle heure se faisait le mariage ?

HL – C'était dans l'avant-midi, je m'en rappelle pas trop trop. Y me semble que dans ce temps-là, les mariages se faisaient dans l'avant-midi, ouais. Ah oui!

ÉC – Le dîner, ça va été chez Monsieur Lagassé, le soir c'était chez-nous. Pis le lendemain, ça va été chez les Lavertu, chez David Lavertu qui avait marié la soeur à Hector. Pis le soir, ben là y'avait pour coucher tout ce monde-là chez maman. Y'avait les mon oncles, les frères à maman, mon oncle Noré, mon oncle Gédion.



Une p'tite pelleterie

Y'en avait une gang qui avait resté à coucher. Pis le soir ben, y'avait ma tante Mina qui aimait jouer des tours. Pis moé qui était gênée, on avait fermé notre porte, barrée par-dessus barrée. Le matin, qu'est-ce qu'on entend crier? Y rouvraient le châssis, pis y sont venus nous lever avec une chaudière d'eau. Ah! je te dis que ça criait. Y'avait du plaisir cette fois là, eux autres.

PL – Comme ça, y'avait pas eu de voyage de noces?

HL – Ah! non, non. Chacun restait chez eux (rires), comme tu vois. Ah oui! après les noces, quand tout le monde ont été parti, là, nous autres, y nous avaient préparé une chambre à l'autre bout du passage (corridor), c'était au-dessus du magasin, c'était grand. Un grand passage, pis des chambres chaque bord. Pis la chambre à l'autre bout, à droite, c'était notre chambre. Pis eux autres, y savaient que c'était notre chambre.

Pis, en dehors, au bout du passage, y'avait une galerie en dehors au deuxième étage, vois-tu. Ça fait que, y'en avait que pendant la soirée, y'ont démanché la serrure de la porte de notre chambre, pis y'ont mis juste des p'tits clous pour que ça tienne ben juste et pis y'ont dit, y vont fermer la porte, ben, elle sera pas dur à démancher. Ça fait que... une chance qui en a qui nous l'ont dit.

Sa mère a dit ça, y'en a qui ont voulu vous jouer un tour. Elle dit, y'en a qui ont démanché (défait) la serrure de la porte. Ça fait, qu'elle dit, on va vous donner un madrier pour rentrer dans la chambre pour accoter (appuyer) sous la porte, accoter sur un bureau. Y seront jamais capable de l'ouvrir, vois-tu.

Ça fait que, on s'est couché, y était ah! ted ben 6 heures le matin. Faque on dormait, y pouvait être à peu près 7 heures et demie, 8 heures, vois-tu. Tout d'un coup moé, j'entends une voix dans la chambre, tsé, ça riait, ça riait, hey! Je fais un saut. Y étaient sortis sur la galerie par dehors eux autres. Pis ces châssis-là, c'étaient renflés (gonflés), ça se rouvraient pas, tsé. Mais avec une barre de fer, y sont venus à bout de forcer assez, pis y sont venus à bout de se passer les doigts. Pis mon oncle Norée, lui, s'était rentré là-dessous, pis y forçait pour le lever, pour venir à bout de passer. Pis là, moé hey!, c'est là que j'ai entendu rire. Faque je me lève, pis je saute dans mes culottes, pis je cours vers le châssis pour fermer le châssis.

Y'en avait un qui était au côté du châssis avec un siau (chaudière) d'eau, pis mon oncle sort de là, envoie le siau d'eau drette dans le ventre (rires). J'ai sorti de là tout trempé (rires). Là y'ont ri, entends-tu. Ah sacrifice! Hey!

ÉC – Moi, Adrienne, ma cousine, y m'avait joué un tour aussi. Je m'étais faite tricoter mes jaquettes. On les faisait aussi, hein! avec le youk (le haut) tout tricoté. J'en avais deux, une rose, pis une blanche. J'étais certaine d'avoir une jaquette pour coucher. Y m'avait toute cousu ma jaquette, toute un p'tit point, en arrière de l'autre pour que je sois pas capabe de la mettre, la plus belle, hein! Ça fait que y'ont dit, elle va se coucher de même, pas de jaquette. Une chance que j'en avais une autre hein! J'ai mis mon autre.

PL – Là, vous allez nous rappeler la date du mariage et à quelle église vous vous êtes mariés ? Puis est-ce qu'il se faisait des cadeaux de noces dans ce temps-là ?

HL – Notre mariage a été le 13 mai 1925 à Fontainebleau. C'était le curé Boucher.

PL – C'était quelle journée ?

HL – C'était un samedi, un samedi, oui. On était allé à la messe à Weedon, nous autres, cette journée-là, qu'on a publié les bans⁸, vois-tu. La journée qu'on publiait, vois-tu, on était allé à la messe à Weedon, parce qu'il y'avait rien qu'une messe à Fontainebleau. Ça fait qu'on était allé à Weedon avec le char de Monsieur le curé. Monsieur le curé avait un char, pis y nous avait conduit, on avait un chauffeur, ouais.

PL – Quelle distance ça donnait ?

HL – Ah ! ça donnait, de Fontainebleau à Weedon ? Ça donnait quatre milles, ouais.

PL – Vous étiez rendus ?

HL – Ah ! On avait eu des cadeaux, ah ! oui, des cadeaux, des affaires de cuisine, tsé, pis du linge, différentes affaires. Ah oui ! on en avait eu. On a encore même des cadeaux de ce temps-là. Ah oui ! Ah oui ! Pis, après qu'on a été marié, on s'est acheté un ménage (des meubles) seconde main (rires). Une femme qui était toute seule pis, ché pas, elle partait. En toé cas, son ménage était à vendre. On achète le ménage 50 \$ (rires). Le poêle, une table, pis des bureaux, des chaises, un moulin à coudre, un set de chambre. C'était pas mal complète, ouais.

Premières années

DVD 1, piste 5

PL – Puis, où vous vous êtes installés ?

HL – Ah ! on s'est installé voisin de mon père, sur une terre. J'ai acheté une terre, moé après que j'ai été marié, voisin de mon père. Une p'tite terre de deux arpents et demi.

Pis on a resté là-dedans. La maison était construite, la grange était brûlée, elle. À l'avait passé au feu, avant. On a resté là, trois ans. Mais seulement on n'a pas toujours resté là, l'hiver, on allait dans les chantiers, même pas longtemps après qu'on a été marié. On a été travailler, aye ! La femme était venue avec moé dans le deuxième rang, là, elle faisait la coockrie (la nourriture). *Plemer de la pitoune*, dans ce temps-là, le temps de la sève, toute le bois de papier fallait que ça soit pleumé. Faque on bûchait dans le bois, pis on plemais la *pitoune*.

Il y avait des *campes*, ouais, ben, on restait dans une maison qui était pas occupée, tous les travailleurs. On était 7-8 z'hommes, j'cré ben, qui travaillaient sur une job, pis elle a faite la coockrie, pis on restait dans une maison sur le bord du chemin, tsé.

Pis après ça, ben j'ai été travailler à Saint-Narcisse, travailler dans les tunnels, sur la rivière Saint-Maurice, pour faire un pouvoir électrique pour la Shawinigan Power, ouais. Mon frère travaillait là, lui, comme *drilleur*, pis y était venu, pis y'avait besoin d'hommes, ça fait qui m'a amené helper (travailler) pour lui. Ça fait qu'elle a monté, elle. Sa femme était là, lui. Ça fait que les deux femmes restaient ensemble, pis moé, j'étais helper (je travaillais) pour lui, ouais.

PL – Après combien d'années de mariage vous avez eu vos premiers enfants ?

ÉC – 10 mois et 4 jours, j'ai eu Réjeanne (rires), 10 mois et 4 jours. Pis après ça, Thérèse est venue, elle, un an après ça. Pis là ben, au bout de 10 jours, 20 jours, là fallait que j'aille dans les chantiers avec Hector, pis Thérèse était pas vieille, hein ! Fallait que je la tienne sur le sirop Dunny pour être capable de faire mon ouvrage. J'avais sept z'hommes là, moé, pour faire la *coockrie*, faire le pain, pis toute. J'étais pas ben forte. Ça ben passé.



La Shawinigan Power



Hector, Éva, Réjeanne et Thérèse

PL – Quelle était votre situation financière durant les premières années ?

HL – Quand je me suis marié, moé, j'avais 200\$ à moé. Bon, j'avais travaillé avec les chevaux de mon père et pis y m'avait laissé les derniers mois d'ouvrage que j'avais faites avec les chevaux pour me marier. Ça fait que j'ai payé mon mariage, j'ai payé mon ménage. Y me restait à peu près 100\$ après que j'ai été marié. C'est comme ça que j'ai commencé, ouais.

PL – La naissance de votre premier bébé est-ce que ça s'est fait dans la maison que vous aviez achetée ?

ÉC -- Non, ça été chez Pépère Lagassé, le père à Hector. C'est Réjeanne qui est venue au monde là. C'est elle, Madame Lagassé qui m'a accouchée avec ma tante à Edmond qui était *sage-femme*. Le temps qu'on a resté là, on était deux dans la maison qui s'appelaient Éva. Sa soeur à Hector, pis moé.

Pis moé, j'étais enceinte et pis un moment donné toujours, on était à table après dîner. Il manquait quelque chose. Je pars, je m'en vais pour aller dans la cave, non, pas dans la cave, mais dans l'armoire pour aller chercher quelque chose, pis Pépère Lagassé, son tabac était toujours dans la cave, lui. Faque lui y s'était levé avant nous autres, pis y'avait été chercher son tabac. Y'avait ouvert la *trappe* dans le passage.

Ça faque moé je pars, pis je voyais pas ce trou-là. J'ai pas regardé, hein! Je tombe drette dessus. Y était en dessous pis je tombe sur lui. Pis, Pépère Lagassé, y dit, ah! ça doit être la belle Éva, l'énervée. Elle a toujours la tête en l'air. Y parlait de sa fille. Pis moé ben, ça m'a frappée, hein! Faque j'ai monté en haut, je me suis en allée dans ma chambre en pleurant, hein (rires)! Y s'est excusé après ça.

PL – Après la naissance de Réjeanne, êtes-vous demeurés encore chez Monsieur Lagassé ?

HL – Ah oui! c'était le 9 de mars. On a resté là jusqu'au printemps, jusqu'à temps que l'été arrive au commencement de mai. Après ça, j'ai pris un contrat, moé, de monsieur Baker. Y était gardien à la mine. La mine était fermée, pis c'était lui qui était gardien de toutes les propriétés qui avaient là, pis y'avait 400 acres de terrain à la mine, 200 acres sur un côté du chemin, pis 200 acres en bas, aussi.

Faque y'a acheté la *coupe*, du bois, de la compagnie, pis y m'a donné la job, moé, de toute plemmer la pitoune. Tout faire le bois qui avait là. Ça fait que y'avait des maisons de livres dans la mine, ça fait qu'on a déménagé là. Et pis, j'ai commencé à bûcher le bois, moé. J'ai engagé des hommes. On était six, sept z'hommes, sept, huit z'hommes, pour toute plemmer. On a coupé, je pense, 250 cordes de pitoune. On a toute plemé ça pour commencer.

Après ça, ben, a fallu toute la scier, la couper, faire des chemins. Après ça, j'ai toute charrié (charroyé) ça à Weedon, moé. Ça donnait une affaire de cinq, six milles, quasiment, partir dans haut. Je faisais deux voyages par jour avec les chevaux. Faque j'ai travaillé là, quasiment un an de temps, vois-tu, ouais.

HL – Le printemps suivant, après que j'ai eu fini le chantier, ça se trouvait rendu au printemps. J'ai loué la terre de Monsieur Caron. Y'avait une terre dans le village, juste à côté du presbytère. Là, y'avait une bonne maison, pis une bonne écurie, une bonne grange aussi, pis il y'avait cette terre-là. Il avait acheté ça.

Faque j'ai loué ça, moé, parce que la terre que j'avais, y'avait rien que la maison. Y'avait pas de grange. Faque j'ai loué cette terre-là. Ça se trouvait du long de la route qui monte à Lingwick. Faque on a resté là. J'avais pas d'animaux. Ben, j'avais deux vaches que mon père m'avait données, oui.

J'ai passé l'été là. L'hiver suivant, on a été travailler pour son père. On a pris une job moé pis mon beau-frère, Hector Lussier. Y nous a donné un carré de bois à couper, pis à charrier. Je me souviens pas combien de cordes de bois.

En tout cas, on avait chacun un team (paire) de chevaux, pis ma femme est venue faire la coockrie. On a passé l'hiver là, pis on a toute sorti notre bois. C'était une affaire de 1000 cordes de pitoune, je pense, qu'on avait faite.

Dans le printemps, après ça, après qu'on a été sorti du chantier, j'ai été à Stratford, je m'étais acheté 9 vaches d'un coup. Pis j'ai amené ça chez-nous, à pied, à partir de Stratford à venir à Fontainebleau. Ça faisait une affaire de 25 à 30 milles, ouais. Et pis j'ai gardé ces vaches, un an à peu près avec les deux que j'avais, vois-tu, ça me faisait 11 vaches. Après ça, j'ai eu des taurailles l'année suivante.

É.C.— Pis là, ben, fallait ben que j'aille tirer (traire) les vaches. J'avais jamais tiré les vaches, mais fallait ben y'aller hein! Ça fait qu'on partait, les enfants étaient couchés, mais le temps qu'on était parti, on allumait le poêle. Y'avait pas d'autre chauffage qu'allumer le p'tit poêle. Ça fait que de temps en temps, ben je venais à la maison, j'allais voir.

Pis d'un coup, j'arrive à la maison, la maison était pleine de boucane (fumée), pis les enfants, y'avait Réjeanne, Thérèse, Rita était bébé, elle. Y étaient dans le châssis, pis ça criaient au meurtre, hein! Y étouffaient. En tout cas, quand j'ai rentré dans la maison, y'avait à peu près deux pieds à terre qui avait pas de boucane. Je te dis que c'était le temps qu'on rentre. C'était le poêle qui s'était mis à boucaner. On avait pas assez ouvert les *clés*, hein! On ouvre pas trop, hein! quand ça prend. Ça fait que le poêle avait boucané. C'est ça qui était arrivé. Je te dis que j'avais fait frayeur.



Des inconnus



Des inconnus

**Boucher, épicier
Faillite
Bedeau**

DVD 1, piste 6

HL – Après que j’ai eu acheté, ouais, après que j’ai eu tous ces animaux, je me suis, j’ai réalisé que j’avais pas assez grand de terrain. Y’aurait fallu que j’achète cette terre-là. Pis ça me faisait des paiements trop fort. Je voyais pas le jour d’être capable d’arriver. Ça fait que j’avais un autre plan dans la tête.

Y’avait un de mes voisins qui avait semé un lot de patates, pis qui avait pas de truck pour charrier ça. Aller vendre ça à Thedford, ou ben à Sherbrooke ou ben à Asbestos, ça fait que j’ai dit tiens, je vends tout mon stock, pis je ramasse cet argent-là, pis je vais m’acheter un truck (camion). J’avais de l’argent pour payer mon truck quasiment cash (argent comptant). C’est une affaire de 2 500 \$ dans ce temps-là, ouais. Ça fait que j’étais pour m’acheter un truck. Mon argent était, j’ai tout faite encan. J’ai tout vendu ça, pis mon argent était prêt.

J’étais allé pour m’acheter un truck à Thedford, pis mon frère Émile, qui était à Thedford lui, y était venu chez-nous pour me rencontrer, mais j’étais à Thedford. Ça fait qui vire de bord, pis y monte tout de suite à Thedford. Pis j’étais justement au garage après examiner des trucks. C’était un truck de 2 tonnes que j’étais après faire le tour à examiner. Ça fait qui me dit, qu’est-ce que t’envie de faire? J’ai dit, je suis en fras (après) de m’acheter un truck.

J’ai dit, j’ai tout vendu mon stock pis je veux charrier des patates, pis charrier du bois. Hey! J’avais 200 cordes de bois à part de ça, vois-tu, 250 cordes de bois de 4 pieds. Pis c’est ça que je voulais charrier en même temps avec mon truck à Sherbrooke, pis à Thedford, l’hiver vois-tu. Je commençais par les patates, pis après ça, l’hiver, le bois de chauffage.

Ben, y dit avant d’acheter ton truck, y dit, viens on va aller à Black Lake. Y dit Bilodeau-Épicer, y’a une épicerie-boucherie à vendre. Y dit, y vont nous faire une bargain (un bon rabais). Faque je vais voir ça. Pis les gars, y étaient malades pour vendre. Eux autres, y’avaient une grosse bâtisse à Thedford, pis y’ont dit, nous autres ça nous fait trop d’ouvrage les deux places. Y’ont dit, on voudrait toute mettre notre capital à la même place, pis on serait tout ensemble. Ça va ben de l’allure.

Faque on achète ça. Je mets toute mon argent, là moé. On a payé ça tout près de 5 000 \$. C’était pas ben, ben cher, à part de l’inventaire, vois-tu. C’était un bloc, un gros bloc à trois étages, épicerie-boucherie en bas, après ça, au deuxième, y’avait un grand loyer, cinq grands appartements, pis au troisième pareil. Après ça, on avait un autre terrain avec une bâtisse dessus avec un abattoir pour abattre nos animaux.

Ça ben marché la première année, hey! La femme de mon frère était au magasin en bas. Moé, je faisais la run (aller vendre) de viande en ville avec un cheval, pis une voiture. On vendait la viande. On passait par toutes les rues, partout, pis mon frère, lui, ben y’allait au marché à Thedford une fois par semaine, deux jours. Ouais, y partait, y’allait vendre la viande au marché. Ça marchait.

Pis au bout deux ans, la crise a pogné (est arrivée). C'était en 29-30. Les mines ont toutes fermé, c'était des mines de coton à Thedford, Black Lake, pis Coleraine. Toutes les mines ont fermé. C'était l'automne, au mois de novembre. Ah! y'ont dit, on va repartir aux Fêtes. Faut faire des réparations dans les moulins, changer les moteurs, pis bon. Faque tous les gars y'ont pas grouillé (chercher du travail). Pis les gars, ça achètent à crédit, pis marque, pis marque.

Rendu aux Fêtes, y'ont dit, on va repartir au printemps, ouais. Faque rendu aux Fêtes, c'est pu le temps d'aller chercher des jobs dans le bois. Pis les gars, des mineurs, c'est pas entraînés à ça. Faque y'ont passé l'hiver comme ça à rien, à rien. Et pis nous autres ben, fallait payer, fallait acheter, pis payer. Faque c'est venu un temps, notre argent était toute dans le crédit.

Pis là, le printemps arrivé, pis fallait faire des paiements, payer des licences, payer des assurances. Pis rendu au printemps, les mines partaient pu. Y savaient pas quand est-ce qui partiraient. Faque ben, les journaliers ont commencé à partir. Y'ont commencé à partir, les maisons se vidaient, les maisons se vidaient. Ça fait qu'on a fini, qu'on a tout perdu ce qu'on avait. Toute, toute, toute, ouais.

Il a fallu que je retourne à Weedon, pis j'ai recommencé à zéro. On a remis notre propriété. On a perdu l'argent qu'on avait. Pis pour qui nous redonnent notre quittance, y voulaient pas la reprendre eux autres, notre propriété. Y'ont dit, on est pris nous autres pareil. Y'ont dit, ça marche pas plus à Thedford. Y'ont dit, on a besoin de notre argent. On était pas capable de leur donner, hey! On était pas capable de vendre rien. Y'avait pas d'argent. A fallu leur signer des billets pour toutes les paiements qui étaient échus et qu'on leur devait.

Là, y'ont annulé le contrat. Faque on a tout perdu, pis a fallu toutes payer les paiements qui étaient échus, toutes. Faque on est parti avec moins que rien, vois-tu. Faque j'ai retourné à Weedon moé, pis j'ai recommencé. J'ai retourné à loyer en face, quasiment en face du magasin de monsieur Caron, à loyer. Pis j'ai été travailler dans le bois après ça, à l'été, à plemer des poteaux de cèdre, des poteaux de téléphone, dans des swamps (terrains humides) pour 1 \$ par jour, ouais, 10 heures d'ouvrage, dans les mouches tellement que j'ai sorti de là.

PL – Vous aviez combien d'enfants, à ce moment-là, lorsque vous avez fait faillite à Black Lake?

HL – On en avait quatre. C'était Théode qui était le bébé, ouais. Après ça, on s'est en venu à Weedon. Pendant ce temps-là, à Black Lake, eux autres, la femme de mon frère était au magasin en bas, elle était au troisième. Elle faisait le ménage et pis on faisait la saucisse, pis le boudin. Ça c'était l'ouvrage des femmes en partie. Le soir après la journée, vers onze heures, hey! on se mettait à faire de la saucisse. Pendant la veillée, vers huit heures, neuf heures, dix heures, quand y'avait pas trop d'employés, on désossait toute notre viande à saucisse, pis on faisait de la saucisse et pis une autre journée, c'était le boudin. Pis les autres travaillaient là-dedans. Faque y'ont travaillé.

Quand on a fini de plemer des poteaux de cèdre à l'automne, on a pris une job, moé pis Hector Lussier, une job de bois franc, couper des *billots* de bois franc. Pis moé, je m'étais acheté un cheval de mon père qui m'avait vendu un cheval. Pis Hector s'en était acheté un, ça fait qu'on avait une team de chevaux. Pis rendu au temps de commencer, moé, je frappe une job de *bedeau* à Weedon. Ça fait que j'y ai revendu mon cheval à Hector, pis moé, j'ai rentré bedeau. Ça fait que y'a fait la job lui, tout seul avec des engagés, moé j'ai pris la job de bedeau. J'avais 30 \$ par mois.

PL – En quoi consistait votre travail, c'était assez occupé pour vous utiliser à chaque jour ?

HL – Ben, je faisais toute le balayage de l'église, vois-tu et pis après ça, entretenir les pelouses, pis les fleurs, pis si y'avait un peu de réparations, faire ça. L'hiver, ben fallait tout chauffer. Y'avait trois fournaies, vois-tu. Deux fournaies dans la grosse église, pis, une à la sacristie. Pis après ben, quand y'avait des grands-messes, je chantais les *grands-messes*. Ça me donnait 50 ¢. C'était mon ouvrage de toute balayer. L'hiver ben, c'était de pelleter les chemins, toute entretenir les perrons partout. On était à loyer, vois-tu. Ça fait que l'avenir était pas forte, 30 \$ par mois, hey! Ça fait que, on avait cinq z'enfants, oui.



À gauche :
Réjeanne, Thérèse, Rita et Théode dans le traîneau

À droite :
Éva, Pauline, Hector, Réjeanne, Thérèse, Rita, Théode et Jeannine (probablement une photo prise avant le départ pour Bellecombe), 1935.

Plan Vautrin Départ de Sherbrooke

DVD 1, piste 7

HL – Ça fait que y'ont proposé le plan de colonisation. Ça se parlait un peu partout qu'ils allaient ouvrir une paroisse, pis qu'ils allaient prendre des *colons* un peu partout dans le diocèse de Sherbrooke. Faque là, les curés ont annoncé ça. Ceux qui voulaient s'en aller colons, ils pouvaient donner leurs noms.

Les gouvernements s'engageaient à nous fournir un lot de cent z'acres pour 35 \$. Et pis, qui nous fournissaient la planche, le bardeau, pis les châssis, pis les clous pour se faire un campe. Ça fait que moé, j'ai donné mon nom, moé pis Joseph Bériault. On était deux de Weedon. Ça pris encore trois, quatre mois avant que ça soit décidé. Finalement, ben le 26 de juillet, le départ était prêt.

PL – Vous, maman, qu'est-ce que vous pensiez de ça, de partir pour la colonisation ?

ÉC – Ah ! ben je te dis qu'on en a versé des larmes de temps en temps, hein ! Pis mes parents disaient, ça pas de bon sens de t'en aller à l'autre bout du monde, à la fin du monde, qu'on disait. Finalement, toujours ça pas été si pire après ça.

On est parti, j'étais, moé, j'ai monté dans le mois de... lui, y'est monté dans le mois de juillet, pis moé, j'ai monté dans le mois de décembre avec madame Bériault. Elle avait six enfants, moé aussi, six enfants.

PL – Combien de familles êtes-vous parties ?

ÉC – Combien de familles ? Hein ! Y'en avait plusieurs familles, hein ! C'est effrayant, les chars c'étaient plein. Ben, ça pas été si pire.

HL – Le 26 au matin, c'était le départ. Nous autres, on a pris le train à Weedon, moé pis Bériault, pis y'en avait un autre sur le train, un nommé Boutin, Gédéon Boutin. On a fait connaissance sur le train. Il s'en allait dans l'Abitibi lui aussi.



L'heure du départ a sonné pour le premier contingent de colons en direction de Bellecombe. Gare de Sherbrooke, 26 juillet 1935.

On a monté à Sherbrooke, pis c'est là que le train repartait avec toute le groupe du diocèse de Sherbrooke. Ah! on partait avec seulement que du linge. Ah! on s'était apporté des haches, je pense, des *buck saw*, des affaires de même.

PL – Bon, combien d'hommes êtes-vous partis de Sherbrooke, puis voulez-vous nous raconter le trajet en train?

HL – On était cinquante-cinq z'hommes, quand on a parti de Sherbrooke. Pis on a pris le train pour se rendre à Montréal. À Montréal, on a arrêté, ted ben une heure. On a transféré de train.

On a pris le train qui s'en venait dans l'Abitibi. Après ça, ben on s'est envenu... on a passé toute la nuitte, la nuitte, dans les chars. On est arrivé le lendemain, icitte à Rouyn vers trois heures. C'est lui (l'Abbé Armand Malouin) qui nous a accompagnés jusqu'à nos tentes.

PL – C'était son premier voyage en Abitibi?

HL – Ah non! y'était venu lui, avant ça. C'était lui qui avait préparé le canton avec les officiers du gouvernement. C'est lui qui avait vu à ça. Faque y'avait préparé ça pour les colons, pour le diocèse de Sherbrooke. Faque y savait où est-ce qui nous amenait. Nous autres, on avait aucune idée.

PL – Maintenant de Rouyn jusqu'à Bellecombe, comment est-ce que cela s'est passé?

HL – De Rouyn, ben quand on a débarqué du train, y'avait des camions. On a mis toutes nos valises dans le camion. On a embarqué dans les camions et pis on s'est rendu jusqu'à Granada. Y'avait pas d'autres chemins. Fallait passer par Granada.

Pis à Granada, rendus à une mine qui avait là, la Northon Québec, le truck pouvait pas aller plus loin, y'avait pu de chemin. Ça fait que y'a débarqué nos valises, pis là, y'avait un tracteur, un p'tit tracteur à ponts avec une *sloupe*. Faque on a mis nos valises dans la sloupe, pis on a parti à pied, par derrière le tracteur.



Le tracteur qui amenait les colons avec leurs valises.

PL – C’était dans quel temps de l’année ça ?

HL – C’était le 27 de juillet 1935. Pis on a parti vers le canton Bellecombe. On a marché encore une affaire de 3 milles j’cré ben, 3 à 4 milles en arrière du tracteur jusqu’à la rivière Kekeko. Pis le tracteur pouvait pas traverser, lui, y’avait pas de pont. Faque y’a encore débarqué nos valises et pis y’a reviré de bord. Ça fait que nous autres on a traversé sur un p’tit bac (radeau) qui avait là, avec nos valises. On était à pied pour monter la grosse côte l’autre bord de la rivière avec...

PL – Qui est-ce qui avait construit ce bac-là ?

HL – C’était des employés du gouvernement qui préparaient la venue des colons. Y’avaient fait ça en préparation.

PL – Y’avait une trail de faite ?

HL – Oui, y’avait une trail (petit sentier) de faite pour aller jusqu’en haut de la côte de Keko. La trail était faite. On a monté la côte à pied avec nos valises, pis rendu en haut de la côte où est-ce qui est le lot, aujourd’hui de Monsieur Charrette.

Là, y’avait trois grandes tentes d’installées. Ça avait été préparé aussi d’avance par les employés de la colonisation. Trois tentes, une pour la cookrie, pis deux pour se coucher. Ça faisait du monde, 55, à part des *cookies*, pis des *cookies*. On a été dans les tentes ah ! pour ted ben, trois semaines, pas moins trois semaines, un mois proche. C’était le samedi, quand on a arrivé là.

PL – Vous rappelez-vous de la température ?

HL – C’était beau, ouais, c’était beau, ouais. Mais c’était frais le matin, ah ! oui. Y’a eu des matins, y’avait des gelées. On trouvait ça frette, ah ! oui, des gelées blanches dans le mois de juillet, ouais. C’était le samedi soir qu’on a arrivé là, ça fait que, le lendemain c’était le dimanche. L’abbé Malouin nous a dit la messe. Y s’est installé sur une table dans la cookrie. Y’a dit la messe, là.

Après la messe ben hey ! on était curieux d’aller marcher un bout, pour voir plus loin, vois-tu. On était pas encore rendu au canton Bellecombe, on se trouvait encore à un mille dans



Les trois tentes qui ont accueilli les colons
(Joseph Grenier, pionnier).

le canton Rouyn, vois-tu. Faque, dans l'après-midi, après dîner, on a parti pis on s'est rendu au canton Bellecombe. Ça donnait deux milles pour aller, après ça, deux milles pour revenir. Ça nous faisait une marche de quatre milles à travers du bois.

PL – Combien d'hommes y sont allés ?

HL – Ah! plusieurs, quasiment toutes les hommes étaient intéressés d'aller voir, hein! Faque là, y'avait pu de chemin pantoute. Y'avait seulement une ligne d'arpenteurs, une ligne de baillettes, une trail en ligne. Pis fallait suivre cette trail-là. On a marché deux milles pour se rendre au coin. Faque on avait un p'tit peu une vue d'ensemble du canton Bellecombe, vois-tu. On est revenu pour se coucher le soir (rires).

PL – Y'avait-il des réflexions d'hommes ?

HL – Ah! Des réflexions d'hommes, y'en avait. On était pas enthousiaste personne, trop, trop, ah non! Ben, on avait pas le choix. On était venu pour travailler, pis...

PL – Cela voulait dire que c'était en plein bois ?

HL – Ah oui! c'était en plein, plein bois, ah oui! Y'avait pas de bois de bûché, ouais. Le lundi matin, ben on commençait l'ouvrage. À partir de la tente, on commençait en suivant la ligne de baillettes, deux milles pour se rendre au rang 9 et 10 de Bellecombe.

On avait deux milles à défricher pour se faire un chemin pour se rendre. Pis rendus au coin ben, fallait défricher les quatre coins. C'était un quatre coins qui avait là, c'est-à-dire trois, oui. C'était un quatre coins dans ce temps-là. Fallait défricher les quatre coins pour bâtir les campes sur les quatre coins.

Ça nous prenait un campe pour la coockrie, pis un campe... ça prenait deux campes encore pour loger les hommes pour se coucher. Pis sur un autre lot, ça prenait une écurie pour loger les chevaux parce qu'on avait des chevaux.

Y'avait des colons qui sont arrivés de Montbeillard. Y'avait des chevaux d'en dehors qui venaient partager pour nous autres en coup que les chemins ont été défrichés jusqu'au rang. Ben y'on fait venir des colons d'en dehors qui avaient des chevaux pour partager le stock, la planche, le bardeau, le clou, le papier, pis tout ce qui fallait pour bâtir nos campes. Pis après ça, ben, la nourriture pour se nourrir aussi, pis le foin, pis l'avoine.

.....



Un groupe de colons de Bellecombe

PL – Là, vous vous êtes rendus au coin des rangs 9 et 10?

HL – Ouais, ça pris du temps (rires), avant d’avoir tout bâti, ces quatre bâtisses-là, vois-tu. C’est pour ça que je dis que ça nous a pris à peu près, avant d’avoir défriché deux milles de chemin, pis bâtir les trois campes, pis l’écurie, ça pris un mois, un mois et demi comme faut, dans le moins.

Pis après quand ça été fini, ben on a toute déménagé là, vois-tu. On restait sur les lieux de l’ouvrage. Après ça, ben l’ouvrage a commencé dans les rangs et après ça, de chaque côté. On s’est mis à *défricher* du côté ouest, pis du côté est.

PL – Du côté sud?

HL – Du côté sud? Non, on travaillait pas là. Y’avait juste notre *colonie* nous autres, c’était le 23, vois-tu, le 9 et 10. C’était seulement notre colonie, nous autres. Faque on a défriché le rang 9 et 10, d’un bout à l’autre. Pis après ça ben, on a commencé. Les lots étaient choisis, par exemple. Les lots sont choisis, ah!, ça pris, pour commencer, on était dans les tentes, pis le forman (contremaître) nous avait dit de pas choisir les lots tant qu’on, tant que ça serait pas défriché, tsé, jusqu’au rang.

Mais c’était plus fort que nous autres, le dimanche, hey! quand on travaillait pas, on allait prendre des marches, pis on se rendait au rang 23, pis on pognait (prenait) les rangs doubles. Un prenait le rang du côté ouest, pis l’autre, le côté est, pis on allait marcher pour voir les lots, vois-tu. Et pis un passait à une place, pis y disait, moé, je prends ce lot-là, icitte. Y prenait son crayon, pis y marquait sur le poteau, vois-tu, le numéro du lot, pis son nom. Ça fait que un autre pouvait pas le prendre, y était pris. Faque on a pris nos lots comme ça.

À chaque dimanche, les gars marchaient, pis y choisissaient leur lot à peu près, parce que fallait rester dans le rang. Y’avait pas de chemins de faites, c’était rien qu’une *ligne de baillettes* qui avait là encore. Pis on regardait du poteau, on regardait un peu l’ensemble du lot, mais on voyait pas grand chose, c’était rien que du bois. Faque on prenait ça, pas mal à la bonne franquette (au hasard), à peu près. C’est de même que les lots se sont choisis.



On y reconnaît des Bergeron, Truchon, Dubé et Bizier.

PL – Vous aviez défriché combien de milles de chaque côté de...

HL – Ben à partir du coin à aller chez Camille (Ledoux), ça donnait une affaire de deux milles et demi.

PL – Vous étiez obligés de défricher tout le long?

HL – Ben oui! Parce qu'il y avait des colons tout le long, pis après ça, sur l'autre côté-est, ben, hey! ça donnait une affaire de trois milles, trois à quatre milles, aller jusqu'au lac, tsé. Ah oui! ça donnait quatre milles au-dessus, aller jusqu'au lac. Ça faisait une affaire de six milles et demi, sept milles, ouais.

PL – Ça fait que les colons du premier groupe, ils avaient chacun un lot dans ce rang-là?

HL – Ah! ouais, dans le rang 23.

PL – Ben, maintenant que votre lot est choisi, quelle était l'étape suivante?

HL – Ben, l'étape suivante, fallait commencer par défricher toute la longueur des rangs, pis après bâtir la maison de chaque colon, vois-tu.

PL – Vous vous mettiez en groupe?

HL – En groupe, on était 10, 15 par groupe. On était à peu près trois groupes qui bâtissaient.



Une maison typique de colons de 18 à 24 pieds de long par 16 à 22 pieds de largeur

Construction des maisons
Éva vers Bellecombe
Naissance de Lina
DVD 1, piste 8

PL – Les matériaux étaient fournis par le gouvernement ?

HL – Ouais, les matériaux, le gouvernement nous fournissait la planche, le bardeau, des châssis de colons, des p'tits châssis de quatre vitres. Pis après cela, la planche pour les planchers, pis les planchers du haut, la *planche roffè* (rough) pour la couverture, pour mettre dessous le bardeau. Y nous fournissait ça. Le restant de la charpente, c'était du bois rond, vois-tu, qu'on coupait dans le bois, pis qu'on bâtissait avec du bois rond.

Faque on en a eu pour ça, vois-tu, quand on a commencé à construire, on était rendu, hey! assez tard l'automne, tsé, avant d'avoir toute défriché. Faque on a commencé le mois de novembre à bâtir des bâtisses (maisons). Et pis on a bâti toute l'hiver, toute l'hiver. Nous autres, moé, j'ai entré dans ma maison entre le Jour de l'An pis les Rois (6 janvier), c'est ça.

PL – Parmi les groupes, parmi le groupe d'hommes qui sont montés en même temps que vous, est-ce qui en a qui se sont découragés puis qui ont retourné ?

HL – Oui, sur le groupe qu'on est monté ensemble, quand on a été rendu en haut de la côte de la Keko, y'en a deux qui ont décidé de s'en retourner. Y'ont dit, nous autres, avant que le tracteur s'en retourne, ben y'ont dit on s'en va tout de suite. Pis y'ont dit, on veut pas retourner avec nos valises jusqu'à Rouyn. On profite de l'occasion que le tracteur est encore là, pis on s'en retourne, hey! ça fait trop dur.

PL – Puis vous, durant la construction de votre maison puis celle des autres maisons, en terme de température, est-ce que ça vous satisfaisait ? Est-ce que vous étiez toujours aussi enthousiaste ?

HL – Ah! oui, la température, c'était toujours un peu plus frais que chez-nous, d'où on partait, parce que c'était toute en bois, mais ça avait du bon, dans le jour y faisait ben chaud.

PL – Est-ce que vous vous étiez rendu compte qu'il y avait beaucoup de gibier ?

HL – Ben, pas tellement parce que le gibier, on avait pas le temps d'aller à la chasse. Tout ce qu'on s'est aperçu c'est qu'il y avait des ours parce qu'en coupant le chemin quand on a parti des tentes pour couper le deux milles de chemin, on était après bûcher le chemin tout d'un coup on entendait, crouche, crouche, crouche.

Faque on s'avance, on se met à regarder, on aperçoit un gros t'ours à côté qui était monté après un *chicot*, pis qui était après déchirer ça pour manger des frémilles (fourmis). Y était au ras (près de) nous autres, ça l'effrayait pas (rires). Mais on n'a pas chassé pantoute (du tout) tsé, on savait pas si y'avait ben du gibier ou pas.

PL – La construction de votre maison, quand est-ce qu'elle a été terminée là, pour recevoir la famille? De quelle façon vous avez averti votre femme pour qu'elle s'en vienne?

HL – Ma maison moé, a été finie un peu après les autres parce que ma femme ne devait pas monter dans le premier groupe parce qu'elle était enceinte. Elle était trop avancée. Y voulaient pas qu'elle monte dans le premier groupe. Ça fait que, on a travaillé plutôt après les autres maisons pour les finir.

Le carré était faite, mais seulement il était pas fini et pis quand ça été prêt pour recevoir toutes les familles, ça été environ vers le 15 de décembre, quelque chose comme ça, ah! oui. Ben y'ont averti le curé que c'était prêt à recevoir les familles. Y'ont avisé toutes les familles. Pis ma femme, elle ne voulait pas rester toute seule là, elle voulait monter, elle aussi.

PL – Alors maman comment est-ce que vous avez pris la décision de vous en venir à Bellecombe?

ÉC – Ben, c'est parce que j'avais jamais pris les chars (trains) moé non plus (rires). Et pis je voyais Madame Bériault partir, pis moé me voir après ça partir seule avec six enfants, je me sentais pas le courage.

Ça fait que j'ai été trouvé le curé Robidas, pis j'ai dit, j'y ai demandé voir, qui fasse un appel avec lui (Hector) pour voir s'y pourrait pas me recevoir. En tout cas, j'ai été deux fois au presbytère, pour être capable de décider ça. Ouais, y dit pauvre toé, y dit, y'a un saint pour (rires), y'a un bon Dieu pour les innocents (rires).

Faque moé, je pleurais, hein! Quand il voyait que j'étais déçue de même, qu'il m'apportait des nouvelles de même, j'étais déçue. En tout cas, finalement toujours à force de téléphoner comme ça, de télégrapher plutôt, y sont venus à bout de me dire que je pouvais monter avec les autres. Ça fait que c'est de même que j'ai monté avec toute ce groupe-là. J'étais ben contente. Neuf jours après que j'ai été rendue, ben mon bébé est venu au monde.

PL – Parlez-nous du trajet.

ÉC – Ah! le trajet, là. Ça été long. Ça été long même qu'il y a une nuit, la nuit qu'on a eu peur, les chars, c'était tellement longs là, pis chargés de bagages, pis de monde que ça avait détraqué un peu. Tout d'un coup, on avait entendu un boum dans la nuit.

Toute le monde était effrayé, pis y'a passé du monde dire, énervez-vous pas, c'est rien. C'était comme un char qui s'était détaché, mais y'avait comme détraqué un p'tit peu, débarqué, déraillé un p'tit peu. Ça fait que là, ben y sont venus à bout de, on a été, on doit avoir été deux heures, deux, trois heures, là, arrêté. Ah oui!

Cette fois-là, y'avait posé les familles aussi. Y'avait des photographes, pis y'ont dit, si y'en a qui aiment à se faire poser, qui y'allent. Moé, j'ai pas débarqué, moé, amanchée comme j'étais, je restais dans mon banc, cachée (rires). Ça fait qui avait Thérèse pis Réjeanne, eux autres, ben avec les p'tites Bériault, y'ont parti, pis y'ont été pour se faire poser aussi.

Et pis Thérèse, elle était vite, mais Réjeanne était plus slow (lente) elle un peu. Ça fait que tout d'un coup, elle s'aperçoit qu'elle était toute seule. Y étaient toutes parties, pis elle était toute seule. Ben, elle se met à pleurer, hein (rires)! Pis elle se demandait comment est-ce qu'à pourrait venir à bout de nous trouver. Mais seulement, y'avait toujours des gardes (infirmières) qui surveillaient, hein! Ça fait que, elle s'est envenue avec nous autres en pleurant (rires).

PL – Oui, quelle était l'attitude des enfants? Il devait en avoir qui pleuraient dans gang?

ÉC – Ben, moi, la plus jeune, c'était Pauline qui avait deux ans. Était pas tanante, celle-là. Ça fait que j'ai pas eu de trouble avec mes enfants, j'ai pas eu de trouble. Mais y'en avait qui avaient du trouble. Y'en avait que ça pleuraient. Madame Bériault non plus, les siens. On se tenait toujours ensemble, nous autres.

Y'avait pas rien que des enfants, y'avait jusqu'à des chiens qui se promenaient dans les allées (rires). Ah! ensuite les enfants, ben, quand y voulaient se coucher, ben, on les accotait (appuyait) sur nous autres, ou qui en avaient qui dormaient en haut sur les bagages, où que le monde met des bagages, y'en avait qui couchaient là aussi. Ça fait que ça s'est passé pas trop pire.

PL – Alors comment vous, vous avez réagi quand vous avez su que maman s'en venait?

HL – Ah! ben, quand j'ai su que maman s'en venait, ben on a décidé de se trouver une place pour la recevoir, vois-tu, et pis Monsieur Lauzon, lui, sa femme a tombé malade, en toué cas, y'a pas pu monter, lui. Ça fait que j'ai profité de cette occasion là pour rester dans sa maison. Lui, sa maison était prête pour la recevoir, pis en dernier temps, en dernière minute, elle a pas monté.

Ça fait que on a resté là, jusqu'à temps que ma maison soit finie. Après, aux Fêtes, on s'est mis à travailler après ma maison. On a posé la couverture dessus, la planche, pis le bardeau. Et pis après ça, toute *calfeutrer* la maison comme il faut. On s'est mis à chauffer et pis on a rentré dans ma maison entre le Jour de l'An pis les Rois (6 janvier) (rires). C'était pas ben, ben chaud. Y'avait de la neige dans la cave.



Familles en route pour Bellecombe



Des enfants dormant dans le train

PL – Vous rappelez-vous maman, vos impressions quand vous êtes arrivée avec toute votre p'tit monde-là, pis aller rester dans la maison d'un autre ?

ÉC – Ah ! ben, ça faisait curieux arriver dans une autre maison, pis ensuite pas de meubles. Y'avait pas de meubles, aucun meuble là, hein ! On a arrivé avec nos boîtes, pis on pouvait pas démancher (défaire) ça non plus tellement, hein ! Ça fait que ben on a faite, on avait juste un lit qu'on a monté comme de raison parce que j'étais pour avoir ce bébé-là. Ça fait que fallait ben qu'on s'installe. Le premier soir qu'on est arrivé en toué cas, on avait toutes nos coats (manteaux) sur le dos, pis, on s'est couché à terre, toute la gang.

Charles Grenier – Vous aviez pas de meubles pantoute quand vous êtes arrivée ?

ÉC – Ah non !

PL – Vous allez nous raconter maintenant la naissance de Lina. Est-ce qu'il y avait de la neige, puis à quelle période de la journée c'est arrivée ?

HL – Hey ! Lina est venue au monde dans le mois décembre, le 21 décembre. Ça faisait pas ben ben longtemps que les familles étaient arrivées, vois-tu. C'est arrivé... ça commencé après dîner. Ça fait que la femme a dit, je pense que je vais avoir mon bébé.

Y'avait pas de garde à Bellecombe. Ça fait que je dis, on va aller chercher la garde à Granada. Ça fait que Monsieur Bériault y'avait un cheval, deux chevaux, lui. Y'a pris un de ses chevaux avec sa p'tite sleigh (traîneaux).

PL – Mais comment est-ce que vous avertissiez Monsieur Bériault, il était à deux milles ?

HL – Ah ! ben, on y va à pied. J'ai été chercher Monsieur Bériault. Ben, dans ce temps-là, y venait, y'avait pas d'écurie, chez eux. Y laissait ses chevaux au coin. L'écurie qu'on avait faite au coin, servait aussi pour ses chevaux. Ça fait qui laissait ses chevaux-là.

Ça fait que j'étais pas ben loin du coin, moé. Ça fait qu'en venant soigner ses chevaux, j'y ai dit ça, j'ai dit probable, j'ai dit va falloir aller chercher la garde (l'infirmière). Ça fait que y s'est tenu alentour, pis y'est parti, y'a été à Granada chercher la garde. Pis il est revenu, pis là.

PL – Vous rappelez-vous du nom de la garde ?

HL – Ah ! Je me rappelle plus du nom de la garde. Ça fait que la garde est venue, elle a faite ses examens. À dit, je pourrai pas rester icitte ben longtemps, moé, ça peut aller ted ben à cette nuit. Je peux pas rester ici. À dit, j'en ai une autre qui est sur le bord d'accoucher. Je peux pas laisser mon client pour venir en accommoder un autre.

Ça fait qu'elle dit, je suis obligée de m'en retourner. Ben moé, j'ai pris l'autre cheval de Monsieur Bériault pis j'ai été reconduire la garde à Granada. Pis c'était dans l'hiver, le 21 décembre, pis y faisait frette (froid). Ah ! On est reparti, y était vers 4 heures pour aller reconduire la garde et pis y faisait froid en tabastique quand chu revenu.

Quand chu revenu, Bériault était venu me retrouver à l'écurie, y dit, en voulant faire des farces, y dit on va être obligé d'y retourner. Ah ! j'ai dit, sacrifice ! chu *gelé ben tight*, moé. J'ai dit, hey ! j'ai pas envie de revirer tout de suite. Ben, y dit, t'auras pas besoin de ce trouble-là. Y dit, tout est arrivé.

PL – Lina était au monde ?

HL – Lina était au monde. Ouais ! C'était lui qui avait assisté avec une vieille, Madame St-Laurent.

PL – Alors maman, c'est qui, qui vous a aidée à l'accouchement de Lina ?

ÉC – C'était Monsieur Bériault. Madame Bériault était trop nerveuse. Elle a dit à son mari quoi faire et pis lui ben, c'est plein de courage cet homme-là, ça fait que c'est lui qui m'a accouchée. Pis ça ben été, ben été. Ça été long, ah ! oui, pas de dommage.

Quand y'ont vu que ça arrivait vite de même, le voisin en face Monsieur... Ferland y dit, y'a une femme au bout du lac, c'est une femme-sage. Y dit, on devrait aller la chercher en cas que quelque chose aille mal. Y prend la peine d'aller la chercher cette femme-là. C'était une vieille parlante. Elle s'était habillée, je te dis que dans ce temps-là, on s'habillait curieux, hein ! des bas de laine blanche.

Pis, elle est arrivée toute essouffée comme ça. Toute était fini quant elle est arrivée. Mais fallait qu'à conte toute qu'est-ce qui s'était passé. Comment qu'à faite pour s'habiller, comment est-ce qu'elle était énervée (rires). On avait pas besoin de savoir ça, mais c'était plus fort qu'elle, fallait qu'à parle. Ah oui ! ça va bien été avec Madame Bériault.

Mais, imagine-toé la gêne, moé gênée comme j'étais. J'étais au désespoir, hein ! mais qu'est-ce que tu veux, faut ben se résigner quand t'es pris comme ça. Faque la gêne, faut passer par-dessus (rires).

PL – Les autres enfants dans la maison, qu'est-ce que vous en aviez fait ?

ÉC – Les enfants, ouais, les enfants ben, fallait les envoyer dans ce temps-là, hein ! On les gardait pas pour voir toute ça. Parce que les séparations de maison, y'en avait pas, les séparations de chambre, y'en avait pas. Hein ! La cuisine pis la chambre en même temps (rires), pis le *poêle à deux ponts* (rires).

Ça fait que Monsieur Ferland les avait emmenés chez-lui. Les enfants étaient gênés, hein ! C'était comme moé aussi. Je te dis que y'ont pas mené grand bruit dans ce coin-là (rires). Lui aussi y'avait des enfants. En tout cas, c'est des souvenirs que ça partira jamais de notre vie, hein ! On se rappelle de toute ça.

PL – Donc, c'était quand même le 21 décembre, proche de la journée de Noël. À quel endroit vous étiez allé à la Messe de Minuit ?

HL – La Messe de Minuit, si j'me rappelle bien, c'était dans la maison de Monsieur Ovila L'Espérance. Ça se trouvait au coin. C'était un homme qui avait juste sa femme. Y'avait pas d'enfants eux autres. Ça fait que y'avait installé un *autel*. Pis la Messe de Minuit avait eu lieu là. C'était le centre pas mal, ouais.

PL – Vous rappelez-vous avoir chanté à cette messe-là ?

HL – Bah ! Pour dire, je sais pas si j'ai chanté aux messes, mais j'ai toujours chanté aux messes, mais là, je me rappelle pas si on a chanté.

Premier hiver Premiers animaux

DVD 1, piste 9

PL – Donc, finalement vous aviez préparé votre maison plus tôt que prévu. À quel moment vous êtes déménagés ?

HL – Ah ! Après que le bébé était arrivé, on s'est mis à travailler pour compléter la maison chez-nous. C'est comme j'ai dit tantôt, on a toute posé la couverture, pis *l'étoupe*, toute ben calfeuté partout. Pis on s'est mis à chauffer la maison pour que ça dégèle comme il faut.

PL – Y'avait de la neige ?

HL – Oui, pour que ça fonde, vois-tu. Ça fait que j'ai chauffé 2-3 jours avant. Après le Jour de l'An, on a mové (déménagé) dans la maison, entre le Jour de l'An pis les Rois (6 janvier). On a rentré dans la maison. Ah ! c'est quasiment pas croyable, ouais. On avait des provisions pour peut-être un mois à peu près, que je me souviens.

PL – C'était en quoi les provisions ?

HL – Ah ! les provisions, c'était un 100 livres de farine, pis 25 livres de sucre, pis 25 lbs de pois, de fèves, pis de la graisse et pis du lard salé, pis différentes affaires, tsé pour manger. On avait un ordre (épicerie), je pense de 40\$ par famille. C'était notre p'tit stock de provisions pour partir. Après ça, ben fallait acheter au fur et à mesure qu'est-ce qui nous manquait. C'est de même qu'on a commencé.

PL – De quelle façon vous aviez trouvé de l'eau ?

HL – Pour l'eau, c'était un problème pour commencer. Chaque famille avait pas de puits. Ça fait que y'avait un Monsieur Blanchette, Monsieur Joseph Blanchette, lui, y'a été désigné pour charrier l'eau pour les familles.



C'était de cette façon que l'eau était charroyée sauf que c'était avec un cheval.

PL – Où il la prenait ?

HL – Y'avait un cheval et pis y'avait un crick (petit ruisseau) à chaque bout du rang. Y'avait un crick chez les Truchon à l'autre bout-là. Pis y'avait un crick après ça chez Auger. Ça fait qu'il allait emplir sa *tonne d'eau* chez Truchon à l'autre bout, pis y distribuait l'eau tout le long en s'en venant. Après ça, y'allait chercher un autre tonne d'eau après ça, chez Auger, pis y distribuait ça à l'autre bout. À tous les jours, fallait qui charisse l'eau aux maisons.

Faque moé, je me suis tanné (fatigué) de ça, hey! L'eau pour laver, pis toute, y'en manquait tout le temps, hein! Ça fait que dans le mois de janvier, vers le 10 ou 15 janvier, moé, j'ai creusé un puits en plein dans la terre, là. J'ai fait un trou. J'ai creusé à peu près 6-7 pieds de creux dans la terre. Pis tiens, y'a commencé à monter de l'eau. Ça fait qui avait à peu près 2-3 pieds d'eau dedans. Ça fait que on avait de l'eau pour se suffire après ça, pis de la bonne eau, ouais.

PL – Comment s'est passé maintenant le reste de l'hiver ?

HL – Le reste de l'hiver, on a bâti, on a continué à bâtir toute l'hiver, aller jusqu'au lac à l'autre bout. Pis rendu au printemps, ben, y'avait de la neige en cône l'autre bord du coin chez Brousseau. Y'avait des grosses *coulées*, y'avait de la neige, le printemps. Y'avait des places dans les baises, y'avait 7-8 pieds de neige. Ça fait que pour passer avec les chevaux, les chevaux *s'embourbaient* là-dedans pour aller charrier la planche, pis tout ce qu'on avait besoin pour bâtir.

Ça fait que moé, y m'avait mis pour pelleter de la neige. Fallait ôter de la neige pour pouvoir passer avec le cheval pour charrier la planche. Pis pelte de la neige, pelte de la neige dans le mois d'avril. Pelleter 4 pieds d'épais de neige, pis à peu près 6 pieds de large.

Faque je pelte des grandes journées de temps. La première des nouvelles, moé, j'ai commencé, y faisait beau, j'avais ôter mes mitaines. Je pelletais nu-mains, des escousses.

Pis un coup, quelques jours après, le lendemain, hey! je commence à avoir mal dans une main. Ça se met à me piquer dans la main, pareil comme si j'avais des piquettes (épines) dans la main, des p'tits piquettes. J'avais beau regarder, je voyais rien, pis ça piquait, pis ça piquait. Pis, hey! ça s'est mis à élaner, pis à faire mal, ça s'est mis à enfler.



Première garde de Bellecombe Marguerite Patry



Les bases d'une maison de colons

Ça fait que dans le temps, y'avait une garde qui était arrivée. Ça fait que j'ai été voir la garde, la garde Patry, pis elle m'a mis de l'onguent là-dessus, pis enveloppé la main. Ça faisait rien pantoute (du tout). Plus que ça allait plus que ça faisait mal.

C'est venu un temps que je pâtissais la nuit, je pouvais pas dormir pantoute. Faque j'ai décidé d'aller à l'hôpital. J'ai été à l'hôpital, pis c'était le docteur Rioux qui m'a opéré dans la main. J'avais la *main foulée*, toute du sang, hein! du sang dans la main.

PL – Qu'est-ce qui serait arrivé si cela n'avait pas été soigné?

HL– Bah! ça aurait viré en fourchette. En fourchette, ouais. Ah! c'est du sang, en toué cas qui est foulé (amassé) pis c'est noir, pis c'est mâché (endurci). Pis fallait que ça aboutisse, sortir de là. Dans la main on a la peau dure, pis épaisse. Ça fait que ça me montait jusque sous le bras, des bosses, ça élançait.

Ben le docteur m'a opéré. Y m'a mis des mèches, trois. Y m'a fait trois grandes entailles dans le milieu de la main. Y m'a mis des mèches dans ça pour que le pus (l'infection) puisse sortir. En toué cas, j'ai été trois semaines à l'hôpital, moé.

C'était grave, vois-tu. Fallait que je me trempe la main tout le temps, à toué jours pour faire sortir le pus là-dedans, changer les mèches, remettre d'autres mèches, faire des pansements. J'ai été trois semaines comme ça, moé avec la main opérée.

Y m'avait attaqué les nerfs dans la main, tsé. J'avais, quand cela a guéri, j'avais les doigts toutes racotillés (fermés). Ça voulait quasiment pas rouvrir. Le docteur me disait, force-toé à rouvrir les doigts pour pas que tu restes de même, pis travaille tes doigts!

En toué cas, le printemps j'ai travaillé sur la terre, j'ai travaillé rien que d'une main, toute l'été. J'avais la main en écharpe pis je pouvais pas bûcher, à minute que je cognais, c'était ma main pour tenir mon manche de hache. À minute que je cognais avec ça, ça me faisait assez mal, je pouvais pas. Ça fait que j'étais obligé de bûcher rien que d'une main. Ça fait que j'ai commencé à défricher comme ça pour faire un jardin, rien que d'une main. Pis, c'est la femme, pis les enfants qui ramassaient les branches, faire des tas, faire brûler ça. Pis moé je *bûchais* rien que d'une main.



Faire de l'abattis

C'est de même que j'ai commencé à défricher mon lot, la première année, ça été long. Pis ensuite rendu à l'automne, ben j'étais rendu assez frileux (avoir froid) de cette main-là. Hey! je venais la main blanche, pas de sang pantoute, pis j'avais frette à cette main-là. J'en ai pâti (souffert) un coup. Ça été ben long.

PL – Maintenant, quand est-ce que vous avez eu vos premiers animaux?

HL – Les premiers animaux, l'année suivante, je me souviens pas si c'est la première année ou la deuxième année, y'ont décidé de faire venir un char (un train) de boeufs pour les colons. Ça fait que, moé j'avais donné mon nom pour avoir un boeuf. Plusieurs colons aussi, en tout cas y'ont fait venir un *char de boeufs*. Je pense qui avait une quarantaine de boeufs. Ça fait que...

PL – Pourquoi juste des boeufs?

HL – Ben des boeufs pour... à la place des chevaux... pour travailler, faire la terre, *essoucher*. Ben, les chevaux étaient trop chers certain. Hey! Icitte dans ce temps-là, les chevaux, tu payais un cheval, 250\$. Hey! dans ce temps-là, 250\$, c'était de l'argent! Ça fait que les boeufs étaient pas mal meilleur marché, dans ce temps-là. Tu pouvais acheter, ben, c'était pas des gros boeufs par exemple. Y nous ont amené des p'tits boeufs, d'un an, un an et demi. Ça pesait à peu près quatre, cinq cents livres, quatre, cinq cents livres, vois-tu.

Moé, j'ai été chanceux, moé quand le curé a faite l'annonce, que ceux qui avaient des boeufs à vendre à Weedon, pis un peu partout dans le diocèse de Sherbrooke, y'avait besoin de boeufs pour les colons de l'Abitibi. Ça fait que le curé Robidas, moé, j'étais bedeau pour lui, y dit, m'a y'en envoyer un boeuf, moé.

Ça fait que y'achète un boeuf, lui, chez Hector Brunelle à Lingwick. C'était un éleveur de Derôme. Y'achète un beau boeuf Derôme gris, pur-sang, enregistré. Ben, y'avait treize mois, le boeuf. Y pesait six cents, six cent cinquante, je pense. Y était beau. Ça fait que y dit m'a y donner, moé.

Et pis mon père, ben, lui, quand y'ont faite l'annonce, y dit, m'a y'envoyer une vache, moé. Ça fait qu'y me donne une belle vache Hereford, moé. Et pis partout ailleurs, ben y'ont pas



Des inconnus

toute été chanceux comme j'ai été chanceux, moé. En tout cas, quand c'est arrivé à Rouyn ça, un char d'animaux, moé, je le savais pas ça. Je le savais pas que ça va été organisé comme ça pour moé.

On s'en va à Rouyn. Chacun va aller chercher son p'tit boeuf. Et pis on était une gang de colons dans la cour d'animaux, hein! au ras (près de) la station, au ras les chars (trains). Et pis les gens disaient, hey! Je voudrais ben avoir ce boeuf-là, moé. Pis, moé, je voudrais avoir cette vache-là. On savait rien nous autres.

Toujours ben, chaque numéro était désigné, vois-tu. Tel numéro, c'était un tel. Tel numéro, c'était un tel. Pis, toujours finalement, moé, hey! y donne mon numéro, c'était Hector Lagacé. Et pis la vache, c'était Hector Lagacé. C'était mon père qui me l'avait envoyée. Faque, ah! y'ont dit, tu es chanceux, toé. C'est toé qui a la crème (rires). Ça fait que ça été les premiers animaux qu'on a eu. J'ai gardé ça, moé, ted ben ah! six mois, j'cré.

PL – Pourquoi?

HL – Ben y était pas dompté, hein! Y'avait pas un de ces boeufs là qui étaient domptés. On a commencé par essayer de dompter ça. Mais ça prend une patience. Moé, j'ai jamais travaillé avec un boeuf de ma vie, hein! J'ai toujours travaillé avec des chevaux. Je trouvais que c'était lent comme la mort, hein! Ça fait qu'un moment donné, le Père Côté, lui, y'en avait un boeuf gris, pareil comme le mien, plus p'tit un peu, tsé.

Faque y dit, ça en prendrait deux pour faire l'ouvrage comme ça. Y dit rien qu'un, y dit, il a la langue sortie, pis les larmes aux yeux. Y dit, y braille quand tu le fais travailler un peu. Ça pas de bon sens. Pas capable de travailler avec ça, moé (rires). Y dit, ça en prendrait deux.

Faque toujours, un bon coup, moé tiens, je pense à mon affaire comme il faut. J'ai dit, je vais vendre mon boeuf au Père Côté, pis je m'en vais m'acheter un cheval, Ça fait que j'ai vendu mon boeuf au Père Côté, pis j'ai été m'acheter un cheval. J'ai été chercher ce cheval-là à Sainte Rose (de Poularies).

PL – Vous rappelez-vous le prix du cheval?

HL – Le prix du cheval? Ben c'était pas un cheval numéro un. J'avais payé 150 \$ pareil.



Vache Hereford



Boeuf Derôme

PL – Où vous aviez pris tout cet argent-là?

HL – Ah! ben, hey, j'ai donné le cash (prix de vente) de mon boeuf, vois-tu. J'ai vendu mon boeuf, je me souviens pas, 60 \$ quelque chose de même et pis après ça, ben, j'avais quelques piastes. Je m'étais ramassé quelques piastes. Finalement, j'ai fait quelques paiements pour achever la balance. C'est de même. Pis c'était un cheval, que j'avais acheté de Monsieur, le père des Brousseau qui restait à Sainte-Rose. Ce «mardi» cheval-là, hey! Je m'étais fait pogner un peu.

C'est pour ça qui me l'avait vendu pas trop cher, parce que, y paraissait ben. Un cheval rouge avec un gros nez blanc. Quand je le faisais travailler un peu, y'avait le souffle coupé. Y râlait (agonisait), hey! «t'attends» *siler* ça, hey! Y'avait un défaut, vois-tu, y'était pas sain. Faque c'est pour ça que j'avais payé un peu meilleur marché. Ben, y valait rien que son argent (rires).

PL – Maman, vous avez eu une autre fille après Lina?

ÉC – Oui, après Lina au bout d'un an, disons, ché pas si ça faisait un an (rires), j'ai eu Pierrette, une petite fille. Elle a vécu, elle était faible. Je sais pas si ça dépendait de ma nourriture... le lait. On pouvait pas avoir n'importe quel lait, hein! Ça fait que moé, je nourrissais mes p'tits tant que je pouvais. Et pis au bout d'un mois, elle a fait de la jaunisse, assez que pâpâ était venu un dimanche, pâpâ et maman, y disaient, elle est assez jaune, ils la regardaient, pis y regardaient la neige dehors et pis la neige était jaune.

Ah! y'ont dit, c'est pas normal une jaunisse comme ça. Faque moé, je trouvais qu'après qu'elle avait fini de boire, elle venait toute en sueur, tsé. Ça fait que j'ai dit y'a quelque chose certain. Ça fait que j'avais fait venir la garde. Elle avait dit que c'était la jaunisse. Elle en avait en dessous des pieds, pis des mains. Quand c'est rendu de même, c'est un peu tard.

Ça fait que quelques jours après ça, j'ai fait venir Madame Ledoux. Pis elle était en fras (près) de mourir, elle était en fras de glacer. Je la tenais au ras (près du) le poêle, pour lui faire chauffer les pieds. Elle avait les pieds toute glacés. J'ai dit aux enfants, allez chercher Madame Ledoux.



Famille Joseph Bériault et famille Hector Lagacé. Il manque des enfants. Cette photo a probablement été prise à l'été 1936. C'est Lina qui serait dans les bras d'Éva.

Pis quand Madame Ledoux est arrivée, la p'tite était en fras de passer, ah ! oui. Elle grouillait pas plus que ça. C'était comme un p'tit poulet, tsé. Elle est partie comme un p'tit poulet qui tombe tout d'un coup. Elle avait un mois, Seigneur. J'en avais jamais... Y'en avait qui connaissait pas ça, la *jaunisse*. Y'en mourait de ça. C'était ben ça, ah ! oui. Faque là, ben, a fallu faire sa p'tite boîte, pis aller l'enterrer dans le cimetière.

HL – Tu en as perdu un autre bébé...

PL – Vous en avez perdu également un autre bébé... après Lorraine ?

ÉC – Oui, j'ai perdu un autre bébé pis y m'ont dit que c'était un p'tit garçon. Les p'tits garçons, c'était mon deuxième que je perdais. J'en ai perdu un, entre Pauline et Jeannine.

Un p'tit garçon qui était venu au monde pis qui était étouffé. Pauline est venue au monde comme ça, aussi, mais elle, on avait changé de médecin. Ça fait qu'on l'a réchappée celle-là.

Pis entre Lorraine et Claire, y'en a eu un. Mais c'était compréhensible, qui pouvait pas vivre cet enfant-là. Travailler comme je travaillais, à bûcher du bois, pis scier au golendard, pis au sciote, fendre du bois. C'est ça qui a été la cause. Pis Hector, ben, y travaillait en dehors, pis fallait, moé, c'était une obligation d'aller travailler. Y me semblait. J'aurais pu rester dans la maison mais, c'était les plus vieilles qui restaient dans la maison.

Pis moé, je partais avec la gang de jeunes pour faire du bois. En tout cas, c'était, je me rappelle, je me vois encore sur la côte, la p'tite côte qu'on avait, en arrière, y'avait du gros bouleau. Ça faisait du beau bois de poêle. Ça fait qu'on en vendait du bois de poêle, hey ! Une corde de temps en temps. On mesurait notre cordée de bois aussi. Pis je sciais, j'étais obligée d'arrêter. Les crampes me pognaient en avant. T'arrête ! J'attendais que ça se passe. Je me rappelle Théode était avec moé, y sciait avec moé. Théode ou ben Thérèse. Thérèse c'était comme un homme aussi. Elle était plus forte même que Théode. Quand a pognait son bote, son bote de billot, elle le levait, mais, l'autre, des fois, y l'échappait.

Ça fait que je calcule moé, que c'est pour ça, que cet enfant-là, à force de me pencher, pis de me relever, hein ! il a dû étouffer hein ! tout d'un coup. Quand j'avais fini de souper, je m'en allais dans ma chambre pis j'avais une chaise, je mettais mes deux bras sur la chaise pour être capable de souffler, parce que j'étouffais.

C'est parce que pour moi, y devait être en fras de mourir, pis c'est la tête qui montait. Et pis finalement, toujours un moment donné ça grouillait pu ça. Ben, j'ai commencé à m'inquiéter.

Et pis ça faisait 4 jours qui grouillait pu. Ça fait que je téléphone à la garde. À dit pour moi, ça doit être votre enfant qui doit être mort. Ça fait que ben, je m'en vais à l'hôpital. Pis fallait que j'attende neuf jours. Ça fait que y m'ont renvoyée. Y'ont dit au bout de neuf jours vous reviendrez. Au bout de neuf jours, ben j'y suis allée. Pis y m'ont donné, mais j'avais pu de mal. Les contractions se faisaient pas. Ça fait que y m'ont donné de quoi pour faire le mal. Je te dis que ça forçait vrai, par exemple.

Ah Seigneur ! C'est effrayant ! Le gâchis (dégât) que j'avais faite. Je peux pas conter ça, c'était terrible (rires). Ah ! mon doux Seigneur ! En toué cas, ça commencé, j'avais appelé les gardes, pis y venaient pas. Je sentais que c'était pour passer, hein !

J'avais fait un dégât, c'était noir, noir, noir. Y devait être étouffé cet enfant-là, pis y devait avoir commencé à se décomposer. Ça fait que l'accouchement s'est faite comme ça. Au bout de...après ça, le lendemain y'ont téléphoné à mon mari qui vienne. Moi, j'aurais aimé le voir. Y me l'ont pas montré. Y'ont pris ça, pis y l'ont enveloppé dans des draps pis y l'ont présenté à Hector comme ça.

Pis y s'était faite une petite boîte pour le mettre dedans. Je l'ai jamais vu. Y m'ont dit que c'était un p'tit garçon, parce que j'avais dit, ça doit être un p'tit garçon parce que les p'tits garçons, j'ai toujours eu de la misère. Ça fait que c'est de même, j'ai resté avec cette idée-là, que c'était un p'tit garçon.

La nourriture Les chantiers

DVD 1, piste 10

PL – Si on parlait maintenant nourriture. Qu'est-ce qu'on pouvait bien manger ?

ÉC – Tu faisais de la fricassée, pis de la sauce brune, pis de la sauce blanche. La fricassée, ben, tu faisais rôtir tes oignons, pis tu hachais toutes tes patates fines, ben, tu faisais rôtir ça. C'était ben bon quand tu as ben faim, quand tu arrives de dehors, ça c'était bon. On en a mangée.

Ensuite une autre journée, ben c'était de la sauce blanche et pis une autre journée, de la sauce brune. Tu faisais griller ta farine, ça faisait de la sauce brune. La viande y était pas question, à part de la baloné, y'avait pas question de viande. De la baloné de temps en temps, pis pour la ménager la baloné, ben on en mettait des p'tits morceaux, tu la faisais rôtir. T'en mettais des p'tits morceaux dans la sauce, hein ! c'était meilleur. C'était un autre repas (rires).

HL – Pis, on a *canné* de la viande.

ÉC – Ah ben oui ! Quand y'a faite la chasse à l'orignal aussi.

PL – Vous rappelez-vous votre premier orignal que vous avez tué ?

HL – Oui, dans le printemps, on était en avant de la maison après râcler (nettoyer) quand la neige avait fondue. On avait débité du bois, vois-tu toute l'hiver. Y'avait un lot d'*écopeaux*, ça fait qu'on était après râcler ça, pis la femme me dit tout d'un coup, regarde à l'autre bout du rang, dans la swamp, elle dit, regarde donc, y'a un cheval dans le chemin là-bas. J'ai dit y'a pas de chevaux-là. J'ai dit y'en n'a pas, y'a rien qu'un cheval pis y'est blanc. Le gars qui a un cheval, y'est tout blanc, son cheval. Y'a rien que lui qui a un cheval. Ça fait que j'ai dit c'est un orignal ça. Ça fait que je cours dans la maison pis je pogne ma carabine, pis je pars à course dans le chemin, mais c'était loin où est-ce qui était l'orignal. Ça donnait une affaire de huit, neuf acres, ah ! dans le moins, vois-tu.



M. Ledoux, Sylva Bédard et
Hector Lagacé

Ça fait qu'en courant dans le chemin, mon voisin en face, chez Labonté, y s'est adonné à sortir dehors. J'ai dit, ta carabine! J'ai dit, y'a un orignal. Y saute dans la maison, pis y saute sur sa carabine, pis y sort. Y dit, où est-ce qui est? Où est-ce qui est? Il le voyait pu.

L'orignal avait traversé. Pis y était dans les branches. Oh! Wow! Faque là, j'y explique où est-ce que l'orignal avait passé. Pis y dit, regarde y'est dans les branches, on voit encore la tache jaune. Y marche tranquillement. Faque j'ai dit, on est mieux de tirer asteure (tout de suite) parce que y rentre dans le bois. Pis on va le perdre.

Faque on se met à genoux dans le chemin, drette-là. Pis j'ai dit on va s'enligner ben juste. Pis j'ai dit mec (quand) qu'on soye prêt, on dira ok, on est prêt. Faque on s'ajuste ben comme il faut, pis on dit ok : BANG! BANG! Là, l'orignal avait disparu.

Faque on part à courir, pis on s'en est allé vis à vis où est-ce que l'orignal était passé. Faque lui y part en arrière où est-ce qui était l'orignal. Ça fait qui entendait craquer dans le bois. Faque y me dit fais le tour. Y dit va-t'en par sur le père Ledoux, y'a l'air à s'en aller vers un coin désert qui avait là. Y'avait un brûlé, là.

Faque je fais le tour moé, pis je m'en vais par l'autre bord. D'un coup, j'entends un coup, BANG! J'entends un coup de fusil. Pis moé, je me rends l'autre bord, pis d'un coup j'aperçois l'orignal qui s'en venait vers moé. Ça fait que j'y ai tiré un coup dans la tête. Y'a tombé à terre.

C'était dans le mois, dans le printemps, au mois d'avril, fin d'avril. Ça fait qu'on avait toute canné cette viande-là. Ça fait que ça nous avait donné de la viande pour l'été.

PL – Ça voulait dire que vous aviez ça, une canneuse ?

HL – Ben, on s'en était acheté une. Ouais, on était, ben, Labonté pis moé, ça fait qu'on s'était acheté une canneuse et pis des cannes. On a canné ça.

PL – Y'a une chose qui est arrivé quand grand-papa Lagassé était venu se promener ?

ÉC – Oui, une année, tout d'un coup, on était, j'étais encore dans le bois après travailler, pis dans le bois, y'avait eu du feu. C'était du bois charbonné (brûlé).



Une canneuse

J'étais toute sale. Y'arrive (Hector) avec Pépère Lagassé, pis sa mère à Hector, pis sa soeur, Aldor Loubier, mon cousin Aldor. Ça fait que les enfants me crient, maman venez-vous en. Y me faisaient signe.

J'arrive à la maison pis hey! Je voyais le char (l'auto) à la maison. On n'en voyait pas souvent des chars, dans ce temps-là. Ça fait que, ils étaient rentrés Monsieur Lagassé, Madame Lagassé, ils avaient rentré dans ma chambre. Y'ont dit à va venir se décharger (changer de vêtements), hein! est habillée en pantalon. Ça fait qui s'étaient cachés en arrière de la porte et pis moé, je vais dans ma chambre, hein! J'avais donné la main aux autres, ça fait que je me suis débarbouillée... je me suis lavée un peu. J'ai dit, je vais aller me décharger.

Quand y m'ont aperçue que j'étais enceinte pis, qui me faisaient une surprise de même, ah! ben Madame Lagassé à se met à pleurer, pis à s'excusait de voir qui me faisaient faire un saut de même. Moi aussi, j'ai parti à pleurer hey! De les voir eux autres, hey! Y étaient jamais venus. Ah! Pis ça faisait si longtemps qu'on les avait pas vus. Ça devait faire ché pas, comment d'années, mais plusieurs années, une dizaine d'années, ah! On les avait pas vus. Ça été toute une surprise, je te dis.

Pis ben, comment leur faire à manger. Ça nous rentre dans la tête tout de suite. Qu'est-ce qu'on va leur servir, quatre de plus (rires). Du monde qui venait des Cantons de l'Est. Qu'est-ce qu'on va leur faire? Pas de viande. J'avais pas de viande non plus. Juste de la baloné. Ça fait qu'a fallu s'arranger comme ça, hein! avec de la sauce. Mais eux autres y étaient pas scrupuleux là-dessus, tsé. Y'ont été élevés eux autres aussi à la sauce (rires).

De temps en temps, ben, j'allais chercher une canne d'orignal qui était dans la cave, sa terre, hein (rires)! C'était notre frigidaire, ça. Cet orignal-là, c'était canné avec des épices. C'était une recette qu'on avait eue. On avait faite de même, on en avait canné, on en avait salé aussi avec des épices, là. Comment qu'on avait salé ça, donc?

On avait mis dans une jarre (vase en terre cuite) pis on en avait salé avec... pas de la muscade... avec de la cannelle, oui, de la cannelle. Imaginez-vous toujours de la viande qui goûte la cannelle (rires)! Ça fait longtemps, on n'en a mangé longtemps de ça. Mais y'en avait de canné dans des cannes-là. Ça faisait un changement toujours.

PL – Donc, durant l'été vous continuiez à travailler dans les chemins?

HL – Ah oui! Ah oui! On travaillait dans les chemins. Fallait toute essoucher ces chemins-là, faire les fossats. On a travaillé longtemps dans les chemins.

PL – Vous étiez payés?

HL – On a faite des salaires, hein! Faut en parler un peu, du commencement avant que les familles ont pas été rentrées icitte. Quand on a commencé à travailler pour le gouvernement, nous autres à partir des tentes pour défricher les chemins on gagnait 1,60\$ par jour. Ça c'était notre salaire.

Pis sur 1,60\$ par jour, le gouvernement nous gardait 1,00\$. Cette piaste-là servait pour payer le transfert de nos familles, toute le ménage, pis toute le passage de nos familles pour s'en venir par icitte.

Faque y nous restait 60 ¢. Sur 60 ¢, après ça, on payait 30 ¢ de pension par jour. Faque y nous restait 30 ¢ par jour. On payait 30 ¢ de pension par jour pour rester dans les tentes. Pis tant qu'on a travaillé pour cinq mois de temps, c'est ça qu'on gagnait. Y nous restait 30 ¢ par jour. On retirait 5 \$ par mois.

C'est de même qu'on a commencé. Après que les familles sont arrivées icitte, après ça on s'est mis à travailler pour 2,00 \$ par jour. C'était notre salaire. On avait 2,00 \$ par jour pour travailler sur les maisons ou ben travailler dans les chemins, faire les fossats. Pour toute l'ouvrage du gouvernement, on était payé 2,00 \$ par jour. Après ça, quand on travaillait pu pour le gouvernement on avait 15,00 \$ de l'acre pour défricher.

Je te dis 15,00 \$ pour défricher un acre de terre, pis la faire brûler, faut que tu travailles pas rien qu'une journée, pis deux jours, pis trois jours, pis encore, hein! Un acre de terre, c'est grand ça, tsé. Bûcher le bois qui est là-dedans, pis mettre ça en tas, pis le faire brûler. C'est de même qu'on a commencé. C'est le salaire qu'on avait.

PL – Durant l'hiver qu'est-ce que vous faisiez?

HL – Ben, après ça, l'hiver on avait un peu de bois. On s'est mis à faire du bois, en coupant des billots. Toute le bois qui était pas bon pour des billots, on faisait du bois de poêle. On débitait du bois de poêle. Après on a commencé à venir vendre du bois à Rouyn icitte, un peu de bois de poêle.

On partait, on faisait un voyage par jour. On partait le matin avec deux cordes de bois de 15 pouces, avec un cheval. On partait le matin, pis on arrivait à Rouyn pour 11 h, pis on dînait-là. Des fois, on repartait de Rouyn vers 2 h, 3 h, hein! Notre corde de bois était pas vendue. On vendait ça, 2,50 \$, 3,00 \$ la corde. Faque, on était chanceux, des fois on pognait 5,00 \$, des fois 4,00 \$, 4,50 \$ (rires).

PL – Puis un moment donné, vous avez décidé d'aller dans les chantiers, dans l'hiver?

HL – Ah! J'ai été dans les chantiers, oui, plusieurs, plusieurs hivers. Un coup pour... y'ont décidé de former des chantiers coopératives. Y'ont formé un *chantier école* au Lac Granit



Un groupe de colons de Bellecombe

dans la Réserve, quand on descend à Montréal, dans la Réserve. On se rendait là pis après ça, on rentrait dans le bois à 5 milles, dans le bois. Pis là, y'avait un chantier école. Y'avait des personnes de Bellecombe, pis de Beaudry, Rollet, pis Nédelec. On était cinq paroisses. Ben y'avait des chantiers à Roquemore. Roquemore avait son chantier. Et pis y'avait plusieurs chantiers, tsé. Y'avait un gros groupe d'hommes qui travaillaient là. On a passé un hiver. J'étais moé, pis Théode était là aussi. J'avais deux chevaux dans ce temps-là. On a passé l'hiver là, avec les chevaux.

Pis après les Fêtes, c'est là que je me suis éreinté (blessé au bas du dos) moé. Bon, j'ai recommencé à travailler après les Fêtes. Au bout de trois, quatre jours, hey! je m'éreinte. Je *skidais*, moé, Théode bûchait avec Gérard Leclerc. Pis moé, je skidais. Et pis c'était des billots qui étaient restés dans la neige. Y étaient gelés de la veille, tsé. Ça avait gelé ben tight, ça.

Pis moé, j'avais mon crochet. Pis pour dégeler ça, je pogne mon crochet pis je le pique comme faut à terre. Je voulais le soulever pour passer la chaîne en dessous. Pis je donne un bon coup pour le décoller de là. Pis ça grouillait pas, y était gelé. Je repique mon crochet solide, pis je donne un bon coup. D'un coup, j'entends CROSH! Hey! Je m'éreinte monsieur. Hey! Je retombe à genoux. Pis là, faut.. J'ai eu toutes les misères à me relever. J'ai été obligé d'arrêter de travailler.

Ça fait que c'est Théode qui est venu, qui a pris le cheval, pis qui a continué à skider. Pis je me suis en allé au campe. J'ai eu de la misère à me rendre au campe, hey! C'était ça qui était le plus dur, de marcher. Hey! C'était loin, un gros mille pour se rendre au campe. Faque j'ai resté au campe pour ted ben, un 4-5 jours.

Pis y'avait une garde-malade, là. Elle m'a mis des *emplâtres* dans le dos et pis j'ai toffé (enduré) une escousse (un certain temps) à attendre. Pis d'un coup, il me semblait que j'étais un peu mieux, faque y m'ont mis à *grober* du chemin. Faque je me suis mis à bûcher, grober toutes les *souches*, tsé dans les chemins pour faire les chemins de chârriage (pour charroyer). Je me mettais à genoux, pis je bûchais à genoux. Je pouvais pas bûcher penché.



Rangée du milieu : Clément Gagnon, Antonio Truchon, Raymond Racicot et Hector Lagacé



Théode dans les chantiers

Fin de l'entretien

Et c'est ainsi que se termine cet entretien avec papa et maman. Bien entendu, leur histoire est très incomplète. Il m'aurait fallu avoir plusieurs rencontres avec eux pour compléter leur longue histoire.

Nous nous sommes installés doucement sur ce lot #25 et nous y avons été heureux. Ils ont réussi leur projet d'avoir une ferme et de pouvoir en vivre. Ils nous ont transmis de belles valeurs que l'on doit mettre en marche lorsqu'on veut réussir nos rêves.

De là-haut, j'en suis certaine, ils sont très fiers de voir que leur famille se continue et que nous en sommes à la 5^e génération.





*L'histoire
de notre nom*

Maintenant, pourquoi notre nom Lagassé est devenu Lagacé? Arrivé à Bellecombe, la correspondance que papa recevait du Ministère de la Colonisation était toujours écrite avec le nom «Lagacé». Alors papa a adopté cette façon de l'écrire. C'est ainsi que l'étymologie de notre nom s'est transformée.

Cependant, pour les frères et soeurs de la famille de papa, eux, ont toujours écrit «Lagassé» de cette façon. Le frère de papa, oncle Émile, qui est venu demeurer à Noranda, a aussi toujours écrit son nom comme ses frères et soeurs. Voilà pour l'histoire de notre nom!



Éva et Hector

Entrevue



avec Éva Caron-Lagacé
par Cécile Richard et Claude Trudeau

13 Mars 1983

Présentation
Voyage en train vers Bellecombe
DVD 2, piste 1

Cette entrevue a été faite en vue de recueillir les souvenirs de Pionnier(ère)s qui sont arrivés en 1935 dans le but de préparer le 50^e de la paroisse Sainte-Agnès-de-Bellecombe qui a eu lieu en 1985.

Cécile Richard – Aujourd’hui, le 13 mars, je vais interviewer Mme Lagacé.
Votre petit nom ?

Éva Caron-Lagacé – Éva.

CR – Éva Lagacé. Vous êtes arrivée à Bellecombe en 1935 en décembre. Bon, bonjour Mme Lagacé.

ÉC – Bonjour.

CR – Ça va bien ?

ÉC – Oui.

CR – Vous êtes en forme ?

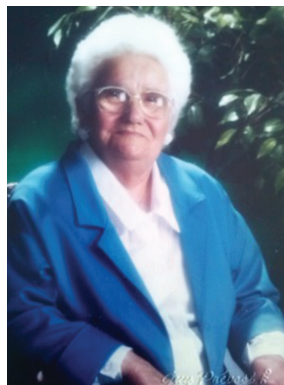
ÉC – Ah ! oui, en forme.

CR – Vous avez l’air toujours. Parce que si vous me disiez que vous n’êtes pas en forme, on dirait que vous nous cachez quelque chose. Vous avez l’air en tout cas.

ÉC – Je suis en parfaite santé.

CR – Bon on vous dit un gros merci, parce qu’avec ce que vous allez nous raconter un p’tit peu de Bellecombe, ça va sûrement aider à faire le livre pour le 50^e.

ÉC – Je suis heureuse.



Éva Caron-Lagacé

CR – Ça fait qu'on est un p'tit peu curieux. J'espère que ça ne vous fatiguera pas trop. Bon, nous autres, on voudrait savoir avant d'arriver à Bellecombe, où est-ce que vous restiez ?

ÉC – À Weedon.

CR – Weedon, ça, c'est dans les Cantons de l'Est ? Vous étiez mariée à cet endroit ?

ÉC – Oui, j'avais six enfants.

CR – Six enfants. Vous étiez sur une ferme, là ?

ÉC – Non, on était à loyer. Mon mari travaillait pour 50 ¢ par jour, 6 enfants, payer un p'tit loyer, pis y sonnait les cloches à l'église...qu'est-ce que c'est ?

Claude Trudeau – Bedeau ? Y était bedeau ?

CR – Bedeau ?

ÉC – Ouais, pas rien que bedeau. Y servait... y faisait les services (funérailles)... y était...

CT – Porteur... toute ça ?

CR – Je pense qu'on appelait ça bedeau quand même. Le bedeau, lui, y s'occupait pas seulement de sonner les cloches...

CT – Y faisait ben des affaires.

CR – Tout ce qui se passait, faire le ménage, un peu.

ÉC – Y se levait à quatre heures du matin pour aller chauffer.

CT – Ah ! oui.

CR – Concierge, bedeau. Je pense que c'était tout compris. Y'avait peut-être un autre mot pour ça.

CT – Dans le temps-là, peut-être.

CR – Comment on payait pour un loyer ? Y'avait 50 ¢ par jour. Comment on payait le loyer ?

ÉC – ...Je m'en rappelle pas.

CR – Y'en avait assez avec ce 50 ¢ par jour pour payer un p'tit loyer par mois ?

ÉC – Ah ! oui, pis j'avais un de mes frères qui avait un magasin, Paul-Henri. Y nous avançait de temps en temps. Quand ça forçait (rires).

C.R. – Monsieur Paul-Henri Caron, y était avec vous autres là-bas ?

ÉC – À Weedon... oui.

CR – Y vous a suivi ici en Abitibi ?

ÉC – Mes parents étaient là aussi, dans ce temps-là.

CR – Vos parents étaient là aussi ?

ÉC – Oui, mes parents sont venus dans le rang. Ils ont ouvert le moulin à scie, c'est avant ces escousses-là (ce temps), avant qu'on parte. Pis chez-nous, y voulait pas qu'on parte, hein ! Vous allez manger de la misère. Toute la famille était là. Y'avait rien que moé qui s'isolait. Ça va pas de bon sens. Ah oui ! y'ont versé des larmes pour moé.

CR – Pis vous, ça vous faisait quoi ?

ÉC – Ben fallait que je suive mon mari. L'obligation de suivre notre mari. Lui, ça faisait longtemps qui en parlait. Puis y se voyait lui, sur une belle ferme. Ça fait qui voyait toute ça. Pis c'était une richesse.

C'était le curé Malouin qui nous avait demandé pour monter icitte. Pis nous autres, c'était le curé Robidas, lui qui était pour ça, aussi. Y dit, Hector tu es mieux d'aller par-là. Y dit, tu vas te réchapper mieux.

CR – Y vous encourageait ?

ÉC – Ah oui ! Parce que moé, je devais pas monter tout de suite, tsé. Ma maison était pas bâtie. Y s'attendait pas que je montras. Ça fait que y m'avait dit, tu montras un peu plus tard. Moé, je voulais pas.

J'avais jamais embarqué dans les gros chars (les trains). Ça fait que Madame Bériault, elle montait, c'était ma voisine. J'ai dit faut que je monte. Je vais monter. Y'avait peur que j'accouche sur les chars, moé.

Y'ont fait deux *télégrammes* toujours. Y sont venus à bout de... Madame Lauzon s'est adonnée, qu'a tombé malade de quelque chose, en bas. Faque a pas monté. Faque j'ai pris la maison de Madame Lauzon. Pis après ça, y s'est mis à bâtir ma maison.

CR – Ça fait que vous êtes arrivée en juillet, en même temps que les hommes, vous ?
C'était en quel mois de l'année, ça ?

ÉC – Non pas en juillette, Hector, ça faisait 6 mois qui était rendu icitte.

CR – Ça faisait 6 mois, lui, qui était arrivé ?

ÉC – Ben oui, j'ai monté en même temps que Madame Bériault.

CT – Juillet à aller au mois décembre ?

ÉC – Ouais, c'est ça.

C.R. – Ah ! bon. Mais vous deviez même pas monter à ce moment-là ?

ÉC – Non, j'étais en famille (enceinte) moé. Y'a dit, elle pourra pas monter, est en famille, pis elle va avoir son bébé avant. Je me voyais pas partir moé, m'en venir icitte, toute seule sur les chars, avec 6 enfants. J'étais peureuse.



Le rêve de Hector

Ça fait que j'ai fait téléphoner deux fois, *télégraphier* deux fois par le curé Robidas. C'est lui qui a téléphoné que j'étais pour descendre. Toujours, y s'est adonné à trouver la maison de Monsieur Lauzon. J'étais fière. Ça fait que j'ai été rester là.

CR – Puis, vous vous en veniez avec les enfants, votre mari y était pas. Y était rendu là, lui ?

ÉC – Y était rendu.

CR – Vous vous en venez sur le train toute seule, avec 6 enfants. Ah ! vous aviez votre amie Madame Bériault qui en avait aussi ?

ÉC – Elle, elle devait en avoir 5 comme faut, 5 enfants.

CR – Est-ce qu'elle avait son mari, elle ?

ÉC – Non, y était venu ici avec Hector... C'est lui Monsieur Bériault qui a eu les premiers chevaux icitte à Bellecombe. Y'avait monté avec ses chevaux, des gros chevaux.

CR – C'était au premier voyage, quand y sont venus construire ?

ÉC – Oui, c'est lui qui avait des chevaux toute ben domptés.

CR – Puis votre mari, êtes-vous arrivée à communiquer avec ? Est-ce qu'il savait que vous vous en veniez ou ben donc y'a été surpris ? Aviez-vous pu vous écrire ?

ÉC – Non, non, mais je sais pas c'est qui, mais c'est les premiers qui s'occupaient de ça, qui se communiquaient entre eux autres, qui voyageaient de Rouyn, pis qui montaient chez Charette. Les tentes étaient chez Charette.

CR – Quand vous êtes arrivée, le bébé était à la veille d'arriver. Ici c'était pas trop trop installé, en infirmière, pis en toute. Est-ce qu'il vous a dit, tu aurais dû attendre ou bien si y était content ?

ÉC – Ah ! Non, non, y était content.

CR – Y était content.

CT – Après 6 mois, là (rires)... y s'ennuyait.

ÉC – Des enfants, y s'était ennuyé des enfants aussi. Y'en avait 6. C'était Pauline qu'était bébé.

CT – Ah ! Câline !

CR – Sur le train, pour vous c'est quoi les souvenirs, sur le train ? Avez-vous des bons souvenirs ou ben si c'était pas facile sur le train ? Y'avait pas de commodités trop trop pour vous en venir ?

ÉC – Ben, c'était pas si pire que ça, les enfants couchaient dans le haut.

CR – Vous aviez de bons enfants.

ÉC – (Rires) On n'avait pas de misère, c'était Pauline qu'était la plus jeune.

CR – Vous en aviez un sur les genoux. Justement Pauline, c'était pas vieux quand même ?

ÉC – Non, c'était elle qui fallait surveiller. Les autres y'avait pas de trouble.

CR – Vous deviez dire, chu ben chanceuse, j’ai pas le bébé à avoir soin.

ÉC – Ben oui, c’est pour ça, que je voulais pas monter après ça, avec un jeune bébé qui va ted ben (peut-être) être malade, c’est quelque chose, hein ! Deux jours, comme faut qui fallait pour monter, hein !

Y’avait eu une p’tite apostrophe (accident) une fois, je sais pas qu’est-ce qui avait eu. On a eu peur, le train avait déraillé (sortir de ses rails) un peu. Ça avait viré assez, pis y’en avait si long, le ménage toute ça. Y’en avait assez long que ça avait déraillé. Ché pas, y’ont dit, énervez-vous pas, y’a rien. Le monde avait crié, tsé. C’était juste ça.

CR – Est-ce qu’ils ont été obligé d’arrêter à cause de ça ? Ça s’est remplacé ? Y’ont arrêté ?

ÉC – Y’ont arrêté pour le replacer. Ah ! ché pas si on a été deux heures, là.

CT – Ah oui ! Y’ont embarqué ça sur la track (sur les rails) pis envoie !

ÉC – Oui, on entendait ben du bruit. Mais y’ont dit, énervez-vous pas, c’est pas grand chose.

CR – Les préparations là-bas, c’était quelque chose ? Fallait pas que vous oubliiez rien. Vous y retourniez pas le lendemain.

ÉC – Non certain.

CR – Fallait penser à toute.

ÉC – Ben, j’avais pas beaucoup de ménage (meubles) non plus, hein ! J’avais à peu près juste le strict (l’essentiel) nécessaire, hein ! J’avais un set de chambre, des couchettes pour les enfants.

CR – Vous avez été obligé d’en laisser des choses, en vendre des choses avant de partir ?

ÉC – Ah ! oui, c’est ça, ils nous avaient avertis, juste le stock nécessaire. On avait monté avec, on avait droit à des animaux. Moi, j’avais monté avec un chien qui m’aidait à laver. Y faisait tourner mon moulin à laver. Hector avait fait une grande roue. On avait monté ça. Quand y’ont ouvert les portes, mon chien a débarqué à Rouyn pour se promener, hein ! Je l’ai jamais revu.

CT – Ah ! Y était tanné de faire votre lavage (rires)...

ÉC – C’était enfermé, ça devait pas être soigné ces chiens-là. Je me souviens, le chien à Monsieur Bériault, y s’est rendu. Le nôtre y s’est pas rendu, y’a débarqué.

CR – Comment qui faisait ça, y vous aidait à...

ÉC – Ah ! Ben, c’était une grande roue qui avait été faite, tsé, comme les écureuils.

CT – Y courait, ah ! oui ?

ÉC – Y courait là-dedans, pis ça faisait virer (tourner) mon moulin.

CT – Ça faisait un moulin électrique (rires).

CR – Un moulin à chien (rires).

ÉC – Moi, j’étais rendue que j’avais assez mal dans les jointures. J’avais de la misère à laver. Y’en a du lavage quand tu as 6 enfants. Faque y m’avait patenté ça. Y l’a patenté après ça, quand on a été rendu ici chez-nous. Mais on n’a jamais été capable de dompter un autre chien.

CT – Y'avait été capable pour un chien, mais pas pour un autre.

CR – Celui-là, y'était dompté à faire ça?

ÉC – Oui, y'était. Y'avait pas eu de misère à le dompter. C'est comme les animaux, ça se dompte.

CT – C'est ça.

CR – Comment longtemps qui pouvait faire environ, avant de se tanner, avant d'arrêter?

ÉC – Ah! Ben y'faisait ma brassée. Quand on voulait l'arrêter, on mettait un bois de travers.

CT – Pis ça s'arrêtait?

CR – Ça prenait un break à roues pour qui arrête (rires).

CT – Lui, y'arrête pas, y'est pas capable d'arrêter de courir (rires).

CR – Parce que dans ce temps-là, y'avait rien, y'avait pas de carburant.

ÉC – Ah! Non y'avait pas de quoi...

CR – Vous l'avez jamais retracé, le chien?

ÉC – Ah! Ben fallait aller à Rouyn pis le demander. Tu sais, quand tu es à pied.

CT – Ah! C'est à Rouyn ici, qu'il avait débarqué?

ÉC – Oui.

CT – Vous l'avez perdu juste ici?

ÉC – Ouais, nous autres, on était à Bellecombe. Y'a descendu une fois, Hector, pis il l'a demandé, mais... Tu sais retrouver un chien...

CR – Vous aviez d'autres choses à penser pour le moment. Le chien, c'était secondaire.

ÉC – Ah oui! oui, y'était parti, fallait laisser faire.

CR – **Votre premier arrêt c'est à Rouyn? Le débarquement?**

ÉC – Oui.

CR – **Est-ce qu'il fallait arrêter en s'en venant la nuit pour dormir ou ben si ça roulait jour et nuit?**

ÉC – Non, ça roulait tout le temps. C'est loin, c'est loin partir de...



Moulin à laver



Même principe, sauf que c'était attaché à un moulin à laver.

CR – Ça allait pas vite tellement ces trains-là.

ÉC – Non c'était chargé, cette longueur-là. Une fois, on s'était penché, on avait regardé, c'était long. On voyait pas le bout de ça, tu sais dans les croches.

CR – **Pis vous arrivez à Rouyn ?**

ÉC – Oui.

CR – **Le soir, vous couchez là encore, je pense à Rouyn ? Débarquez-vous tout de suite la première fois ?**

ÉC – Moi, j'ai pas couché à Rouyn. Fallait pas que je reste en chemin, moé, j'étais arrangée...

CR – Non, mais sur le train, y pas des gens qui ont été obligés de coucher sur le train ?

ÉC – Ah ! ça se peut, chu pas certain. Quand on a débarqué du train, moé, ben, on a monté à Bellecombe, pis, c'était dans, comment on appelle ça ?

CT – Des sloupes ?

ÉC – Des sloupes. Je me rappelle d'avoir embarqué là-dedans, c'était pas chaud.

CR – Ça zigonnait un peu aussi...

ÉC – Ah oui ! Ah oui ! J'avais peur de rester en chemin.

CR – Aye ! Vous !

ÉC – Ça ben été.

CR – Ça aurait pu provoquer l'accouchement. Vous étiez proche.

ÉC – On m'avait dit qui avait une garde-malade (infirmière) qui était sur le train. C'est pour ça que je m'inquiétais moins.

CR – Est-ce qu'elle y était ?

ÉC – Oui. On la voyait de temps en temps. Elle en avait tellement à voir, y'en avait d'autres qui était de même.

CR – **Étiez-vous nerveuse sur le train ? Aviez-vous peur que ça vous arrive sur le train ?**

ÉC – Non, d'accoucher, non, j'avais pas peur.

CR – Les autres ça va bien été ?



ÉC – J'étais bien, j'avais pas de mal.

CR – Vous saviez quand même que ça s'en venait, que la date était proche quand même ?

ÉC – Ah oui ! Ah oui ! Je le savais.



Les familles montaient jusqu'à Granada dans ces cabanes fermées.

Arrivée à Bellecombe
Naissance de Lina, premier bébé de Bellecombe
DVD 2, piste 2

CR – Vous vous souvenez que vous n’avez pas couché là. Vous êtes allée à Bellecombe avec des sleighs trainées avec des chevaux?

ÉC – Oui, avec des chevaux.

CR – À partir du train?

CT – Des chevaux, des tracteurs?

ÉC – Y’en avait qui avait des tracteurs.

CR – Pis du train aller à un certain endroit, y’avait un p’tit bout en auto je pense? Vous partiez pas de Rouyn avec les sleighs hein? Vous partiez-vous de Rouyn?

ÉC – Ah! Ça se peut je me rappelle pas.⁹

CR – Pis l’impression, c’était quoi, à mesure que vous avanciez vers Bellecombe?

ÉC – C’était noir. C’était des chicots noirs qu’on voyait tout le temps, tout le temps. Mon mari y était venu faire des...

CR – Des chicots noirs? C’est parce que ça avait passé au feu ou ben pour vous? C’était l’hiver, ça fait que y’avait pas de feuilles?

ÉC – Ouais, quand même c’était pas du beau bois, c’était toutes des branchaïlles, hein! des épinettes, des épinettes noires. C’était rien que ça qu’on voyait.

CR – Vous deviez vous demander où est-ce qu’on s’en va?

ÉC – Ah! Ben je le savais. On était résigné (soumis) écoute, fallait se rendre. On pouvait pas revirer, hein! Fallait se rendre chez-nous.

CR – Avez-vous été tout de suite dans votre maison ou ben si vous avez été...

ÉC – Non, chez Lauzon.

CR – Chez Lauzon?

ÉC – Au coin.



Des tracteurs qui montaient les familles à Bellecombe.

CR – Vous avez pas mangé en vous en allant? Y'avait pas une place que vous arrêtiez pour manger quelque chose? Vous êtes arrivée avec vos 6 enfants. Vous deviez avoir hâte de mettre les pieds dans une maison?

ÉC – Oui, certain, chez-nous, chez-nous. Moi, j'étais pas une femme à parler avec les autres, j'étais tout seule, enfermée. Madame Bériault, elle a continué. La maison était à un mille du coin eux autres, l'autre bord de chez-nous.

CR – C'était prêt eux autres?

ÉC – C'était prêt, eux autres.

CR – Mais vous, c'était quand même une maison qui avait été bâtie dans l'été depuis que votre mari était arrivé là?

ÉC – Oui, oui.

CR – Une maison en bois rond?

ÉC – En bois rond, c'était pas une maison chaude. On avait couché toute alentour du poêle.

CR – Parce que y'avait toujours un poêle d'installé quand vous arriviez?

ÉC – Pis ensuite y'avait rien de dépaqueté (défaire les boîtes) hein! On a pris les couvertes (couvertures) qu'on avait. On s'est couché habillé, ah! tout habillé, certain.

CR – Habillé? Mais ça devait être toute neuf, toute propre. Le campe (maison) était neuf par exemple?

ÉC – Toute neuf, comme une maison neuve.

CR – La senteur? Y devait avoir une senteur spéciale?

ÉC – La senteur de bois, pis d'étoupe. Ah! Ben moé, je connaissais ça, parce que moé, j'avais couru dans les chantiers pas mal. J'ai été dans les chantiers la première fois, c'était avec Thérèse qui était bébé, pis j'avais Réjeanne.

CR – Vous étiez mariée? Vous alliez faire la cuisine dans les chantiers?

ÉC – Ah! oui.

CR – Vous alliez faire la cuisine?



Maison de colons

ÉC – Ah! oui. Hector prenait des jobs (contrats).

CR – Vous aviez une p'tite idée quand même?

ÉC – Ah! oui je savais qu'est-ce que c'était...

CR – Mais c'était un p'tit chantier à vous autres tout seul que vous alliez faire?

ÉC – Ah! C'était des chantiers qu'on avait pris de pâpâ. Pâpâ c'était le plus gros jobbeur (employeur). Y nous donnait des p'tites jobs, Hector était...

CR – Sous-jobbeur. Madame Lauzon, eux autres, y sont pas arrivés la même année?

ÉC – Non.

CR – Y sont arrivés par après?

ÉC – Peut être la même année, mais c'était l'automne ou ça été l'été suivante.

CR – Est-ce que vous autres vous avez fini l'année dans cette maison-là?

ÉC – Aussitôt que notre maison a été prêt, on s'est en allé, là. J'ai pas dépaqueté.

CR – L'hiver?

ÉC – Ah oui! on s'est en allé chez-nous. Mais nous autres, ça nous a donné une chance, y'avait Monsieur Bériault qui avait son team (paire) de chevaux. On s'est fait transporter par lui.

CR – Vous aviez des bons amis qui avaient suivi. C'était une assurance quand même.

ÉC – Ah oui! certain.

CR – C'était rassurant quand même?

ÉC – Oui, certain.

CR – Le bébé, il est né dans cette première maison?

ÉC – Chez Lauzon.

CR – Vous avez pas eu le temps de déménager entre les deux?

ÉC – Non. Bâtir une maison, quand même qui sont une dizaine d'hommes, ça prend assez de temps.

CT – Ah! oui.

ÉC – Bâtir...



Hector avec Théode, en arrière

CR – Là, vous étiez à l’abri pas mal. La maison y’avait du bois autour. C’est assez froid, mais pour le vent, y’a pas de vent. Vous êtes en plein bois.

ÉC – Ouais, ça fait rien. Veux-tu que je te conte comment s’est arrivé ce bébé-là? Est-ce que c’est nécessaire?

CT – Ah! Oui.

CR – On est rendu le 21 décembre?

ÉC – Le 21.

CR – 21? Lina est du 21 décembre?

ÉC – Ouais. Quand est venue...

CR – C’était avancé un peu. Y’avait des p’tites annonces que ça s’en venait. Ça doit?

ÉC – Oui, oui. C’était aux heures. C’est ben simple, ça arrive toujours dans des tempêtes. Y’avait toute une tempête. C’est Monsieur Bériault qui avait été chercher la garde-malade à Noranda, non à Granada. À Granada, y’en avait pas d’autres qu’à Granada. Ben y’avait été la chercher, pis y revient avec.

Pis moé, ben chu nerveuse, ç’est la gêne plutôt, ça s’est toute arrêté. Ça fait qu’elle a dit, moé je peux pas rester icitte. À dit, j’ai une femme que j’ai entrepris à Granada, faut que je m’en retourne. Faque a dit, ça peut aller au lendemain. Ça fait que ben, toute suite elle est repartie, elle s’est en allée.

Ils avaient pas la moitié du chemin de faite, que les grosses douleurs me repognent encore. C’était Hector qui avait redescendu la garde-malade, parce que Monsieur Bériault avait faite son voyage, lui. Y’avait versé, pis c’était toute une tempête.

Ça fait que Hector rentre dans la maison au retour, y’ont dit, c’est ça, c’est pas drôle, y’ont dit, va falloir que tu retournes la chercher... Madame Bériault à dit, Hector va falloir que tu retournes chercher la garde-malade. Elle dit ça repris, faut qu’elle l’aye. Mais c’était pas ça, mon bébé était arrivé. Toute était faite quand Hector est arrivé.

CT – Ah! Ben câline! C’était un bon tour.

ÉC – C’était Madame Bériault pis Monsieur Bériault qui ont été la garde-malade.

CR – Pour une madame gênée, vous deviez pas être à l’aise ben gros?

ÉC – Ben non, avec Madame Bériault, j’étais pas gênée.

CR – Non, mais Monsieur?

ÉC – Non.

CR – Vous aviez de l’aide?

ÉC – C’est ça, quand tu es mal pris là-dedans.

CT – Ah! Oui.

ÉC – Y’a rien qui te gêne.

CT – C’est ça.

ÉC – Ah! Ben Hector, comment est-ce que c'était son *patois*? Y'est resté surpris, être obligé de retourner encore? Ça va pas de bon sens!

CR – Mais la garde, y'avait ramené la garde?

ÉC – Non, non, y'avait pas de garde-malade.

CR – Mais je pensais qu'il était parti lui, pour aller la chercher?

ÉC – C'est Monsieur Bériault qui avait été la chercher, pis c'est Hector qui a été la reconduire, après ça. Parce que l'hiver, c'est pas drôle, hein! Faut donner une chance à l'autre. Ça fait que quand Hector est revenu, y'ont dit, tu sais, va falloir que tu y retournes. Y était découragé!

CR – Mais c'était toute faite!

ÉC – C'était toute faite!¹⁰

CR – **Ça va bien été? Ça va pas été un dur accouchement?**

ÉC – Ah oui! Ça été un bel accouchement. Mais, mon Dieu, qu'on s'énervé dans ce temps-là. Y'avait Monsieur Florent, pas Florent, en face, c'est pas grave quand même que je le nommerai pas.

CR – Ferland?

ÉC – Ferland. Tsé, quand on voit que quelque chose se brasse, le monde sont curieux, hein! Y vont voir sur le voisin. Pis Ferland y dit, ça pas de bon sens, y dit qu'à reste tout seul avec Madame Bériault, pis Monsieur Bériault, ben lui, y restait à côté.

Y dit, je vais aller chercher Madame St-Laurent. C'est une femme, une femme-sage. Faque y dit, elle est bonne pour accoucher.

Imagine-toé donc, aller la chercher dans votre bout, hein! Le voilà parti. Ché pas comment y'est parti. Y'a été la chercher. Quand elle a arrivé, toute était faite hein! Ça faisait une secousse (un certain temps).

CT – Ouais.

ÉC – On s'énervait aussi, y'a toutes sortes...

CR – **Les p'tits enfants étaient partis se faire garder quelque part?**

ÉC – Chez Monsieur Bériault. Quand y'a été cherché Madame Bériault, ben, t'envoyes les enfants (rires). C'est effrayant se donner de la misère de même.

CR – Moi, je me souviens, c'était notre grande sortie quand un bébé arrivait. On était content. Maman en avait à tous les ans. Ça fait qu'à tous les ans, c'est la seule fois qu'on allait chez le voisin. Hey! Ce qu'on aimait ça, quand elle avait un bébé. Pauvre maman!

CR – **Ouais, c'est toute une aventure. Pour ce p'tit bébé-là, vous aviez pas de vache, rien. Comment est-ce que vous le nourrissiez?**

ÉC – Ben, je le nourrissais, ce lait-là, c'était pas cher (rires).

CR – Pis pour l’aide ? Vous aviez des enfants ? Les plus vieilles ben, elles avaient quel âge ? Aviez-vous de l’aide à la maison un p’tit peu ?

ÉC – Qu’est-ce que je dirais de ça ? Ah ! non c’était pas...

CR – Vous en aviez des plus vieilles ? Elles étaient toutes avec vous ? Est-ce qu’elles sont toutes venues avec vous ?

ÉC – Ah oui ! elles sont toutes venues. C’était Réjeanne qui s’occupait de faire... pis Thérèse qui s’occupait de...

CR – Y’avait quand même 12-13 ans, eux autres ?

ÉC – Oui, oui, c’est ça, on s’est arrangé tout seul.

CR – Pis le mari était toujours sur place, aussi. Y travaillait dans le jour, mais le soir y était à la maison.

ÉC – Oui, le soir y était à la maison. Y rentrait à tous les soirs.

Travail dans les chantiers
Choix du lot (#25)
On s'installe
DVD 2, piste 3

CR – C'est ça que les enfants trouvaient bon. C'est qu'il y avait de l'ouvrage sur place. Le mari était pas obligé de partir, aller à l'extérieur.

ÉC – Y travaillait sur les chemins, bâtir les campes (les maisons des colons).

CR – Y manquait pas d'ouvrage. Y'a pas personne qui chôlait. Ceux qui voulaient travailler...

ÉC – Ah! Le gouvernement nous amenait, après qu'on soit arrivé, y nous amenait du secours, toute la nourriture qui nous fallait.

CR – Après que vous soyez arrivés?

ÉC – Ah oui! c'était à toutes les colons...

CR – Y'en a qui étaient déjà rendus?

ÉC – Ah! Ça se pouvait qui en avait qui étaient rendus aussi. Je m'en rappelle pas trop, ché qui en avaient...

CR – Ça aidait quand même pour partir. Parce que là vous tombiez...

ÉC – Ben oui, on a pas arrivé avec du stock (une quantité) de manger de trop, hein! Quand tu montes en gros chars.

CR – Mais vous en aviez-vous emmené un p'tit peu?

ÉC – Ah! ben, on s'était faite, oui, chez-nous, on s'était faite un lunch pour toute la gang. Ça prend du manger!

CR – Sur le train aussi, le lunch c'est pareil?

ÉC – Ben oui.

CR – Sur le train, y servaient pas de repas sur le train?

ÉC – Non, non, je me rappelle pas.



Du pontage dans un des chemins
de Bellecombe

CR – Ceux qui avaient pas pris des précautions, c'était pas drôle, tsé. Y devait donner de l'information là-dessus ?

ÉC – Ah oui !

CR – Sur les préparations ?

ÉC – Quoi emporter. Ça faisait plusieurs milles.

CR – Pis votre mari lui, est-ce qu'il a été déçu ou bien si c'était à peu près ce qui leur avait été dit, là-bas. Tsé, quand les Monsieurs, a-t-il été déçu ?

ÉC – Y'a été déçu, ah ! Lui, pis Monsieur Bériault, un dimanche, y'ont eu envie, y fallait qu'ils aillent voir notre terre. Quand y'ont eu une journée, le premier, leur boss, y dit, si vous voulez, allez vous choisir des lots. Y dit, allez marcher pis choisissez-vous des lots, c'est le temps.

Ça fait qu'un dimanche après-midi, Hector pis Monsieur Bériault y partent, y prennent notre rang. Quand y'ont traversé la swamp (terrains humides), c'était pas encourageant, cette swamp-là. Y'avait ben de l'eau. Y dit, ah ! ben moé, chu pas pour amener ma famille icitte. Y dit, si y'a pas d'autre chose que ça, y dit, je revire de bord.

Pis y'ont continué, pis tout d'un coup, y voyait que ça relevait, Monsieur Bériault était avec lui. Pis quand y'a arrivé sur notre lot, y'a marqué notre lot, pis Monsieur Bériault a marqué le sien. C'est de même que cela a marché.

CR – Parce quand ils arrivaient, ils venaient pour se choisir un lot ? Y se bâtissaient comme ça, pis, y'avaient même pas choisi leur lot ?

ÉC – Ah ! non, non. Y fallait qu'ils fassent la défriche avant, qu'ils fassent la défriche. Y'ont été ché pas comment longtemps dans les tentes, eux autres chez Charrette. Après y'ont monté sur une côte, hein ! Y'ont été longtemps dans les tentes eux autres, à défricher le chemin, monter ça. Ça prend du temps.

CR – Avant de construire une première maison sur les terres ?

ÉC – Ah oui ! Ah oui !

CR – Y'en avait pas du tout ?



La tente pour les cookes à Bellecombe

ÉC – La première maison, j'cré ben que c'est chez Charrette ou celle du coin. Les premières maisons, se sont celles du coin.

CR – Chez Réjeanne ?

ÉC – Ah oui ! C'est ça, y'avait ces deux-là qui ont été bâties. Les Dubé, y'avait les Dubé qui étaient là aussi, les deux Dubé.

CR – **Y'avait un campe, je pense qui servait de cuisine aussi. Y'a des gens qui s'arrêtaient au coin venant de Beaudry, de Bellecombe.**

ÉC – Ouais.

CR – Venant de Beaudry, de Bellecombe, y'avait une maison ?

ÉC – Ah oui !

CR – Devenue une maison, elle a servi pour des gens qui se sont arrêtés dîner là ?

ÉC – Ah oui !

CR – **Çeux qui allaient plus loin, ceux qui s'en allaient dans le rang 43, ben fallait qui dînent quelque part, parce que ça prenait une journée pour se rendre chez-eux.**

ÉC – Moé, je te dis, j'ai parti de chez-nous, moé, pis Madame Bériault, on a parti du coin chez-nous, pis on a descendu à Rouyn à pied, sur le *pavé*. On avait mal dans les jambes, ah ! c'était quelque chose.

CR – L'avez-vous fait plusieurs fois ?

ÉC – Ah non ! Ah non ! Pas ben des fois.

CR – Je pense qu'après que vous l'aviez fait une fois...

ÉC – Ah ! C'est ça.

CR – Ça vous avait coûté ?

ÉC – Ah ! Oui, ça avait coûté, hein ! En grosses bottes.

CT – Marcher sur le *pontage* (rires).

CR – Vous faisiez ça dans une journée ?

ÉC – Ah oui !

CR – Descendre, magasiner, pis remonter ?

ÉC – Pis remonter.

CR – Le soir pas besoin de pilules pour dormir ?

ÉC – Ah ! Ben y'avait pas de danger. J'ai jamais pris de pilules pour dormir.

CR – Vous n'en prenez pas encore ?

ÉC – Ah non !

CR – **Ça fait que, on s'installe. On déménage sur la vraie, sur votre terre. Là, y l'avait construit ?**

ÉC – Ouais. Pis après qu'on a été rendu, Hector travaillait dans les chemins et pis y pelletait des chemins dans le bouté chez Thétault. Ça été une journée ben chaude, tsé, y'ont pelleté, pelleté. Les chevaux y pouvaient pas passer. Fallait qui fasse une trail pour que les chevaux passent. Y'ont ôté la neige.

Y s'était foulé une main. Y'a été opéré dans une main. Y'appelle ça une fourchette, là. Y'a été une secousse à l'hôpital. Ça fait que les premiers défrichements qui se sont faites sur notre lot, c'est moé, pis les enfants parce qu'on voulait voir au chemin.

CR – Parce que votre mari était blessé. Y'a travaillé pareil ?

ÉC – Après qui a été revenu, y'a travaillé une secousse rien que d'une main. Y faisait, y coupait les branches, pis y ramassait un p'tit peu.

CR – Y était ben courageux ?

ÉC – Ah ! Oui, il l'était, certain.

CR – Y'a fallu défricher le tour de la maison pour se faire de la place. Y'avait juste l'emplacement qui était défriché, même pour aller au chemin ?

ÉC – Oui, au chemin, on aime ben voir, quand tu reviens du bois. Ça fait qu'on s'était fait une *clairière* pour voir au chemin. Y'avait rien qui passait, mais l'idée.

CT – En cas qui passerait un lièvre, un renard. On aime ben voir quelque chose (rires).

CR – Ça, c'est la première été ?

ÉC – C'est la première été. On a coupé de la branche. Icitte c'était pas des roches qu'on avait sur la terre, c'était des branches, des bouts de bois, hein !

CT – Des branches, ouais.

ÉC – Mon Dieu que j'ai trouvé cela dur de ramasser ça. Des belles journées d'été, quand on ramassait du bois, j'aurais dormi. Ah ! que j'étais fatiguée ! Ben, on se disait, si papa peut arrêter se faire une cigarette, on va toujours ben *s'accoter*.

CT – Ouais (rires).

ÉC – C'était pas un gros fumeux.

CR – D'après vous, y fumait pas assez. C'était juste ce temps-là que ça breakait (s'arrêtait). Tout le monde était là, hein ! les p'tits comme...

ÉC – Ah ! oui, ils suivaient partout. Oui, oui.

CR – Pis la maison, à travers ça ? Travailler dehors ? Pis y'avait l'entretien de la maison quand même ?

ÉC – Ah ! L'entretien, on était pas difficile, hein !

CR – Fallait quand même faire les lavages, pis...

ÉC – Ah ! Y'avait du bois sur le plancher, hein ! Fallait broser ça de temps en temps. On avait pas le moyen d'avoir toutes sortes de choses. Moé, je me faisais du... ché pas si ta mère a faite ça, elle, du Lessie avec de la cendre, non ?

CR – Comme je vous dis moi, mes parents y'ont toujours vécu un peu à l'aise, à l'achetait du Castique au magasin, du Castique.

ÉC – À s'exemptait de tout ça. Mais, ça coûtait des cennes (rires). Ouais, on ébouillantait de la cendre. Ça reposait pis ça faisait de la belle eau claire. Pis on prenait ça, c'était notre eau de Javel pour faire blanchir les linges à vaisselle...

CR – Vous preniez juste l'eau qui avait reposée ?

- ÉC – Oui, fallait pas...
- CR – C'était pour blanchir ce qui était blanc?
- ÉC – Ouais, ouais. Pour laver les planchers, pis laver les linges à vaisselle.
- CR – Ça servait de savon presque, de Javex comme vous dites?
- ÉC – Ouais. Plutôt du Javex, c'était pour blanchir quoi qui était ben sale.
- CR – La cendre de poêle?
- ÉC – Ouais, c'était dur sur les mains ça, ma chère.
- CR – C'était fort quand même?
- ÉC – Ah! Seigneur! Moé, j'ai assez lavé de même. J'avais ben de la misère après pour laver ma vaisselle, tsé prendre la lavette, pis laver la vaisselle.
- CR – Les mains toutes gercées, crevassées?
- ÉC – Oui, c'est dans les os, ça rentrait dans les os. Je comprends pas qu'aujourd'hui que j'en ai pas.
- CR – C'était peut-être un médicament.
- ÉC – Un médicament (rires)! Ah oui! moé, je me suis soignée moi-même. J'ai ben des remèdes pour les rhumatisses (rhumatismes), pour le calcium. J'avais été voir un médecin.
- CT – Quel sorte de remède vous avez pris pour le calcium? J'en fais du calcium.
- ÉC – Dans les remèdes naturels.
- CT – Ouais, des produits naturels?
- ÉC – Les produits naturels, moé c'est la Rolmex.
- CT – Vous me direz ça tout à l'heure. Je vais prendre ça, car j'en fais du calcium, j'ai des moyens problèmes.
- ÉC – Oui.
- CT – Aux épaules...
- ÉC – Ah! Ben c'est ça, moé aussi. Autrefois y disait, que c'était des dépôts de calcium, c'était pas ça, c'était des rhumatisses.
- CT – Des dépôts de calcium, moé y m'ont passé des rayons X. J'en ai des gros dépôts, la grosseur du poing. Ah! Je les ai vus moi-même.
- ÉC – Oui, ah!
- CT – Y m'ont piqué là-dedans avec de la cortisone, ces affaires-là. Ça guérit mais (rires)...
- ÉC – Mais c'est ça, c'est des rhumatisses, faut soigner ça. Ça se passe pas tout seul.

CR – Votre maison était construit en bois rond ou en planche? La première maison était en bois rond?

- ÉC – Oui. En *bois équarri*. Y mettent ça un sur l'autre, les coins pareils.
- CR – L'isolation c'était?
- ÉC – De l'étope.
- CR – De l'étope. C'était bon pour quelques années quand même. Cette maison-là, vous avez été pas mal longtemps dans votre première maison?
- ÉC – Ben, moé, j'ai été... c'est loin ça...

CR – Ah ! C’est pas ben, ben important, ché que vous avez été quelques temps dans celle-là. Après ça vous avez construit ?

ÉC – On est resté des années, des années, ah oui ! Après ça on a construit la grande maison. Celle qui est venue au monde-là, c’est Claire pis Benoît, j’cré ben. Les autres...

CR – Dans la grande maison ?

ÉC – Oui, dans la grande maison...

CR – C’était grand. Vous étiez tannés d’être tassés. Mais là, vous en avez bâtie toute une.

ÉC – C’était trop grand.

CR – C’est devenu trop grand ?

ÉC – Trop grand. T’as jamais le moyen de finir ça. C’est ce qui arrive. Hey ! J’avais une grande cuisine, un grand salon. Et pis en haut, j’avais un grand passage (corridor), 6 chambres pis la chambre de bain. Ça jamais été fini. C’est pas encore pas fini.

CR – Ça se finira jamais.

ÉC – J’aime mieux pas aller voir (rires).

CT – Mais ça dû faire des jaloux dans le temps ? Y’en avait qui avaient des maisons en bois rond pis d’autres qui bâtissaient en planche. Hein ! Trente-six par... ces affaires-là ? Personne qui... ?

ÉC – Non, la jalousie, dans ce temps-là, pis l’orgueil... non.

CR – Qu’est-ce qui est arrivé ? En 1935, c’était en bois rond, pis en 1936 c’était toute en planche ?

CT – Ouais ?

CR – Quand y’ont commencé à bâtir en planche...

ÉC – Ouais, ça été toute pareil.

CR – Toute en planche. C’est parce que probablement les moyens de transport en 1935, y étaient pas encore aussi facile qu’en 1936.

ÉC – Ben non.



À gauche :
De l’étope qu’on poussait
entre le bois équarri des murs
des maisons.

À droite :
Hector, Éva, Pauline, Rita,
Thérèse, Rosaire Fleurent,
Jeannine, Lorraine, Claire,
Lina et Benoît

CR – Ou bien, ils l’avaient demandé ?

ÉC – Pis ensuite, t’avais du bois tout le tour de ta maison. Fallait que tu l’ôtes ce bois-là. Ça fait des bonnes maisons chaudes, pis solides, hein ! en bois rond, comme ça.

CT – C’est quasiment encore plus chaud qu’en planche.

ÉC – Je croirais, je croirais.

CT – En planche, y’a rien que deux rangs de planches, pis un papier noir.

ÉC – Ben oui, ben oui. C’est pas ben chaud.



Maison dont le revêtement est en planches.

L'eau

Premiers animaux

DVD 2, piste 4

CR – Pour revenir à votre première maison pour l'eau ? Y avait-il des puits qui étaient potables en arrivant comme ça ? Où est-ce que vous preniez l'eau ? Est-ce que c'était une source naturelle ?

ÉC – C'était Monsieur Blanchette qui passait l'eau.

CR – Monsieur Blanchette c'est en 1935, aussi ?

ÉC – Oui, y était monté en même temps que nous autres.

CR – Y passait l'eau par les maisons ?

ÉC – Quand y'a eu un chemin, y passait avec une sloupe, pis des grosses *tubs*. On avait droit à tant de chaudières. L'hiver on faisait fondre la neige, c'était rien que l'eau...

CR – Pour boire ?

ÉC – Pis pour faire à manger aussi. De la neige, on n'en a fait fondre, hein !

CR – Y vendait ça ou bien si...

ÉC – Ah ! Non, non. Y était payé, c'était son travail. Y était payé par le gouvernement.

CR – Fallait pas la jeter par les fenêtres !

ÉC – Non, non, certain. Qu'est-ce qu'on pouvait employer avec de la neige, on l'employait, comme de raison comme pour le lavage, c'était ça. Ah ! non, les premiers puits, c'était tout chacun, eux autres même. C'est Hector qui a creusé nos puits. Y'en a faite 3, pour nous autres, où est-ce qu'on était.

CR – Est-ce qu'il passait l'eau aussi l'été ? L'eau pour boire ou bien si avait des... vous vous en souvenez pas. Mais l'hiver, vous vous souvenez que... ?

ÉC – Ah ! Ça pas été long que mon mari y'en a creusé un puits, lui.

CR – L'eau, c'est essentiel.

ÉC – Y'avait installé une pompe. Ah oui ! y l'a installée dans la maison. Pis c'était ben installé.



Pompe à eau



Un buck saw appelé sciotte

CR – On commence, on défriche. Les animaux on en a pas tout de suite. On a pas de terrain pour faire du foin ?

ÉC – Non, non. C'était rien que du *défrichage*.

CR – Du défrichage pour quelques années. Deux, trois ans quand même, parce que...

ÉC – Trois, quatre ans, j'cré ben.

CR – Ça allait pas vite. Pis des outils, ben y'en avait pas...

ÉC – Ben non...

CR – C'était le buck saw (sciotte) pis...

ÉC – Ouais, juste le nécessaire.

CT – La scie à chaîne, à partait pas jamais (rires)...

ÉC – Non, on aurait pas eu le moyen de la faire arranger (rires).

CR – Vous avez dit que vous échangeiez un peu avec Monsieur Bériault qui avait des chevaux. Y devait venir vous aider un peu pour les premiers travaux. Vous aviez pas de chevaux vous autres ?

ÉC – On a eu un boeuf assez... à chaque année...

CR – Vous avez commencé avec un boeuf ? Votre premier...

ÉC – Ouais. Après ça, y'a son père, Monsieur Lagassé qui lui a envoyé un gros boeuf pur sang, pis une vache, aussi.

CR – L'hiver ?

ÉC – Ouais, ouais, tsé y'a été une escousse (un temps) qu'on a reçu, tout chacun, le monde en ont eu des animaux par le gouvernement.

CR – Par le gouvernement ?

ÉC – Par le gouvernement, pis nous autres, ben, en plus, on en a eu de son père qui lui en avait envoyés. Ça commencé comme ça.

CR – Ça grossissait. Vous avez été chanceux ! Les autres...

ÉC – Ah oui ! Ah oui ! On a été protégé. Plusieurs disaient, t'é ben chanceux, toé. Quand c'est arrivé ça, le monde avait les yeux là-dessus. Y voulait toute les avoir.

CT – Oui (rires).

CR – Les premiers travaux sur la ferme, c'était avec le boeuf ?

ÉC – Oui. Ah oui ! les premiers...

CR – Arracher des souches ?

ÉC – Arracher des souches, on a faite ben des inventions.

CR – Le *cabestan*... qui appelait ça ?

ÉC – Ah oui !

CR – Le cabestan...

ÉC – Y s'est inventé des affaires, hein !

CR – C'était le monde qui travaillait avec ça ?

ÉC – Oui.

CR – Y travaillait manuel...

ÉC – Manuel pis avec le boeuf, ben, c'était une affaire de fer, qu'on accrochait après la chaîne...

CR – Pis, le boeuf, ça faisait aussi une chose pour vous promener. Vous l'attelliez sur une voiture, vous pouviez aller au magasin ou...

ÉC – Ouais, pas beaucoup.

CR – C'était pas vite.

ÉC – Ouais, non, non, pour aller chercher de quoi. Ça pas été long, on a dompté des chiens par exemple. Des chiens ça faite le transport.

CR – C'était vite.

ÉC – Ah oui! c'était vite.

CR – Mais eux autres, y faisaient pas le lavage?

ÉC – Non, non, non, y'avait pas la patience.

CR – Y'avait pas la patience (rires).

ÉC – (Rires) On avait pas le temps de le dompter celui-là.

CR – Ça fait que combien vous payiez pour une vache? Vous avez acheté une vache? C'était pas tout donné par le gouvernement? Vous en avez acheté vous autres des premières vaches? Vous les avez payées ou bien vous avez commencé avec ce qui vous ont donné pour tout de suite?

ÉC – Oui ça, moé, c'était mon mari qui s'occupait de ça...

CR – C'était votre mari...

ÉC – Je suis pas ben bonne là-dedans, je le sais pas. C'est comme toutes les autres qui en ont eu.

CR – Ça commencé tranquillement?

ÉC – Ah oui!

CR – Avec des vaches, vous avez même gagné votre vie avec ça, sur la ferme?

ÉC – Ah ben oui!

CR – Ça veut dire que...



Un cabestan



Pauline, Lina, Claire, Benoît, Lorraine et le chien Coley ¹¹

ÉC – Oui, on a gagné notre vie. Y était toujours parti dans les chantiers à toués hivers. Y'allait chercher son argent en dehors, pis après ben y'améliorait sa terre. Parce que y'en a couru des chantiers, lui. Y'a été à Sault Ste-Marie, au Lac Dozois. Y'a été, comment qu'on appelle ça, dans les chantiers coopératives qui avaient là. Y'a été là-dedans, lui.

CR – Mais pour vous, une femme qui a rien faite comme vous dites, vous étiez toute seule, l'hiver, le temps qu'il s'en allait comme ça ? Vous étiez la femme qui faisait rien...

ÉC – Oui.

CR – À restait avec des vaches...

ÉC – Des vaches.

CR – Pis, les *vaches vèlaient*, le printemps vous étiez toute seule ?

ÉC – On était tout seul.

CR – Les enfants...

ÉC – On avait des cochons aussi. Fallait s'en occuper, se lever la nuit, pis aller voir si les p'tits cochons étaient arrivés, les ôter d'avec la truie.

CR – Les plus faibles les amener dans le fourneau ?

ÉC – Ah oui !

CR – À la chaleur...

ÉC – Toute ça, ouais. J'ai eu moé, des p'tits veaux que j'ai élevés. J'étais assez attachée à eux autres. C'étaient des jumeaux, pis y'en avait un qui était plus faible, pis y'était bossu. Je voulais pas qui meure, pis y'a attrappé une pneumonie. Ça fait que j'ai pleuré pour ce pauvre lui. C'est-y de valeur ! J'ai eu de la misère avec ça. J'étais attachée, je voulais pas qu'y meure, hein !

CR – Pis le perdre quand même.

ÉC – Ouais. Que veux-tu, on a eu de la misère après ces animaux-là.



Dans les chantiers : Clément Gagnon, Antonio Truchon et Hector Lagacé



Benoît avec un petit veau

Le progrès
Éva : ses impressions
DVD 2, piste 5

CR – Ça toujours été pas mal manuel. Vous aviez pas de trayeuses, comme ça, hein ? Vous en avez eu par exemple des... comme ça ? Vous avez fini avec ça ?

ÉC – Oui, oui, quand on est parti de sur la terre, on était organisé. Si on avait eu des hommes, c'était toutes des femmes. Cela avait pu de bon sens qu'on reste sur la terre, nous autres.

ÉC – Y'avait Monsieur Boutin, lui y était monté avec nous autres. Lui, y'est redescendu, sa femme aimait pas ça. Y s'est en allé à une shop (manufacture), une shop de linge...

Y dit à Hector, viens t'en donc. Toé, c'est pas ta place icitte avec ta gang de filles. Viens t'en donc. Y dit, à ces shops-là, vous faiseriez de l'argent, tu serais ben. Mais lui, y'avait dans sa tête de faire un cultivateur.

CR – Y voulait peut-être laisser ça à des héritiers pour lui, c'était ça ?

ÉC – Ah oui ! Laisser son nom, y'a toujours été fier de ça.

CR – C'est de valeur. Ce que je veux dire, ben y devait penser qu'un de la famille... Lui, il souhaitait peut-être que quelqu'un aurait pris ça sûrement ?

ÉC – On avait rien que deux garçons, hein !

CR – Pis dans les gendres, y'a pas eu d'habitants non plus ?

ÉC – Non pantoute. Ah ! y'ont ben faite, c'est trop de misère !

CT – Ah oui !

ÉC – Ah ! Y'ont ben faite. C'est trop de misère !

CR – Encore aujourd'hui, c'est pognant (prenant), même si y sont bien installés, c'est pognant, c'est 7 jours par semaine.

ÉC – C'est pas des vies.

CT – C'est tout le temps, tout le temps.

ÉC – C'est pas des vies.

CT – Ça paye pas assez.

ÉC – Pantoute.

CT – C'est trop d'ouvrage.

ÉC – Faut que tu ailles chercher de l'argent en dehors, rien que sur la terre, ça paye pas.

CT – C'est ça ou ça payerait assez pour faire cela seulement dix ans, ce serait assez. T'arrêtes. Tu pourrais arrêter. Ça paye pas assez.

ÉC – Non, ça paye pas assez.

CT – Tu perds toute ta vie, pis...

ÉC – Ouais, quand on a vendu, nous autres, on avait 3 terres, hein! Pis on a vendu dans le mauvais temps. En plus, quelques années après, ça a remonté. On aurait pu vendre plus cher. Mautadit, cet argent-là, qu'on perd!

CR – Y reste que vous pouviez pu travailler dessus, il avait peur que ça se détériore.

ÉC – Mais c'est moé qui avait pu de courage. J'étais tannée (fatiguée) moé, d'avoir de la misère, j'étais tannée.

CR – Vous vouliez vivre un peu.

ÉC – Bah! Vivre, ben, qui fasse d'autres choses. Si j'avais pas suivi tout le temps, y'aurait pas resté là, lui non plus. Regarde Simone, chez-nous, elle, à l'a pas aidé à Léonard. Ça pas été long qui ont débarqué de par icitte. Ça aurait été pareil (rires). J'ai trop suivi. J'ai toujours faite le p'tit gars (rires). C'est pas à cause qui m'entraînait tout le temps. Mais, je voyais l'ouvrage, pis fallait que j'aille.

CR – Fallait que vous aimiez ça un peu quand même?

ÉC – Oui, oui.

CR – Ceux qui aimaient pas ça, y'ont lâché?

ÉC – Ah ben oui!

CR – **Vous aimiez assez ça pour encourager votre mari. Vous le voyiez lui, y'aimait tellement ça aussi?**

ÉC – Oui, pis y semblait qu'on était pour prendre le dessus assez. En toé cas, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui, c'est ça.

CR – **Parce qu'avec toute l'attention que vous avez mis sur cette ferme, vous êtes vraiment conscient que y'avait rien à faire pour devenir riche sur une ferme. Parce que vous avez ménagé (économiser) pis vous avez été présent, pis vous avez rien négligé?**

ÉC – Non, non, non.

CR – Pis c'est pas là que vous avez ramassé votre argent?

ÉC – C'est pas là, mais ça été toujours le commencement un peu. Y'avait pas d'autres choses. Quand tu as vendu ton terrain, c'est là, que ça commencé. C'est avec cet argent là. Fallait ménager (économiser).

CR – Mais cet argent-là vous l'aviez gagné?

ÉC – Ah ben oui!

CR – Vous avez pas eu de cadeau?

ÉC – Non, non. On n'a ben perdu. On n'a ben laissé là. Seulement, on aurait pu faire un encan comme y'en a qui font. On aurait pu sortir quelques 100\$ de plus, tandis que c'est encore là, à pourrir.

CR – C'est ça, vous avez attendu peut-être un peu trop longtemps. On vient moins courageux.

ÉC – Oui.

CR – Peut-être que quelques années plus tôt, vous auriez été plein de courage pour prendre le temps de vendre à l'encan, pis tsé...

ÉC – Oui.

CR – Là... Vous étiez fatiguée. Vous aimiez autant toute...

ÉC – Y voulait pas ça, lui. C'était faire du commerce d'animaux, pis faire du commerce. Quand y'a été aux encans, il en a couru plusieurs. Ça l'encourageait. Y revenait avec des belles payes, hein! Ah! coudonc. Fallait que je suive. L'obligation de la femme dans ce temps-là.

CR – À faisait rien, mais était obligée.

ÉC – (Rires) Ah ouais!

CR – Vous étiez arrivés en 1935, pour la messe, aviez-vous connaissance qui avait de la messe en quelque part? Est-ce que les gens y allaient à la messe?

ÉC – Ben, ça pris quelques années, hein! Les prêtres, ben y'en avait un qui venait nous voir. On eu la messe longtemps chez Lauzon, une secousse quand y venait un prêtre, avant qu'elle l'arrive, elle. Mais y'en a pas eu tellement.

CR – De temps en temps, c'était pas régulier.

ÉC – ...Y'avait pas de messe.

CR – Quand y'avait un mariage, ben y venait un prêtre pour marier les gens, parce qu'en 1936, y'en a eu quelques mariages.

ÉC – Ah ben oui! Ça devait être un prêtre d'en dehors.

CR – Quand y'ont contruit une église vous deviez vous pensez plus dans un village? Déjà, l'église qui se construisait. Mais ça pris quelques années quand même, l'église?

ÉC – Quelques années.

CR – Pis votre épicerie toute ça? Y'avait un endroit? Vous étiez pas obligée d'aller en ville?

ÉC – Non, y'avait une place en s'en allant à Granada, y'avait quelque chose. On allait chercher du stock là.

CR – Northon, ché pas quoi?

ÉC – Ouais.

CR – Y'en ont parlé?



Première église: début de la construction en 1937, terminée en 1944. Elle a brûlé le 1^{er} décembre 1947.



Camp à la Northon Québec (Granada) où les familles se rendaient avant de prendre la route pour Bellecombe.

ÉC – Le gouvernement laissait du stock là.

CR – Vous alliez magasiner là. C'était comme une cash, un entrepôt qui avait là?

ÉC – Ouais.

CR – Mais vous aviez pas beaucoup de choix?

ÉC – Ah! Ben, c'est pas moé qui y'allait, c'est les hommes qui allaient en chercher.

CR – **Quand arrivait Noël, quelque chose de même, fallait aller en ville?**

ÉC – Ouais.

CR – **Le premier Noël?**

ÉC – Ah! Je te dis que c'est pas moé qui a gâté mes enfants.

CR – **Vous avez faite baptiser le jour de Noël, le 25 décembre?**

ÉC – Ouais, le 25 décembre.

CR – C'était l'Noël?

ÉC – À la maison avec les enfants.

CR – Le cadeau de Noël, c'était le bébé qui était arrivé.

ÉC – Ouais. Y'a pas eu de repas, y'a pas eu rien.

CR – Les sapins étaient pas loin pour monter un arbre de Noël!

ÉC – Ah ouais! mais non, j'avais pas le courage de le monter. Mon mari c'était pas un gâteux comme ça, tsé. Toutes ces affaires-là, c'était trop de trouble (rires).

CR – **Ça fait que le premier Noël, ça été tranquille?**

ÉC – Ouais, ah tranquille! Ça été le deuxième...

CR – Vous arriviez...

ÉC – Ah non! ça été...

CR – **Vous aviez pas des enfants exigeants quand même...**

ÉC – Non, je les ai pas gâtés, non, c'est effrayant. Quand t'as pas d'argent, qu'est-ce que tu veux faire?

CR – Aujourd'hui, y vous doivent un merci quand même, parce que c'est moins dur de vivre aujourd'hui, si en étant pas gâtés...

ÉC – Oui.

CR – Tsé, quand ça pas été gâté.

ÉC – Ah! Y'a pas personne qui regrette d'avoir été sur la terre. Y me semble qu'on aurait pu lâcher, mais non. On disait ça, une fois, avec Pauline. On en parlait une fois, Pauline pis moé. On avait trouvé ça dur. C'est effrayant pas avoir de capacité.

Le temps des foins, dans ces vieilles granges, pousser le foin comme ça. Ah! Moé, j'ai ben travaillé après qu'on a été installé. Une secousse, on avait plusieurs animaux.

Après, y'allait encore dans les chantiers, lui. C'est moé qui faisait le train. Pis des charriots de fumier, comment est-ce que j'en ai sortis! Tu sortais ça, pis t'allais en vider un, pis après ben, quand tu venais pour en sortir un autre, la neige avait encore toute remplie. Quand je pense à ça!

C'est effrayant de travailler comme ça! Je m'ennuie pas de ça. C'était pas drôle!

CR – À l'étable, l'eau à l'étable. Vous aviez l'eau à l'étable?

ÉC – Ah oui! en dernier y'avait l'eau.

CR – Est-ce qui en avait qui avait tellement rien, que vous autres, à comparer à eux, vous en aviez beaucoup plus?

ÉC – Oui.

CR – Vous aviez une étable avec l'eau dedans, puis...

ÉC – Ah oui! des *chariots* pis la track (le rail) pour charrier le fumier...

CR – Ça, c'était des gros habitants?

ÉC – Ah oui! c'était des gros habitants, ah oui! Y'avait un orgueil, lui. Y'allait dans les chantiers, pis quand y revenait, y'avait toujours des grosses affaires à acheter, des machineries, ces affaires-là. Quand on est parti, on avait ben des machineries, c'était toutes installées. C'était des hommes qui manquaient (rires). Y'en avait de mariés.

CR – Pis vos loisirs là-dedans?

ÉC – Y'en avait pas de loisirs.

CR – C'était l'amour du travail?

ÉC – Tricoter pour les enfants, c'était toute. Notre loisir, c'était le travail...

CR – Votre mari chantait bien. Vous deviez chanter des chansons le dimanche?

ÉC – Ché ben que le dimanche matin, mon mari, y chantait toujours la messe. Vois-tu, y'avait des livres de messe¹². Autrefois, y'avait déjà servi la messe.

CR – Y était dans le chœur de chant?¹³



Hector en compagnie d'Éva et Lorraine, 1952



Hector avec la machinerie qui fait des balles de foin.

ÉC – Ah oui! y’a toujours servi la messe depuis qui était p’tit. Y’a toujours été dans l’église. Et pis y chantait dans l’église des chants. Pis y se rappelle toute de ça. Y’en avait un, assis sur sa jambe, le dimanche, il le berçait, pis y chantait des chants d’église.

CR – **Y vivait quand même une certaine paix, malgré tout?**

ÉC – Ah oui!

CR – C’était moins inquiétant.

ÉC – Lui, tu l’as pas entendu se plaindre ben, ben. Non, non, lui, y’a été heureux tout le temps, qui dit. Tsé, son but, y l’a obtenu, hein! Y’aurait pu faire mieux que ça, mais on est pas toujours capable.

CR – Peut-être c’est ce qui avait visé (visualisé)?

ÉC – Ah oui! Ah oui! Il le dit sur sa cassette, y l’a dit, déjà. Y’avait pensé à ça, quand on était à Weedon. On était à loyer, pis y disait, qui voyait ça, une ferme toute ben installée. Y se voyait là-dessus. Y’avait toute rêvé à cela (rires)¹⁴.

CR – **Ce qui arrive, c’est qu’avec des garçons, ça aurait été peut-être plus vite.**

ÉC – Ben oui, c’est ça, vois-tu, Théode avait 21 ans, quand y’est mort.

CR – Y était pas quand même pour la terre, je pense bien qu’il était déjà, qu’il avait laissé la terre? Y était pas avec vous autres, je pense, quand y’est décédé?

ÉC – Y’allait travailler, pis l’été, y revenait, quand on en avait de besoin. Pis, y’allait travailler l’hiver, pis y revenait. Y revenait le printemps, pour aider au foin.

CR – L’été y était là?

ÉC – Ah oui! y était encore.

CR – Avait-il l’air d’aimer ça?

ÉC – Ouf! C’est toute ça, c’était trop dur. Y’a pas un enfant qui peut supporter ça, c’est trop dur. Est-ce qu’il y en a chez-vous qui ont aimé?

CT – Y’a moé.

ÉC – (Rires)

CT – Y’a moé. J’avais acheté la ferme.



Éva dans son beau jardin



Éva, Benoît, Jeannine, Claire, Lorraine, Lina et Pauline avec leur voiture de luxe

ÉC – Ah! C'était toé?

CT – Ouais, c'est moé, j'avais acheté, pis j'ai vendu en 79-80. J'ai été 5 ans, j'en ai eu assez. Ben, j'avais travaillé sur la ferme avec mon père avant de faire ça.

ÉC – Ah oui c'est ça!

CT – J'ai vu qui avait pas d'avenir comme vous dites, tsé.

ÉC – C'est trop de travail, ça pas de bon sens.

CT – Parce que ça donne à rien de travailler si tu fais pas assez d'argent.

ÉC – Non, non, faut que tu ailles la chercher en dehors. Toé, ton père, y'a été la chercher en dehors. C'est pas sur la terre, hein?

CR – On n'avait pas de terre nous autres. C'était *inculte* d'un bout à l'autre. Pis, y'aimait pas ça quand même. Quand même qui aurait eu une terre mon père, on avait rien qu'une vache, pis y voulait la tuer. La première fois qui a tiré une vache, c'était avec une carabine (rires). Nous autres on la tirait, mais lui, quand il l'a tirée, c'était pour la manger (rires).

ÉC – Ah oui! Ah oui!

CR – Ça fait que non, mon père, c'était pas un habitant. Mais y'avait autre chose. Y'aimait ben la pêche.

ÉC – C'est ça, c'est ça.

CR – Mais pour vous autres, c'était dur, vous autres. C'est l'ambition qui vous tenait. Tandis que pour les enfants y'avaient pas cette responsabilité-là, eux autres. Y travaillaient obligatoirement. Faque y'avaient pas l'ambition que...

ÉC – Pas autant ouais, y me semble toujours. Personne, l'ont dit. Y'ont trouvé ça dur, ça été dur. Mais, ils parlent d'une p'tite jouissance, ils aimaient ça à la maison. Ils aimaient les rassemblements qu'on avait, toujours en famille nous autres. Ça resté en famille.

CR – Ça resté. C'est beau aussi. C'est beau pour les enfants, c'est beau pour la mère.

ÉC – Ah! Quand Benoît vient! Lina, c'est... à va venir à l'été. Benoît y'est venu aux Fêtes. Faut qu'on passe partout...



La grange, la laiterie, le silo. Hector et Benoît sur les tracteurs.



Vue arrière de la ferme

CR – Faut pas oublier personne, c'est certain.

ÉC – Ah! Personne.

CR – **Ça fait que les loisirs, ben c'était ça. Une p'tite chanson de temps en temps, pis...**

ÉC – Ah oui! Ben, ça été quelques fois, après que tout un chacun a été installé un peu, on a fait des tournées. On allait d'une veillée à l'autre. Une fois, c'était à une place, une fois c'était à l'autre, pis...



Benoît, une petite danse
avec Éva



Hector, Éva, Benoît
et Lina



Une tradition du Jour de l'An (1^{er} janvier), Hector donnant la bénédiction paternelle.

Éva : la confiance

DVD 2, piste 6

CR – Quand vous avez commencé, étiez-vous inquiète de l’avenir ou ben si vous étiez remplie de confiance, d’ambition?

ÉC – J’étais remplie de confiance parce que mon mari y était assez confiant pour se faire un chez-eux. On en parlait ensemble, pis moé je me suis toujours fiée sur lui. Après qui a été parti, j’étais ben en peine, ben en peine, toutes les affaires! Mais non, j’avais confiance de faire quelque chose. Y parlait de toute son histoire, y contait (racontait) toute ça. J’avais ben confiance qu’on en vienne jusque-là.

CR – Mais y’est resté avec vous un bon bout de temps. Y vous a laissé au moment où est-ce que vous aviez moins de besoin de lui quand même? Quand vous en aviez plus besoin, y était là?

ÉC – Ah ben Seigneur! oui, on a été heureux, on a été heureux ensemble, ah oui! Avec les voisins ça toujours été de première classe. C’était du monde qu’on connaissait pas, mais on est devenu amis. Tout le monde, on était tous amis partout.

CR – Vous étiez facile à vous faire des amis.

ÉC – Ah! Je le sais pas. Je suis mauvaise, moé, un peu, je le sais pas.

CR – Les souvenirs que j’ai, moi, c’est que vous étiez facile.

CT – (Rires) Vous avez le droit de le dire. Y’a rien là. On n’écrit pas ça dans le livre (rires)!

CR – Vous dites que vous étiez mauvaise, mais c’est certain que vous avez pas de mauvais souvenirs où que vous avez eu des gribouilles (chicanes) avec des gens de Bellecombe?

ÉC – Ah! Ben y’a pas de danger.

CR – Ah! C’est pas mauvais ça. Ceux qui étaient mauvais, y’en ont eu?



Un beau soir d’été, sur la rue Richard à Rouyn

ÉC – Oui, oui. Quand on se mêle pas beaucoup, on peut pas en avoir beaucoup. Moé, j'ai pas été une femme pour embarquer dans toutes sortes de choses. Pis, je suis encore de même. Je pourrais ben sortir, aller à l'Âge d'Or, hein! Comme y'en a. Y'a une femme qui m'en parle, pis y'ont du plaisir.

CR – Vous en sentez pas le besoin.

ÉC – Moé, ça me tente pas pantoute (du tout). J'ai mes tricots icitte, je tricotte pour mes enfants, pis c'est assez. Y viennent me voir, pis je vais faire un tour.

CR – Vous aimez que votre temps soit profitable à quelque chose. Vous appelez ça du temps perdu. Il faut quasiment que vous ayez des choses à faire. On est assez accoutumé à ne pas perdre de temps, que je pense qu'on est pas capable. Y vient un temps qu'on est même pas capable d'en perdre.

ÉC – Ouais, c'est pas une nécessité d'aller...

CR – Ça rapporte rien.

ÉC – Oui, ça rapporte rien. Moé, ma besogne icitte, pis aller à la messe, pis avec les enfants, je suis jamais tout seule. J'aime ben ça. Moé, je me suis toujours dit qu'en vieillissant, je dois être proche de l'église.

ÉC – Tsé, j'ai été, on a été élevé nous autres, pas ici, à Bellecombe, mais *par en bas*, toujours proche de l'église. J'avais toujours demandé ça, d'être proche de l'église. Finir nos jours comme ça, moé, je me trouve heureuse.

CR – C'est parce vous êtes restée proche toute votre vie.

ÉC – Toute. Ouais, à part qu'à Bellecombe. Avant ça, nous autres, on avait rien qu'à traverser le chemin.

CR – Ouais, à Bellecombe, vous étiez proche quand même par la pensée?

ÉC – Ah! Ben oui, par la pensée, parce que on était à cinq milles de l'église. On l'a faite à pieds.

CR – Dès que ça été possible, moi, je sais que vous étiez toujours à l'église.

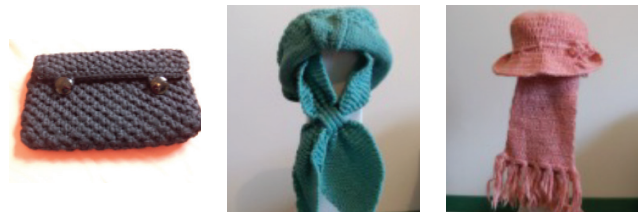
ÉC – Ah oui! Ah oui!

CR – Vous étiez en arrière de notre banc.

ÉC – Oui?



Un des loisirs préférés d'Éva



Des tricots confectionnés pour Pauline

CR – Une p'tite escousse. J'ai perdu connaissance déjà.
ÉC – Toé?
CR – En avant de vous autres.
ÉC – Oui?
CR – Vous étiez en arrière. Les dernières personnes que j'ai vues, c'était vous autres. J'étais toute p'tite.
ÉC – Oui. Ah ben!
CR – C'est ça, que je pense. Ça aide beaucoup. Moi, je le sais ben par expérience.
ÉC – Ah! Moi j'ai une grosse confiance à ça. L'église, pis la prière, ça toujours été mon fort.
CR – Vos vitamines?
ÉC – Mes vitamines, certain. J'en prends pas d'autres que ça.

CR – **C'est bon, vous avez... soixante et dix-neuf?**

ÉC – Soixante-dix-huit.
CR – Soixante-dix-huit?
ÉC – Soixante-dix-huit, ouais, je vais l'avoir au mois de mai, 79.
CT – Câline!
ÉC – Ouais, je suis en santé. Je vais partir d'icitte, pis, je vais aller jusqu'à Noranda, moé, à pied.
CT – Hey!
ÉC – Je marche. Si l'été peut arriver, je vais marcher.

CR – **Vous avez été combien d'années en tout à Bellecombe, vous souvenez-vous?**

ÉC – Mon Dieu Seigneur. Ôte 9 ans... ôte 12 ans.
CR – Ôte 12 ans de 50 ans bientôt.
ÉC – Ouais.
CR – Quarante...
CT – Trente-huit ans.



Des fidèles sortant de l'église de Sainte-Agnès-de-Bellecombe.

CR – Trente-huit ans.

ÉC – Trente-huit ans. C'est ça.

CR – D'accord.

ÉC – Ah oui! ça s'est passé comme...

CR – **Ça fait que vous avez vu plus, que ce qu'il y a sur les deux côtés des cassettes? C'est parce qu'on peut pas toute mettre dessus.**

ÉC – Ah! Ben non, Seigneur. En tout cas, quand tu m'as demandée cela, moi, je me disais, ah mon Dieu! si Hector serait icitte, y'en contrait des affaires. Pis, y conte ça, lui, tsé, toute d'un bout à l'autre, y'a pas de besoin d'être questionné.

CR – Pis, tu le vois, un peu. Y'en a qui ont une manière de conter quelque chose. Tu le vois comment ça se passe. C'est assez bien que...

ÉC – Lui, quand on a enregistré ça, c'était des étudiantes qui étaient venues nous questionner. C'est Michel (Cliche) qui avait amené ça. Y nous avait demandé si on était prêts, vous seriez bons pour ça, de tout conter quand on est arrivé... quand on est parti d'en bas.

CR – Seriez-vous prête à nous les passer?

ÉC – Y sont... Oui, oui, je pourrais te les passer, mais sont... Y'a eu un défaut, la télévision jouait, imagine-toé donc. On s'apercevait pas de ça. Tsé quand tu es ancré dans une affaire. Ah! Pis, je le sais pas, j'avais pas bien placé ma cassette. Ça fait un tic tout le temps. Ça fait pas de bons enregistrements. Mais seulement, ça te fera penser...

CR – Est-ce qu'on entend bien la voix?

ÉC – Moé, pour moé, ça fait assez fois que je l'entends, pour moé, c'est numéro un.

CR – Ah! Ben, j'aimerais ben ça parce que, je vais les garder ben précieusement. Pis le monsieur y va les prendre.

ÉC – C'est pas complet. Va falloir que tu les fasses jouer pis que tu saches où les arrêter pour pas tout perdre. Tsé, quand tu connais pas beaucoup ça, une cassette.

CR – Non, non, c'est correct.

ÉC – Ah! Tu sais pas le tour d'enregistrer. Y'a un bout que c'est pour rien. Y'a eu des chansons...

CR – Ah! Nous autres, ça prend un mois à pratiquer avec ça, pour apprendre à enregistrer des gens, pis y nous en manque encore. Y nous ont dit qu'on avait pas besoin de cours, ça fait que...

ÉC – Ah non! pas besoin de cours. Juste nous autres qui pratiquent.

CR – Ça fait que merci beaucoup, beaucoup.

ÉC – Bienvenue, vous reviendrez encore.

CR – On vous souhaite d'être présente avec nous autres au 50^e.

ÉC – Ah oui! Ah oui! Le faut.

CR – Ça veut dire, que si votre santé le permet.

ÉC – Ah oui!

CR – Je sais que vous allez être encore là, mais peut-être...

ÉC – Ouais.

CR – Peut-être en moins bonne santé.

ÉC – Oui. Parce que cet hiver, le déménagement, ça m'a fait quelque chose. Je pensais pas de remonter la côte. J'avais les jambes fatiguées tout le temps. Je savais pas ce que j'avais. Je dormais tout le temps. Tsé, c'est ça, avec l'âge, faut faire attention.

CR – Faut pas ambitionner sur nos forces.

ÉC – Faut pas ambitionner. Je ne fais rien.

CR – Merci beaucoup.



Éva se portait très bien pour le 50^e de Bellecombe. Elle y a même participé avec d'autres Pionnières dans un char allégorique.



Sur la photo, il y a Madame Marie-Rose (Napoléon) Labonne, Madame Éva (Hector) Lagacé, Madame Marie-Ange (Joseph) Bizier et Madame Marie-Claire (Pierre) Bélanger.



Rita, Thérèse, Hector, Benoît, Éva, Claire, Lina, Pauline, Réjeanne, Jeannine et Lorraine, 1980 (55^e anniversaire de mariage)

Les Truites



Un autre projet pour Hector

1978-1979

Hector et Éva habitaient en ville sur la Rue Richard. Pour Hector, c'était beaucoup de temps libre. Un nouveau projet mijotait dans sa tête...

Dans le rang où il habitait, il y avait la petite rivière Bellecombe qui passait au bout des lots. Dans cette rivière, il y avait des petits menés qui faisaient le bonheur de René Grenier qui s'en servait comme appât pour sa pêche. Pour Hector, l'idée lui est venue que peut-être il serait possible que des truites puissent vivre dans cette rivière. L'accès à la rivière pouvait se faire en passant par chez René et Réjeanne.

Alors il entreprit la construction d'un barrage en utilisant des tôles placées en travers de la rivière afin de créer un grand bassin. Afin de nettoyer le fond de la rivière qui était jonché de branches, il s'était fabriqué un crochet au bout d'un manche. Il pouvait ainsi descendre les tôles le plus profondément possible. Ce barrage était maintenu par des poteaux de 7-8 et même 10 pieds, plantés dans la rivière. Sur le barrage, Hector construisit une petite cabane. Dans le plancher de la cabane, il avait fabriqué une petite trappe pour y déverser les truites.

Lorsque le tout est terminé, il se rend à la pisciculture de Saint-Mathieu d'Amos en compagnie de son petits-fils Denis Grenier qui lui avait donné un fier coup de main pendant les fins de semaine ou lorsque cela était possible. Hector a acheté 400 truites pour son projet. Il les a ensemencées avec soin par la trappe du plancher de sa cabane.

Dans la rivière en amont, il y avait des « dam » de castors. Lina se rappelle que les castors ont donné de la misère à Hector. Eux aussi, ils en construisaient des barrages. Ça influençait sûrement la hauteur de l'eau dans le bassin que Hector avait construit.

Selon Denis, Hector avait bâti son barrage vis à vis une pointe qui s'avancait dans la rivière. Un jour, pour une raison qu'on ignore, il y a eu un gros coup d'eau. Est-ce un barrage de castors qui a cédé ou une pluie abondante? Peu importe, ceci a eu pour effet de creuser des brèches dans le barrage. Également selon Claire, quelques poteaux ont peut-être servi de nourriture aux castors. Toujours est-il que les truites en ont profité pour filer à l'anglaise. Hector en a bien ri! Ce n'est pas facile de déjouer le cours des choses déjà bien établi!

Quelques années plus tard, Denis a entendu dire que quelqu'un aurait pêché, dans les chutes de la rivière située en arrière du magasin Rocheleau, une truite de 12 pouces. Ah! le chanceux! Il a dû se poser bien des questions. Il y avait des carpes et des perchaudes dans cette rivière... mais de la truite?



Hector



La petite rivière Bellecombe dans le rang 9-10



Réjeanne, Éva et une inconnue, venues encourager Hector.



Cabane sur le barrage



Hector devant son oeuvre avec le regard d'un homme satisfait



La petite rivière Bellecombe dans le rang 9-10



Dans le plancher de la cabane, il avait fabriqué une petite trappe pour y déverser les truites.



Denis Grenier, Éva et Hector

Le moulin à scie



de Mathias Caron dans le rang 9-10
de Sainte-Agnès-de-Bellecombe

Les textes qui suivent proviennent d'une vidéo faite par Roland Caron (frère d'Éva) qui raconte l'aventure de Mathias Caron (père d'Éva) et de son moulin à scie.¹⁵

Mathias Caron était un homme qui avait aussi le goût de l'aventure. Le curé Armand Malouin qui préparait l'expédition pour la colonisation en Abitibi lui avait raconté qu'il y avait une grosse chute qui coulait dans le rang 23 de la paroisse de Bellecombe et qu'il pourrait y installer un moulin à scie et y faire fortune.¹⁶ Quelle illusion!

Roland Caron – La grande aventure commence. Il s'y est embarqué avec presque toute sa famille (13 enfants) sauf Laura et Alice qui sont demeurées à Weedon car elles étaient mariées et avaient des enfants. L'autorité dans ce temps-là était indiscutable.



Mathias Caron



Simone, Laurette, Simone Marcoux (femme de Paul-Henri), Angéline (mère d'Éva), Donat, Léo, Honoré, Cécile Luc (femme de Honoré), Armand Malouin (curé fondateur), Armand, Mathias (père d'Éva) et Paul-Henri, 20 septembre 1936



La maison de Mathias, 7 juin 1936



Mathias avec quelques-uns de ses garçons, 24 mai 1936

Faut se rappeler qu'on était en 1936 et qu'il n'y avait pas d'automobile, ni de camion qui se rendait encore à Bellecombe. Il y avait les chevaux et nous étions reliés avec les grands centres par le chemin de fer.

RC – La machinerie qui venait de Plessiville, est venue par train et ensuite a été transportée sur la rivière Kinojévis, suivi d'un portage à travers les bois du rang 9-10 jusqu'à l'endroit du futur moulin.



La construction du moulin à scie commence.



20 septembre 1936



20 septembre 1936



20 septembre 1936



30 septembre 1936



17 octobre 1936



5 novembre 1936

Les chutes dans ce temps-là étaient considérables et assez puissantes pour faire fonctionner les turbines du moulin.

RC – Tout en haut de la chute, il avait érigé un barrage pour retenir l'eau, ensuite il y avait une dalle qui conduisait l'eau dans une grande roue à palettes de 40 pieds pour faire marcher le moulin. Mais comme l'eau était rejetée plus loin dans la rivière, il en manquait durant l'été.

Aujourd'hui, quand on regarde les photos de ce projet, ça nous rappelle Tahibert avec la construction de son stade Olympique. Mais lui, il avait ses plans à l'ordinateur tandis que Mathias, avait les plans dans sa tête.



Les chutes du moulin



Les chutes du moulin





12 juillet 1936



12 juillet 1936

RC – Un autre projet fut de construire un tuyau de 3 pieds de diamètre pour amener l'eau dans une turbine qui pouvait faire fonctionner le moulin avec la même eau.

Ça réglait une partie du problème pour l'été mais l'hiver, l'eau gelait. C'est pourquoi, après quelques temps, ils ont installé un moteur diézel qui pouvait fonctionner en tout temps. Le moteur étant tenu au chaud par une fournaise, durant l'hiver. C'est cela qui a occasionné la perte du moulin par le feu.

Le moral des garçons était très bas. Le lendemain, Mathias a recommencé à rebâtir de ses mains le moulin pour ne pas décourager les siens.





On transporte du bois vers le moulin à scie,
11 décembre 1936.



Vue d'ensemble du moulin à scie



La cour à bois, 8 mars 1937



16 avril 1937



Roland transportant du brin de scie avec son tracteur des
plus primitifs.

RC – Plusieurs autres moulins s'étaient construits. Le bois était plus rare. Le 2^e moulin fut plus petit. Il est devenu ambulant pour être déménagé à Pressac ou à la rivière Kinojévis, même à Lader Lake.

C'était la fin des illusions pour quelques membres de la famille qui sont retournés dans les Cantons de l'Est, à Montréal et les environs. Seuls Armand et Ronald sont montés à Hearst pour continuer à travailler dans les moulins à scie.

Selon Jeanne-d'Arc (sœur d'Éva), Mathias construisit sa maison sur le lot #18. Ensuite, sur le même lot, une 2^e maison fut construite pour Honoré et une 3^e pour Paul-Henri. C'est dans cette dernière qu'un magasin général et un Bureau de Poste ont été installés. ¹⁷



12 juillet 1936



Premiers ouvriers



Les promenades du dimanche après-midi, 8 mars 1937



Mathias et son fils Léo. Cette photo a servi de modèle pour faire un monument en bois à l'occasion du 50^e de la paroisse de Sainte-Agnès-de-Bellecombe en 1985. Il est érigé devant l'église.



Le propriétaire, Paul-Henri Caron



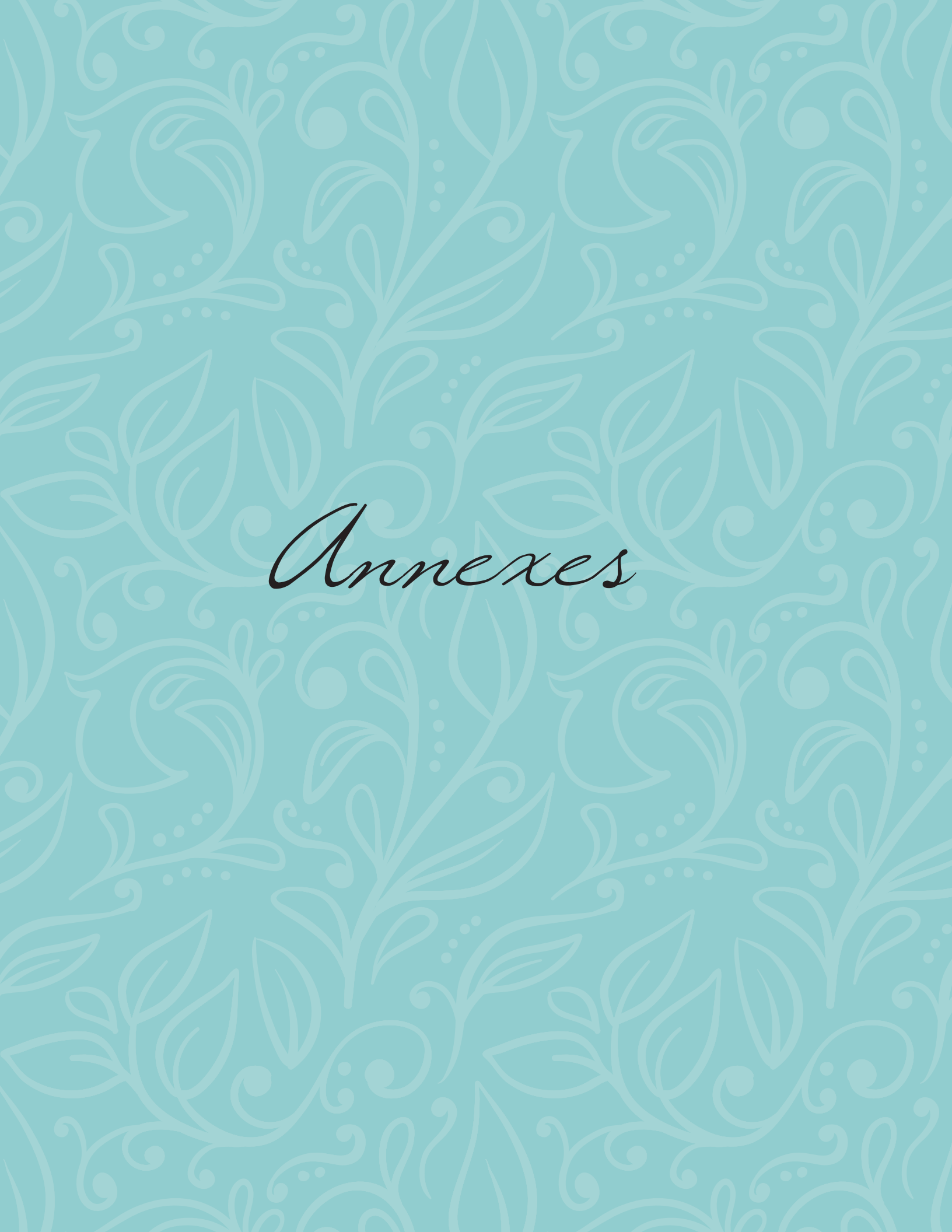
Une éolienne

Grand-papa Mathias n'a pas attendu que l'électricité arrive à Bellecombe en 1954. Il a lui-même construit (avec l'aide de ses garçons probablement) une éolienne pour fournir l'électricité dans sa maison.

Dans les souvenirs de Lina, lorsqu'elle allait chez grand-papa, l'ampoule qui était suspendue au plafond de la cuisine lui faisait se poser bien des questions à savoir d'où venait cette lumière ?



Qui était assez brave pour monter là-haut ?



Annexes

Ce qui suit se retrouve dans l'ouvrage « Souvenirs de mes jeunes années » de Alma Lagassé (sœur de Hector) et écrit par Thérèse Lavertu (fille de Alma Lagassé). On y retrouve un complément et une confirmation de notre histoire telle que racontée par Hector.

Entrevue avec Hector

Origine – Travail à la mine de Fontainebleau

Page 9

- (1) Père de Hector: Alfred Lagassé né à St-Hyacinthe vers 1872 décédé le 28 avril 1961 à Fontainebleau (*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 1 et p. 24).
- (2) Mère de Hector: Léa Dion née vers 1880 décédée le 30 septembre 1952 à Fontainebleau (*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 3 et p. 24).
- (3) ...Il (Alfred) avait une petite terre tout près de la mine. Il vendit cette terre à Edmond Lagassé et décida de passer quelques années aux États-Unis à Fall River. Grand-mère Dion avait la garde d'Émile (frère de Hector) qui avait 3 ans, en plus de tenir la maison et de faire la cuisine pour ceux qui travaillaient dans les manufactures.

...Tous trouvaient de l'ouvrage même si c'était épuisant. Il (Alfred) travailla 7 ans et ayant le sens de l'économie, ils se ramassèrent une petite somme qui leur sera bénéfique. Après 7 ans, ma mère Léa fût de nouveau enceinte pour Hector, le 2^e des garçons. Même à plusieurs mois avancés, le « boss » ne voulait pas laisser partir ma mère car il disait que jamais elle ne reviendrait travailler dans les manufactures quand elle sera de retour au Canada. Les Canadiens étaient tous de gros travailleurs et les « boss » en profitaient. Plusieurs ont toujours vécu là-bas, mais plusieurs aimaient encore leur pays.

(*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 4).

Page 10

- (4) ...Alfred et Léa reviennent au Canada. Ils s'établirent définitivement étant donné que ma mère était enceinte de mon frère Hector. Quand ils quittèrent les États-Unis, elle était déjà enceinte de 7 mois. Ils achetèrent la terre de M. Ferdina Gauthier, la terre où ils élevèrent toute leur famille (9 enfants). Ce fut même le refuge des vieux parents, grand-mère Dion et grand-père Lagassé, qui finirent leurs derniers jours dans cette maison.

...Comme il y avait une folie pour les colons de s'établir dans l'Ouest Canadien, c'était comme pour la ruée vers l'Or du Klondike, ils achetèrent la terre de Ferdina Gauthier qui partait avec ses amis à Gravelbourg en Saskatchewan. C'était pour ces gens-là leur chance de s'établir convenablement.

...Plusieurs essaieront de convaincre mon père Alfred de les suivre dans cette aventure. Mais cela ne souriait pas à ma mère Léa, qui était enceinte. Ma grand-mère Dion qui était déjà assez âgée et qui revenait elle aussi au Canada, avait fait son refuge chez mes parents avec qui elle avait vécu aux États.

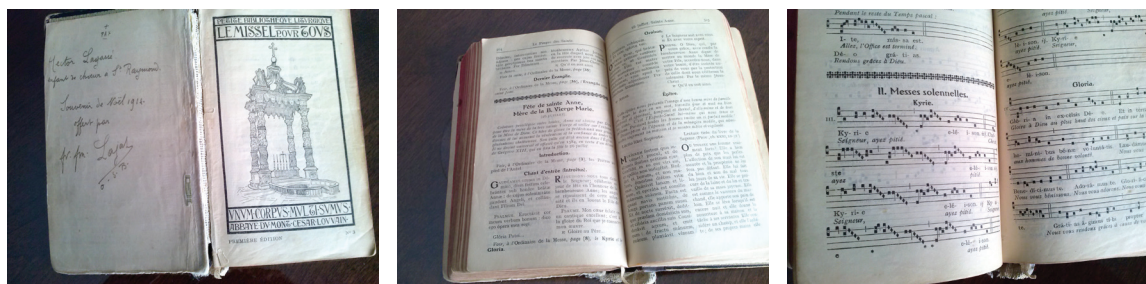
(*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 4).

- (5) On est au mois de décembre 1902. C'était la vrai hiver du Canada, dans une maison à moitié finie. On se tassait pour l'hiver, avec un gros poêle à deux ponts comme on disait dans ce temps-là, ce qui chauffait toute la maison. C'était pas le bois qui manquait. C'est ma grand-mère Élisabeth qui fût sage-femme, qui s'occupa de ma mère et du bébé Hector ainsi que de la besogne. C'est Edmond Lagassé et sa femme Jessé Lafond qui furent parrains. C'était l'oncle de mon père.

(*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 5).

Page 11

- (6) Dans les objets-souvenirs que nous possédons, nous avons le livre de messe que le Père Lajot a donné à Hector en 1914 car il était enfant de chœur pour lui (aujourd'hui, nous les appelons servants de messe). Les prières étaient d'un côté en français et de l'autre côté en latin (*commentaires de Pauline Lagacé-Grenier*).



Remarquez les notes de musique. C'est du chant grégorien qui se chante sans accompagnement musical et à l'unisson.

Servant de messe – On joue des tours

Page 14

- (7) ...Émile et mon père travaillaient à la mine, en un mot, c'était la prospérité. Émile enrichissait de sa voix le chœur de chants. Hector à tous les matins allait servir la messe. J'ai vu le curé Picard piquer une de ces colères, il ne pouvait pas dire la messe faute de servants. Il y avait bien des jeunes dans le village qui ne savaient pas quoi faire mais la messe, c'était pour les autres.

...J'ai vu le Père Picard venir chercher Hector le matin à l'étable. Il laissait ses vaches et allait à l'église pour servir. Je crois que le bon Dieu l'a toujours protégé.

(*Souvenirs de mes jeunes années*, p. 19).

Fréquentations – Mariage, 13 mai 1925

Page 25

- (8) Autrefois il y avait une obligation qui était d'annoncer à l'église le projet de mariage des jeunes garçons et filles. Cette annonce se faisait pendant 3 semaines consécutives à la messe du dimanche.

On appelle cela publier les bans. Cependant pour les futurs mariés qui ne voulaient pas que cette annonce se fasse 3 fois, on payait pour obtenir une dispense. Leur mariage était

annoncé qu'une seule fois. La plupart des futurs mariés ne voulant pas être présents à l'église lors de cette annonce, ils allaient à la messe dans une autre paroisse.

La publication du mariage, «les bans» a pour vocation de faire connaître le mariage à tous, afin que toute personne soit à même de s'y opposer, en démontrant d'éventuels empêchements (*référence Google*).

Entrevue avec Éva

Arrivée à Bellecombe – Naissance de Lina, premier bébé de Bellecombe

Page 69

⁽⁹⁾ Arrivé le 11 décembre en fin de soirée, le convoi fut placé sur une voie d'évitement. On y attacha une locomotive pour assurer le chauffage des compartiments. Les familles allaient passer une seconde nuit dans les wagons, mais cette fois sans rouler. De 8 heures du soir à 6 heures du matin, des équipes d'hommes déchargèrent les 22 wagons de marchandises. Les ménages furent montés à bord de camions pour être transportés à la Mine Northon Québec.

Au petit matin, les familles purent déjeuner de sandwichs et de café à bord du wagon. Ensuite on allait suivre les camions de ménage à bord d'une flottille de taxis. À la mine, les attendaient plusieurs «pères» qui étaient venus de Bellecombe à leur rencontre. Cela donna lieu à d'émouvantes retrouvailles.

Selon l'Abbé Malouin: «On devine d'ailleurs ce qu'ont pu être ces transports de joie, le spectacle des pères qui dansaient avec le plus petit dans les bras, des embrassades au bord de la forêt, de ces parents réunis après une séparation de quatre ou cinq mois. Qu'on imagine la scène de ces 375 personnes disant la joie de se revoir.»

De la mine jusqu'aux habitations, les familles et leurs bagages sont transportés à bord de voitures-roulottes chauffées au bois, chacune pouvant abriter trente personnes. C'est ainsi que l'on traversa la Kekeko. De là chaque famille se dirigea vers les petites maisons de bois rond. La paroisse était définitivement née.

(Tiré du livre «Histoire de Bellecombe», édité en 1985 par Marc Charron, à l'occasion du 50^e de Bellecombe, p. 25).

Page 73

⁽¹⁰⁾ Le premier bébé à naître à Bellecombe fut Lina Lagacé, le 21 décembre 1935. Le soir du 21 décembre au moment d'une tempête de neige, garde Marguerite Patry vient visiter Éva Lagacé chez-elle.

Prévoyant l'accouchement pour le lendemain, garde Patry se fit reconduire chez une autre patiente par Monsieur Lagacé. Avant le retour de son mari, Éva Lagacé eut son bébé. Elle fut aidée par M. et Mme Joseph Bériault. Madame Bériault devenait ainsi la première sage-femme de la paroisse.

(Tiré du livre «Histoire de Bellecombe», édité en 1985 par Marc Charron, à l'occasion du 50^e de Bellecombe, p. 83).

L'eau – Premiers animaux

Page 84

- ⁽¹¹⁾ Ce bon gros Coley avait très chaud durant l'été, alors maman pour le rafraîchir, coupait son poil. Et comme elle savait comment filer la laine des moutons, elle réussissait à faire de la laine avec le poil du chien. Qu'est-ce qu'elle nous a tricoté avec cette laine? Je n'en sais rien (*commentaires de Pauline Lagacé-Grenier*).

Le progrès – Éva : ses impressions

Page 90

- ⁽¹²⁾ Il y a plusieurs années au jubé de l'église de Sainte-Agnès-de-Bellecombe, j'ai trouvé le livre de messe, contenant les chants religieux, aux initiales de Hector Lagacé (*commentaires de Pauline Lagacé-Grenier*).
- ⁽¹³⁾ Je crois que le bon Dieu l'a toujours protégé. Même avec une grosse famille (10 enfants), il (Hector) était un homme heureux. Jusqu'à sa mort, il a participé au chœur de chant. Il était assez avantagé sur ce rapport. Rendu à sa pension, il allait servir la messe à tous les matins. C'était pour lui, rendre service au bon Dieu qui lui avait tant donné.
- (*Souvenirs de mes jeunes années, p. 19*).



Page 91

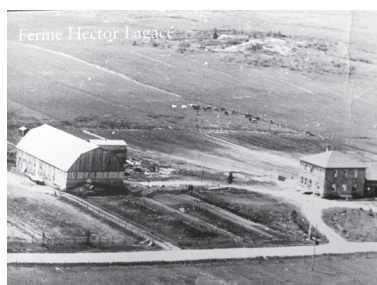
- ⁽¹⁴⁾ Les deux pages qui suivent sont extraites d'une entrevue que Hector avait accordée à une étudiante du CEGEP de Rouyn en 1980. Elles sont un complément à ce qu'il m'a raconté au sujet de la ferme.

Étudiante – Quand vous êtes arrivé, pensiez-vous vraiment avoir un avenir?

Hector Lagacé – Ah! dans le début, hey! pas trop trop.

Étu – Mais une fois installé?

HL – Je m'étais figuré ça pareil. C'est drôle, hein! J'étais chez-nous, pis ça pris 2-3 mois avant qu'on puisse monter. Je figurais ça dans ma tête, que je viendrais à me faire une terre, une terre pour garder des animaux. Pis je voyais ça, tsé, en rêvant.



Ferme de Hector et Éva



Hector fauchant son champ de foin avec Pit et Dan.



Hector et Éva récoltant l'avoine en «stucks» avec une moissonneuse-lieuse, en compagnie des enfants de Pauline et Charles (Michel, Ghislain et Carole).

Pis j'ai réussi à atteindre mon but parce que j'ai fait de la terre assez moé, parce que en dernier, j'avais 35-40 bêtes à cornes, vois-tu. J'avais aussi 10 truies qui me donnaient deux portées par année. C'était de l'ouvrage. Vois-tu, moé, j'ai parcisté (persévéré), moé, c'est pour ça que l'été j'ai toujours travaillé sur la terre.

Étu – Ça commençait à faire grand de terre...

HL – Oui, faire assez grand de terre pour être capable d'en retirer quelque chose. Pis je l'ai ben travaillé ma terre.

Étu – C'est ça.

HL – Pour qu'à pousse, parce qu'après je pouvais soigner les animaux pour en retirer profit, vois-tu.

C'est pour ça que hey! dans le rang, moé, dans le rang 23, c'était à peu près moé, qui a eu le plus gros nombre d'animaux.

Étu – Ah oui?

HL – Vois-tu? Excepté, qui avait Monsieur Thétrault à l'autre bout, l'autre bord de la montagne. Lui y'avait un gros troupeau. Mais, y'était tout seul avec sa femme. C'était des animaux à boeufs. Y'est monté lui jusqu'à 90 têtes de bêtes à cornes.

Étu – Puis vous vendiez vos bêtes?

HL – Ah oui! J'avais des vaches à lait, vois-tu. On vendait notre lait chez Dallaire, vois-tu. Pour commencer on vendait la crème pis y'est venu un temps qu'on vendait notre lait, pis après ça, on n'avait assez. Hey! J'ai eu jusqu'à 20 vaches à lait, vois-tu.



Joseph Caron, Honoré Caron et
Hector Lagacé



Le troupeau de vaches de Hector



Le beau boeuf Hereford de Hector

Étu – C'était suffisant?

HL – C'est avec ça qu'on vivait. Pis après on a eu des animaux à boeufs à part de ça. J'ai vendu des animaux de boucherie à la C.I.P. Pis en dernier ben, j'allais vendre des animaux à l'encan à New Liskard, pis à Earlton.

Étu – C'est bien. Vous avez réussi à vivre avec ça!

HL – Ah oui! On a élevé hey!, 10 enfants à part de ça



Théode, Jeannine, Rita, Thérèse, Lorraine,
Benoît, Réjeanne, Lina, Claire, Pauline,
Éva et Hector, 50^e anniversaire de mariage,
1975

Le moulin à scie

Page 105

⁽¹⁵⁾ *(Tiré du livre «Histoire de Bellecombe», édité en 1985 par Marc Charron, à l'occasion du 50^e de Bellecombe, p. 51).*

L'implantation de moulin à scie dans les paroisses neuves est l'une des recommandations du plan Vautrin. Les sociétés de colonisation, dont celle de Sherbrooke (pour Bellecombe), doivent organiser leur installation. Cela faisait donc partie de la tâche d'Armand Malouin.

...Bellecombe eut sa part de moulin à scie, cependant nous nous arrêterons sur les deux plus importants, les moulins à scie de Mathias Caron et celui de Jean-Marie Gaudet.

Sous l'influence d'Armand Malouin, Mathias Caron se décida à venir à Bellecombe en 1936. Avec ses fils, Paul-Henri, Joseph, Honoré et Donat, Monsieur Caron installa sa petite usine de bois de sciage sur les bords de la rivière Bellecombe à quelques milles du village.

...Les moulins à scie suffisaient à peine à la demande. Tant au moulin Caron qu'au moulin Gaudet, on y travailla souvent plus de dix heures par jour. Véritables petites industries locales, ces deux moulins donnèrent de l'emploi à plusieurs journaliers.

...Le cultivateur apportait lui-même son bois à l'usine sur des voitures tirées par des chevaux...

...Le cultivateur payait de quatre à dix dollars pour faire scier mille pieds de bois. Ces prix augmentèrent par la suite avec les années.

...Les propriétaires achetaient les surplus des cultivateurs. Le bois une fois scié était vendu aux nombreux commerces de détail de Rouyn-Noranda.

⁽¹⁶⁾ Selon tante Jeanne-d'Arc et Lina, c'est Hector qui aurait écrit à Mathias Caron pour l'informer qu'il y avait une chute dans le rang 9-10 et la possibilité d'y installer un moulin à scie.

Page 112

⁽¹⁷⁾ *Ce qui suit provient d'Yvon Dallaire, fils de Laurette Caron (fille de Mathias et Angéline) et de Germain Dallaire.*

«Avec l'aide d'oncle Roland Caron, j'ai rédigé un court texte expliquant l'origine du toponyme Moulin Caron. Ce texte était destiné à être publié sur le site Web de la Commission de toponymie du Québec».

Voici le texte que la Commission de toponymie du Québec a mis en ligne à l'adresse suivante : www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/toposweb/fiche.aspx?no_seq=42761

Moulin Caron : Origine et signification

Le hameau Moulin Caron est situé dans le secteur Bellecombe, accessible par la route des Pionniers, dans la ville de Rouyn-Noranda. Son nom rappelle le souvenir de Mathias Caron (1875-1955), fondateur du premier moulin à scie construit dans la paroisse Sainte-Agnès-de-Bellecombe, fondée par des colons recrutés par la Société diocésaine de colonisation de Sherbrooke, en 1935.

À l'origine le moulin, construit en 1936, tirait son énergie d'une roue à aubes d'un diamètre de 40 pieds, mue par l'eau d'une petite chute. Un moteur diesel, ajouté ultérieurement, fut la cause d'un incendie qui entraîna la destruction totale du moulin, lequel fut reconstruit et doté d'un nouveau moteur diesel. Quelques années plus tard, le moulin fut converti en moulin à scie mobile.

À noter que Mathias Caron et son épouse Angéline Loubier (1882-1978) revendiquent le titre de la famille Caron ayant la plus nombreuse descendance en Amérique du Nord: marié en 1900, le couple a eu 22 enfants.

En plus du moulin à scie, Mathias Caron a détenu aussi le magasin général et le bureau de poste, ou le cachet du courrier ne laissait pas de doute sur sa provenance, à savoir: Moulin Caron.

Date d'officialisation : 1968-12-05

Spécifique : Moulin Caron

Type d'entité : Hameau

Région administrative : Abitibi-Témiscamingue

Municipalité régionale de comté (MRC) : Hors MRC

Municipalité : Rouyn-Noranda (Ville)

Code géographique de la municipalité : 86042

Longitude ouest : 78 '58' "12"

Latitude nord : 48 '07' "39"

Coordonnées décimales : -78.97, 48.1275

Carte topographique 1/50 000 : 32D/02

Carte topographique 1/20 000 : 32D/02-0201



Carte postale de Thérèse Lagacé envoyée à ses parents.



Lexique

Animaux à bœufs : animaux que l'on élève pour vendre la viande par comparaison aux animaux que l'on élève pour la production laitière.

Autel : table où l'on célèbre la messe.

Banneau : voir tombreau.

Bedeau : employé laïque préposé au bon ordre dans l'église: faire l'entretien, sonner les cloches, ect.

Billots : arbres dont on a coupé les racines, les branches et la cime.

Bois équarri : dégrossir une bille de bois pour lui donner des faces planes et d'équerre.

Bolleurs : (boiler) mot anglais: chaudière, chaufferie.

Bûchais : abattais des arbres.

Buck saw : sciote: scie utilisée par les colons pour couper le bois.

Cabestan : treuil autour duquel on enroule un câble, une chaîne pour tirer, arracher des souches.

Calfeutrer : (pour calfater): remplir avec de l'étaupe, les fentes entre les billots équarris des murs des maisons de colons.

Camp(e)s : endroits où des personnes sont regroupées dans des conditions précaires.

Canner : méthode pour conserver la nourriture.

Canton : au Canada, division cadastrale dont la superficie est de 100 milles carrés.

Chantier : lieu où se déroulent des travaux d'exploitation. (forêt, chemins, mines)

Chantier-école-coopérative : méthode d'action économique par laquelle des personnes ayant des intérêts communs où les droits sont égaux et où le profit est réparti entre les associés au prorata de leur activité.

Chants grégoriens : chants liturgiques, religieux dont la codification fut attribuée au pape Grégoire 1^{er}.

Char de bœufs : trains remplis de boeufs.

Chariots : cuve dans laquelle on met le fumier pour le sortir de l'étable.

Chicots : ce sont souvent des arbres morts ayant encore beaucoup de branches au sommet ou dont la partie supérieure est cassée.

C.I.P. : Canadian - International - Paper. Compagnie qui faisait du remorquage de billots sur la rivière Kinojévis.

Clairière : lieu ouvert dans une zone boisée.

Clé : objet métallique relié à une soupape à l'intérieur d'un tuyau et qui permet d'évacuer la fumée du poêle à bois.

Colon : personne ayant quitté son pays pour aller occuper, défricher, cultiver une terre.

Colonie : ensemble d'étrangers originaires d'un même pays et vivant dans la même ville ou dans la même région.

Compresseurs : appareils servant à compresser, à aplanir.

Cookes : cuisiniers.

Cookies : assistants du cuisinier.

Cookries : endroits où on fait la cuisine et où les travailleurs vont prendre leurs repas..

Corde, cordée : au Canada, une corde de bois mesure 4 pieds de hauteur par 8 pieds de longueur et 4 pieds de profondeur. C'est une mesure de volume de bois de chauffage rond ou fendu.

Coulées, baises : terrains situés entre des monts de plus ou moins d'importance.

Coupe : étendue de bois destinée à être coupée.

Cure : avoir la direction spirituelle et l'administration d'une paroisse.

Défricher : abattre, couper les arbres pour obtenir une largeur de chemin.

Défrichage : débroussailler, rendre propre à la culture un terrain inculte, en friche.

Drilleur : foreur qui perce des trous de mine.

Écopeaux : (pour copeaux): parcelles de bois, éclats de bois, provenant de sciure de bois, de bois fendu, ect.

Emplâtres : préparation médicamenteuse que l'on étend sur un morceau de toile ou de papier et que l'on applique à l'endroit de la douleur.

Essoucher : arracher les souches qui sont restées en terre après l'abattage des arbres.

Étoupe : chanvre non tordu qui sert à calfater entre les fentes du bois équarri des murs des maisons des colons.

Express : voiture plus rapide.

Faire le train : soigner les animaux, traire les vaches, nettoyer l'étable.

Femme-sage : (sage-femme): femme dont le métier est d'aider à l'accouchement.

Fossats : (pour fossés) tranchée plus ou moins large et profonde servant à écouler les eaux des chemins.

Gelé(s) ben tight : avoir froid dans tout son corps. Les billots étaient gelés dans la neige.

Grands-messes : messes solennelles chantées par opposition à des basses-messes où le prêtre récite les prières.

Grober : enlever les souches, nettoyer les chemins.

Inculte : qui ne se prête pas à la culture.

Jaunisse : maladie qui rend la peau et le blanc des yeux des nouveau-nés, de couleur jaunâtre.

Ligne de baillettes (baguettes) : petits bâtons plantés dans le sol pour déterminer les limites d'un terrain.

Lisses rondes : tubes métalliques.

Main foulée : légère entorse.

Marcher au catéchisme : au Québec, jusqu'en 1915, la préparation des enfants de 10 ans pour la première communion se faisait en se rendant à pied, à l'église pour recevoir un enseignement religieux. Le curé vérifiait les connaissances religieuses apprises à l'école et contenues dans un manuel appelé le « Petit catéchisme ». Ces enseignements pouvaient durer de 4 à 5 semaines.

Pacage : endroit où on fait paître les animaux domestiques.

Par en bas : endroit où elle demeurerait (Weedon) avant d'habiter à Bellecombe.

Patois : jargon, le parler propre à une région, à un lieu géographique.

Pavé : route en gravier.

Pit de gravel : amoncellement de gravier.

Pitoune : petite bille de bois d'une longueur de 4 pieds.

Planche roffe : planche qui n'a pas été varloquée.

Pleumer de la pitoune : enlever l'écorce des arbres.

Poêle à deux ponts : poêle à deux étages: 1^{er} étage, endroit où on met le bois à brûler. 2^e étage, fourneau pour cuire les aliments, fermé par 2 portes.

Pontage : billots placés en travers du chemin lorsque celui-ci passe dans un terrain humide.

Poudrières : autrefois, dépôts d'explosifs ou de munitions.

Prêcher : dire des remontrances (avertissements) par les curés.

P'tite pelletrie : petite fourrure. La mode (pour les plus nantis) était de porter autour du cou la fourrure d'un petit renard dont on avait gardé la tête, les pattes et la queue.

Resté à joul : demeurer à quatre pattes sur le traîneau.

Quadrilles : voir sets carrés.

S'accoter : s'appuyer pour se reposer.

Sangle : bande de cuir ou de toile, large et plate servant à entourer, à serrer.

S'embourbaient : s'enfoncer dans la neige ou dans la boue.

Sets carrés, callés : danses exécutées par quatre couples de danseurs dont les figures sont appelées (callées) par un des danseurs. On appelle aussi ces danses des quadrilles.

Siler : produire un son aigu, un sifflement.

Skiddais : amener les arbres coupés près des chemins à l'aide d'un cheval.

Sloupe : traîneau rudimentaire tiré par des chevaux ou des tracteurs.

Solfège : solfier: chanter un morceau de musique en nommant les notes.

Souche : partie du tronc de l'arbre qui reste en terre après l'abattage.

Steers : jeunes boeufs qui ont été castrés. (ablation des glandes génitales)

Taurailles : du mot taure: bovins femelles âgées de plus de 6 mois qui n'ont pas encore vêlé. La génisse ou taure devient vache dès son premier veau.

Télégrammes : écrits destinés à être transmis par un service télégraphique et remis à un destinataire désigné.

Télégrapher : (pour télégraphier par un télégraphe) dispositif permettant de communiquer rapidement et à distance, des écrits.

Tombreau : voiture de transport de matériaux, constituée par une benne automotrice, ouverte à l'arrière et se déchargeant par basculement.

Toute faite : prêt à porter.

Tonne d'eau : récipient en bois pour y mettre de l'eau.

Trappe : ouverture au niveau du plancher permettant de descendre au sous-sol.

Travails : deux montants en bois fixés à l'avant d'un traîneau entre lesquels on attelle un cheval.

Tub : (mot anglais) contenant en bois dans lequel on transportait l'eau.

Tuberculose : maladie infectieuse causée par un microbe, se loge le plus souvent dans les poumons, mais d'autres organes comme les reins, les os peuvent être atteints.

Vaches vêlaient : mettre bas, donner naissance à un veau.

*Photos de
famille*

Pour faire suite à ces entrevues, j'ai ajouté des photos qui nous rappelleront sans doute des moments heureux qui ont fait partie de notre vie et que peut-être nous avons oubliés...



Thérèse, Rita, Rolande Lussier (cousine) et Réjeanne



Jeannine, Rita, Réjeanne et Thérèse



Thérèse, Réjeanne, Jeannine et Rita



Les fausses musiciennes : Jeannine, Rita, Réjeanne et Thérèse



Éva, Thérèse, Rita, Pauline, Lorraine et Claire



Jeannine, Réjeanne, Théode et Rita



Pauline, Jeannine et Lina dans le jardin d'Éva, devant les «trompettes d'anges»

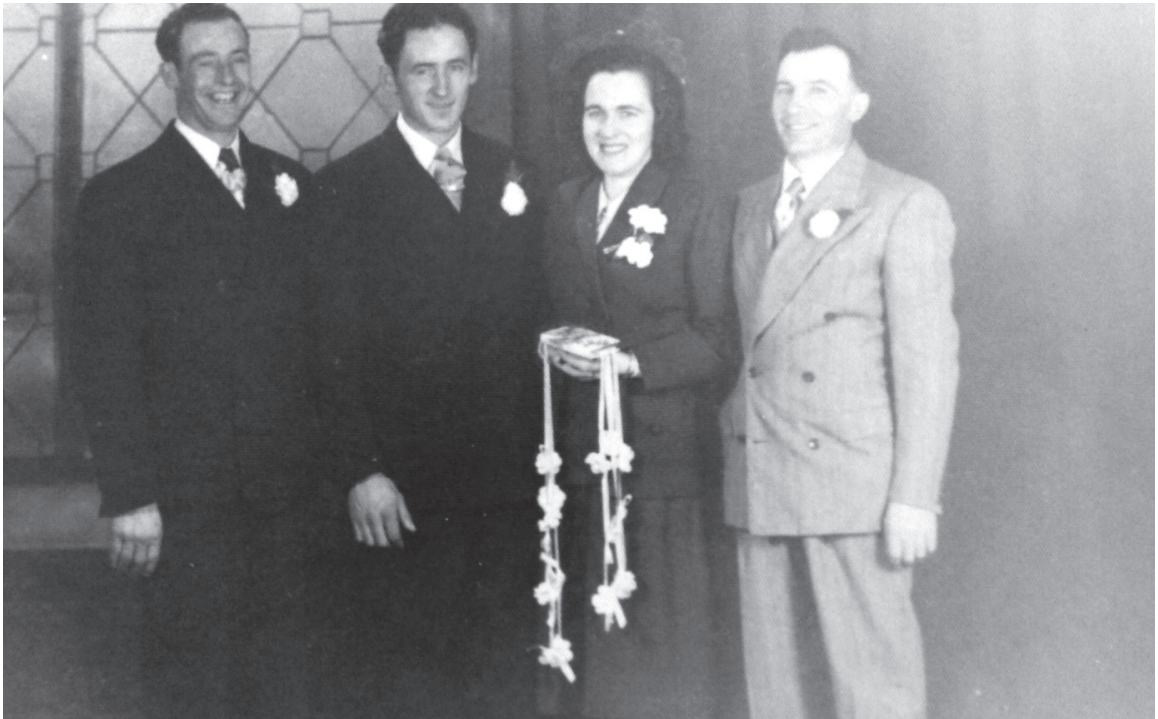


Lina (assise), Lorraine, Benoît et Claire



Jeannine (assise), Benoît, Lorraine et Claire

Étapes de vie



Dassise Deschâtelets, René Grenier, Réjeanne Lagacé et Hector Lagacé, 31 décembre 1948



Rosaire Fleurent et Thérèse Lagacé, 17 juillet 1948



René St-Amour et Rita Lagacé, 9 juillet 1949



Théode Lagacé, photo prise environ en 1950-51



Amédée Leblond et Jeannine Lagacé, 31 décembre 1960



Pauline Lagacé et Charles Grenier, 11 août 1956



Lina Lagacé, Oblate Missionnaire de Marie-Immaculée, 23 octobre 1955. Photo prise environ en avril 1956



Ghislain Baril et Lorraine Lagacé, 16 juin 1962



Claire Lagacé et Georges Morin, 27 juillet 1963.
Photo prise le 6 juillet 1985



Madeleine Bergeron et Benoît Lagacé, 3 septembre 1966

Les quatre générations



Angéline Caron, Éva Caron, Thérèse Lagacé et Jacques Fleurent



Mathias Caron, Éva Caron, Thérèse Lagacé et Jacques Fleurent



Avant : Claire, Madeleine Grenier, Benoît et Mireille Grenier
Arrière : Éva, Pauline, Lina, Réjeanne, Lorraine, Jeannine et Hector



Éva Caron, Angéline Caron, Réjeanne Lagacé
et Madeleine Grenier



Benoît



Hector, Éva, Benoît, Thérèse, Pauline, Jeannine, Rita, Réjeanne, Claire et Lorraine, 11 août 1956

Souvenirs mémorables d'un Noël

Pour nous les enfants, ce Noël a été mémorable. Il y avait une montagne de cadeaux sous le sapin, c'était inaccoutumé chez-nous.

Grâce aux grandes soeurs qui travaillaient en ville, nous avons été très gâtés. Elles étaient arrivées avec une valise remplie de surprises pour chacun, chacune de nous. Je reconnais sur la photo à droite, les boîtes en métal qui ont été longtemps sur l'armoire de la cuisine et qui servaient à mettre la farine, le sucre, etc. C'était un cadeau pour Éva.



La cueillette des bleuets

C'est probablement dans le champ de bleuets entre Beaudry et Bellecombe, Hector est à expliquer à ce beau monde de la ville comment nous faisons la cueillette des bleuets à la « tapette ». C'était un revenu d'appoint très apprécié à la rentrée scolaire.



Hector, Simone Marcoux-Caron, Éva, Paul-Henri Caron et Marie-Lise Caron

C'est de cette façon que nous transportons notre cueillette de la journée.

Lorsque nos parents ne venaient pas avec nous, nous devions revenir à pied à la maison, du champ de bleuets entre Beaudry et Bellecombe. Ça donnait environ 1 mille ½ et il faut aussi ajouter la marche dans le champ de bleuets. C'était toute une journée!



La famille Sylva Bédard, des voisins du rang 9-10

Les noces d'or de Hector et Éva, 1975

*Déjà 50 ans de vie à deux
Jeunes pour nous vous êtes restés,
Vous nous avez tous rendus heureux
Pendant toutes ces années passées.
En ce jour d'anniversaire,
La joie rayonne dans nos coeurs,
Les personnes qui vous sont chères
Vous souhaitent beaucoup de bonheur!
Vos enfants qui vous aiment bien!*



C'est le départ pour un voyage en Gaspésie, cadeau pour leur 50^e anniversaire de mariage.



Lors du 25^e anniversaire de vie consacrée de Lina à Sherbrooke, visite de la famille et rencontre du Père Louis-Marie Parent, o.m.i., fondateur des Oblates



Jeannine, Pauline, Lina, Claire, Hector, Éva et Rita, 1975

Événements divers

En 1980, dans ma classe, j'avais organisé une semaine du Patrimoine. Des pionniers de la paroisse de Sainte-Agnès-de-Bellecombe avaient été invités à venir répondre aux questions des élèves sur l'ancien temps. Mes parents avaient accepté l'invitation.



Hector en compagnie de Stéphane Ouellette



Éva en compagnie de Irène Gagnon, pionnière



C'était un travail d'équipe pour confectionner des couvre-lits. Hector adorait donner un coup de main.



Celui-ci est une commande pour la chambre de Lina. Quelle fierté devant ce chef-d'œuvre!



La couturière expérimentée au travail

**Hommage aux grands-parents Hector et Éva
1980 - 55^e anniversaire de mariage**

À cette fête, les petits-enfants et les arrières petits-enfants ont entonné une chanson pour leur rendre hommage :

*Nous vous rendons hommage
Chers grands-parents
Vous êtes incomparables
À chaque instant
Nos grands-parents préférés
Vous resterez vraiment
Et bon anniversaire
De vos petits-enfants.*



Arbre généalogique de notre famille offert en cadeau, 1980

Moments heureux

Nous savons tous combien Éva aimait les fêtes.

Les bons gâteaux de Rita (surtout au chocolat) étaient toujours très appréciés.

Et c'était encore une autre belle occasion pour nous rencontrer!



Un cadeau pour combler son amour de la musique. Dieu sait qu'elle en a écouté des cassettes! Et, si à la radio, elle entendait une chanson qu'elle aimait, aussitôt, elle l'enregistrait.



Un jour, en compagnie de Louise Baril, Éva s'est fait prendre en photo pour montrer à ses soeurs qu'enfin un de ses rêves s'était réalisé. Elle aussi avait son manteau de fourrure.



Thérèse, Réjeanne et Éva en visite chez Benoît et Madeleine à Ste-Julie



Lina et Éva marchant dans les rues de Québec.

100 ans! C'est du sérieux!

100 ans Grand-maman Éva
(air: C'est dans les chansons)

*Bon anniversaire
Ma chère Grand-mère
Tu as eu 100 ans
Nous sommes fiers de toi
Grâce à ton amour
Nous sommes réunis
Vois ta descendance
Qui fête ta grande vie
Et c'est grâce à toi
Que nous sommes tous là.*



8 mai 2005



Eva Caron Lagacé souffle 100 bougies

(G. Loïselle) Eva Caron Lagacé, de Rouyn-Noranda, a eu 100 ans le 8 mai. Sa famille l'a fêtée, samedi, au Pavillon Youville.

Fille de Mathias Caron et d'Anfilina Loubier et 4e d'une famille de 22 enfants, Eva est née à Saint-Novier-de-Weedon.

Eva est arrivée en Abitibi au début de décembre 1935, en train. Elle était partie de l'Estrée pour rejoindre son mari, Hector Lagacé, qu'elle avait marié en mai 1935, à Fontainebleau. Elle était le point d'accoucher et avait ses six enfants, un chien et le ménage quand elle est arrivée. M. Lagacé était déjà rentier à Ste-Agnès-de-Bellecombe le mois de juillet pour y ruiner la maison... en bois, raconte son petit-fils, Ghislain. Hector faisait partie du premier groupe de fondateurs de la localité.

Elle a fait une surprise pour lui, elle ne devait pas arriver aussi tôt, elle devait arriver en décembre. La résidence n'était pas tout à fait terminée.



Eva et Hector (aujourd'hui décédé) avec leurs deux plus vieux, Réjeanne (décédée) et Thérèse.

Ils partaient pour aller rejoindre leur partenaire. Pourquoi n'embarquerais-je pas moi aussi», s'était-elle dit. Rendue à Bellecombe, elle était simplement allée rester ailleurs en attendant le bébé et la fin des travaux.

Eva a participé à tous les travaux de la ferme. Elle était une fermière, une pionnière, le bras droit de

son homme. Celle-ci avait une extraordinaire force physique, de l'endurance au travail, elle qui avait aussi les enfants et ses talents à développer: couture, crochet, tricot, cuisine, jardinage, etc. Le couple a tenu la ferme pendant 37 ans! Hector a déjà dit que la réussite de sa ferme, il la devait en grande partie à sa femme et toute la famille.



Eva Caron Lagacé il y a quelques semaines.

Beaucoup d'enfants

La famille! Qu'en est-il? Ils ont eu 13 enfants. 10 sont encore vivants. 33 petits-enfants se sont ajoutés, puis 66 arrière-petits-enfants et cinq arrière-arrière-petits enfants. Eva et Hector (décédé en 1981) leur ont aussi

transmis leurs valeurs, de servir, d'aimer. Et tous ceux que le couple a emmenés ont bien vu qu'on a présenté les choses de cet arbre de la vie. Eva, les enfants de la cinquième génération

Éva a fait la manchette du Journal le Citoyen de Rouyn-Noranda, dimanche 8 mai 2005

Nos ancêtres

La famille de Mathias Caron et de Angéline Loubier



1^{re} rangée : Paul-Henri, Laura, Angéline Loubier, Mathias Caron, Éva et Léo. **2^e rangée :** Joseph, Alice, Honoré, Donat, Simone et Armand. **3^e rangée :** Albani, Laurette, Roland, Jeanne-d'Arc et Ronald, 1950



Mathias Caron, décédé à Weedon le 24 décembre 1955 à l'âge de 80 ans et 3 mois



Mathias Caron et Angéline Loubier (50^e anniversaire de mariage), Éva Caron et Hector Lagacé (25^e anniversaire de mariage), 1950.



Angéline Loubier, décédée le 23 avril 1978 à l'âge de 96 ans et 2 mois

La famille de Alfred Lagassé et de Léa Dion



Alfred Lagassé, décédé à Fontainebleau le 28 avril 1961 à l'âge de 89 ans et Léa Dion, décédée le 30 septembre 1952 à l'âge de 76 ans et 9 mois



1^{re} rangée : Yvonne, Alma, Éva et Alice. **2^e rangée :** Oscar, Émile, Hector, Armand et Omer

Registre des Naissances, Mariages et Sépultures de la paroisse de Saint-Janvier de Weedon.

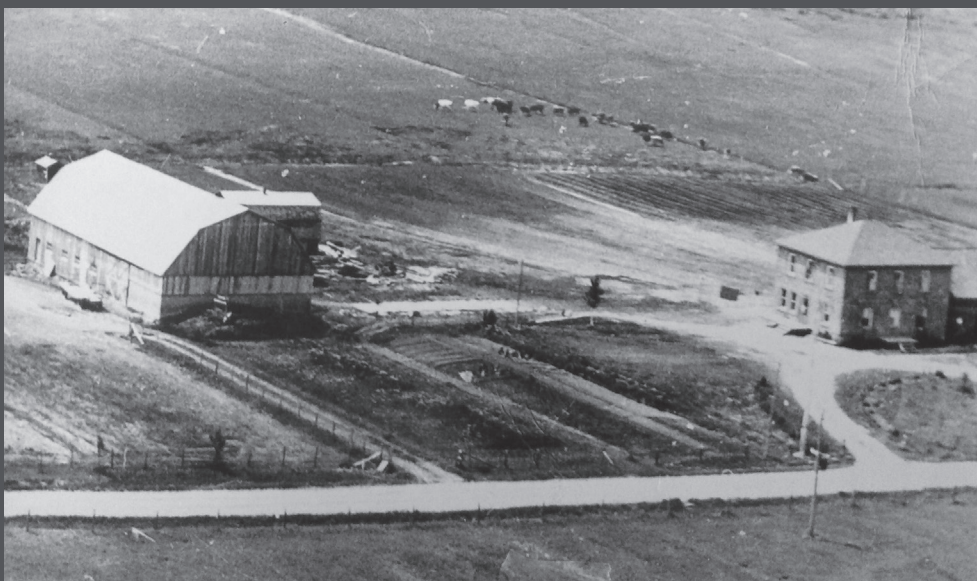
Le vingt-deux, mil neuf cent-
deux, nous soussigné curé de cette pa-
roisse, avons baptisé Hector Wilfrid du
sexe masculin, né le vingt-neuf du
courant, du légitime mariage d'Al-
fred Lagacé, Cultivateur et de Lea
Dion, de cette paroisse. Parrain Ed-
mond Lagacé, cultivateur, qui a dé-
claré ne savoir signer, marraine
Jessie Lafond, son épouse, de cette
paroisse soussignée avec nous. Le
père absent. Lecture faite
Jessie Lafond
J. Bassard, P. Curé

Extrait de naissance de Hector Wilfrid Lagassé né le vingt-neuf décembre mil neuf cent deux. Copie conforme de l'original: Paroisse de Saint-Janvier de Weedon. Émis le 7^e jour de mai 1925.

Extrait du Registre des Naissances, Mariages et Sépultures de la paroisse de Saint-Janvier de Weedon.

Le huit mai mil neuf cent-cinq, nous,
vicaire, soussigné avons baptisé
Marie Éva Hélène, née le même jour,
fille issue du légitime mariage de
Mathias Caron cultivateur et de
Angelina Loubier de cette paroisse.
Le parrain a été Hergulise Bellavance,
cultivateur de Sté Beacile de Whit-
ton; la marraine Éva Loubier, son
épouse, qui ont signé avec nous.
Le père était présent. Lecture faite
Éva Loubier
Hergulise Bellavance
O. H. Arcard, P^{re} vicaire

Extrait de naissance de Marie Éva Hélène Caron née le 8 mai mil neuf cent cinq. Copie conforme de l'original: Paroisse de Saint-Janvier de Weedon. Émis le 7^e jour de mai 1925.



En 1980 lors d'une entrevue, Hector raconte sa jeunesse, ses fréquentations, son mariage avec Éva. La crise économique de 1930 les amène à partir vers l'Abitibi avec leurs 6 enfants. Le plan de colonisation Vautrin leur promet une terre, une maison, des octrois et une chance de se sortir de cette crise. C'est ainsi que du métier de bedeau, Hector est devenu cultivateur et a fait partie du groupe de fondateurs de la paroisse de Sainte-Agnès-de-Bellecombe. Cet album-souvenir est la mémoire de notre histoire.

Pauline est la 6^e enfant de la famille d'Hector et d'Éva. Elle est demeurée à Sainte-Agnès-de-Bellecombe de 1935 à 2012, dans le rang 9-10, le même que ses parents. L'histoire de Bellecombe c'est aussi son histoire.

